





Œ U V R E S

D E

MISS BURNEY.

---

TOME CINQUIEME.

---

W U V R E S

de

MISS FURNETT

---

LOVE CINCINNATI

---

90716

CECILIA,

O U

MÉMOIRES

D'UNE HÉRITIÈRE.

*Traduits de l'anglais.*

NOUVELLE ÉDITION,

*Corrigée & considérablement retouchée.*

---

TOME II.

---



A GENÈVE,

Chez les Libraires associés.

---

M. DCC. LXXXIV.

CECILIA

MÉMOIRES

D'UNE HÉRITIÈRE

TROISIÈME ÉDITION

NOUVELLE ÉDITION

Par M. de ...

TOME II



A ...

...



# CECILIA.

---

---

*Suite du Livre second.*

---

---

## CHAPITRE V.

*Un ami du bon ton.*

DES qu'elles furent rentrées, Cecile pria madame Harrel de ne pas perdre un moment pour tâcher de trouver son mari, & lui faire part de ce qui venoit de se passer; mais cette Dame, trop indolente pour entrer dans la situation de son amie, lui répondit froidement, qu'elle ne savoit où il étoit, & n'imaginait pas en quel endroit on pourroit le trouver.

Alors Cecile sonna pour qu'on lui fit parler au valet-de-chambre de M. Harrel. Il vint; & après l'avoir questionné, elle sut que son maître étoit au café de Brooke, rue Saint-James.

Elle pria madame Harrel de vouloir lui écrire. Que voulez - vous que je lui dise ? reprit celle-ci.

Sans lui repondre , Cecile , aussi prompte à exécuter qu'à former un projet , écrivit elle-même , & le pria de chercher tout de suite son ami le chevalier Floyer , & de tâcher d'effectuer une réconciliation entre lui & M. Belfield , avec lequel il s'étoit querellé à l'opéra.

Le valet-de-chambre revint bientôt , & lui rapporta la réponse verbale de M. Harrel , qui l'assuroit qu'il ne manqueroit pas d'exécuter ses ordres.

Elle prit le parti de ne se coucher qu'après qu'il seroit rentré , voulant savoir , avant de s'endormir , ce que sa négociation avoit produit. Elle se regardoit comme la cause immédiate de la dispute , & cependant elle ne pouvoit comprendre comment elle avoit eu tort. La conduite du chevalier à son égard lui avoit toujours souverainement déplu ; elle abhorroit ses manieres & son impudence. Enfin , elle avoit déjà accepté le bras de M. Belfield avant qu'il lui eût offert ses services. Le quitter pour le chevalier , ç'auroit été marquer à celui-ci une préférence dont elle étoit bien éloignée. Tout ce qu'elle croyoit justement pouvoir se reprocher , c'étoit de n'avoir pas eu assez de présence d'esprit pour refuser les offres de tous deux.

Madame Harrel , quoique touchée de la



tournure que prenoit cette affaire, la regardoit cependant comme lui étant étrangere; elle se laissa bientôt d'entendre tout ce que l'inquiétude faisoit dire à miss Beverley, &, après l'avoir exhortée à se tranquilliser, lui souhaita le bon soir & se retira.

Cecile, attendant à chaque instant le retour de M. Harrel, resta seule jusqu'à quatre heures du matin qu'il rentra.

Eh bien, Monsieur, s'écria-t-elle aussi-tôt qu'il parut, je crains, en vous voyant revenir si tard au logis, que vous n'ayez eu beaucoup de peine; mais je me flatte que vos démarches n'ont pas été infructueuses, & qu'elles ont réussi.

Qu'on se représente quelle dut être sa mortification, lorsqu'il lui répondit qu'il n'avoit pas encore vu le chevalier, ayant été lui-même si fort occupé, qu'il lui avoit été impossible de quitter la compagnie avec laquelle il se trouvoit engagé avant trois heures; qu'au même instant il s'étoit rendu chez le baronnet, où on lui avoit dit qu'il n'étoit point encore rentré.

Cecile, quoique très-piquée d'une preuve aussi complete d'insensibilité envers un homme qu'il appeloit son ami, renouvela ses instances, & ne le quitta qu'après lui avoir fait promettre de se lever dès que le jour paroîtroit, pour tâcher de regagner le tems perdu.

Elle cessa alors de s'étonner des dettes contractées par M. Harrel, & de ses besoins pressans d'argent en certaines occasions. Elle voyoit bien qu'il passoit la moitié des nuits à jouer; & les conséquences de sa conduite s'offrirent à son esprit de maniere à la faire trembler. Celle du chevalier n'étoit pas meilleure, mais elle n'y prenoit aucun intérêt; seulement elle étoit affligée d'être la cause que la vie d'un homme eût été en péril.

Son sommeil fut agité; elle se leva à six heures du matin, & s'habilla à la clarté des bougies. Une heure après elle envoya savoir s'il étoit jour chez M. Harrel, & apprenant qu'il dormoit encore, elle ordonna qu'on allât l'éveiller. Il ne se leva pourtant qu'à huit heures, & toutes ses remontrances ne purent l'engager à sortir avant neuf.

A peine étoit-il parti, qu'elle vit paroître M. Monckton, qui eut alors, pour la première fois, la satisfaction de la trouver seule.

Vous êtes bien bon d'être venu si matin, s'écria-t-elle. Avez-vous vu M. Belfield? Vous êtes-vous entretenu avec lui?

Alarmé de l'impatience qu'elle manifestoit, & encore plus affecté de voir à son air abattu qu'elle avoit passé la nuit sans dormir, il fut quelque tems sans lui répondre; & lorsqu'elle lui eut répété avec plus de vivacité la même question, il se contenta de lui dire: Depuis

que Belfield a eu l'honneur de vous voir chez moi , vous a-t-il jamais fait visite ?

Non , jamais.

L'avez-vous vu souvent en public ?

Non : je ne fache pas l'avoir vu du tout , excepté le jour que madame Harrel a reçu des masques chez elle , & hier à l'opéra.

En ce cas , votre inquiétude ne sauroit avoir d'autre objet que le chevalier Floyer.

Tous deux la causent également. Le sujet de leur querelle est de si peu d'importance , que je ne saurois supporter l'idée que les suites en puissent être sérieuses.

Mais ne vous intéressez-vous pas plus pour l'un que pour l'autre ?

Sans doute , l'équité l'exige ; du reste , ils me sont également indifférens. Le Chevalier est , sans contredit , l'agresseur ; & M. Belfield , quoique trop vif d'abord , ne méritoit certainement pas le traitement qu'il a essuyé.

La candeur & la simplicité de cette réponse , dissipèrent les craintes de M. Monckton ; & observant attentivement ses mouvemens pendant qu'elle parloit , il vit qu'en effet son cœur étoit tranquille.

Il lui apprit alors qu'en sortant de l'opéra il s'étoit rendu au logement de Belfield ; qu'après avoir essuyé plusieurs refus , il étoit enfin entré de force dans son appartement , où il l'avoit trouvé seul , extrêmement agité ; qu'il s'étoit entretenu avec lui pendant plus

d'une heure au sujet de sa querelle ; qu'il lui avoit paru si fort irrité de l'insulte que le Chevalier lui avoit faite , que toutes ses remontrances avoient été inutiles , & qu'il n'avoit jamais pu l'engager à se défister de la satisfaction qu'il étoit fermement résolu de demander.

Avant de le quitter , n'avez-vous pu le porter à se prêter à quelqu'accommodement , s'écria Cecile ?

Non ; car avant mon arrivée chez lui , le défi avoit été envoyé.

Le défi , juste ciel ! Et savez-vous quelle en a été l'issue ?

Je suis retourné ce matin chez lui ; il n'étoit pas encore rentré.

N'a-t-il pas été possible de le suivre ? n'avoit-on nul moyen de découvrir où il avoit été ?

Aucun. Pour éluder toute poursuite , il est parti avant que personne de la maison fût levé , & s'est fait suivre par son domestique.

Avez-vous ensuite été chez le chevalier Floyer ?

J'ai été à son hôtel , où il m'a paru qu'il n'étoit point rentré de toute la nuit. Je l'ai suivi , d'après ce que j'ai pu tirer de ses domestiques , de l'opéra à une maison de jeu , où j'ai appris qu'il avoit joué jusqu'à ce matin.

L'inquiétude de Cecile ne faisant qu'aug-

menter, & M. Monckton voyant qu'il ne lui restoit qu'un moyen de la satisfaire, lui offrit de retourner à la recherche de l'un & de l'autre, pour tâcher de lui procurer des nouvelles plus certaines. Elle accepta la proposition avec reconnoissance, & il partit.

Elle fut jointe ensuite par M. Arnott, qui, quoique tourmenté intérieurement par la jalousie & par le déplaisir que lui causoit la terreur qu'elle manifestoit, desiroit cependant sincèrement de la dissiper; de sorte que, sans prétendre même s'en faire un mérite auprès d'elle, il alla presque au même instant s'occuper des recherches auxquelles M. Monckton avoit promis de s'employer; bien décidé à ne faire connoître son intention qu'après avoir réussi à lui procurer des informations satisfaisantes.

A peine étoit-il sorti qu'on vint lui annoncer M. Delville. Etonnée de sa complaisance, elle ordonna qu'on le fit tout de suite entrer. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'au lieu de voir son orgueilleux tuteur, elle reconnut son ami du bal, le domino blanc!

Il la supplia de pardonner une hardiesse que ni d'anciennes liaisons ni aucune affaire importante n'autorisoient; quoique les liens, qui l'attachoient de très-près à un homme assez privilégié pour avoir droit de s'intéresser à tout ce qui la concernoit, pussent servir en quelque façon à l'excuser. Ensuite, passant au

motif qui occasionnoit sa visite : lorsque j'eus l'honneur , ajouta - t - il , de vous voir hier à l'opéra , la scène qui venoit de se passer entre deux personnes de votre connoissance me parut vous causer beaucoup d'inquiétude ; & comme personne n'y a pris autant de part que moi , j'espère que vous pardonneriez mon empressement à vous informer que cette affaire vient de se terminer , & qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait des suites.

Monfieur , répondit Cecile , vous me faites beaucoup d'honneur , & vous me tirez d'une situation très - désagréable. J'imagine que cet accommodement s'est fait dans la matinée ?

Je m'apperçois , ajouta - t - il en souriant , que vous exigez beaucoup pour le moment. Il est vrai que l'espérance n'est jamais plus vive , que lorsqu'elle renaît après que la crainte a cessé.

De quoi s'agit-il donc ? Sont - ils au moins sains & sains ?

On ne le sauroit être davantage ; cependant j'aurois tort de vous dire qu'ils n'ont couru aucun danger.

Pourvu qu'ils en soient actuellement délivrés , c'est tout ce que je demande. Vous m'obligerez , Monfieur , si vous daignez m'informer de ce qui s'est passé.

Je suis extrêmement flatté , Madame , qu'il vous plaise m'honorer de vos ordres. La vivacité de la querelle , continua - t - il , donnoit

lieu d'appréhender un éclat violent ; & ce n'est qu'après m'être assuré qu'elle étoit accidentelle , que j'ai tenté d'employer ma médiation. J'ai espéré que de simples excuses de la part du chevalier Floyer , comme l'agresseur...

Ah, Monsieur ! s'écria Cecile , c'est là précisément ce que je crains que vous n'ayez pu obtenir.

J'avoue , Madame , que j'aurois tort de m'en glorifier ; cependant , sans m'arrêter aux difficultés que je devois rencontrer , je me suis hasardé à proposer des voies d'accommodement ; je n'ai quitté l'opéra qu'après avoir employé auprès du chevalier tous les raisonnemens les plus propres à lui prouver , que les excuses que j'exigeois de lui ne sauroient nuire à sa réputation , ni laisser le moindre doute sur son courage. Lui , de son côté , a prétendu qu'il en avoit trop pour consentir à une pareille humiliation.

Trop de courage ! reprit Cecile ; le beau prétexte ! Quel parti a donc pris le pauvre M. Belfield ?

Il ne lui a fallu que peu de momens pour se décider. J'avois découvert le lieu de sa demeure ; je m'y suis rendu sur-le-champ , dans l'intention de lui offrir mes services pour mettre l'affaire en arbitrage ; car , puisque vous le qualifiez de *pauvre M. Belfield* , j' imagine que vous voudrez bien me permettre , sans chercher pourtant à offenser son antago-

niste, d'avouer que sa conduite, quoiqu'un peu trop vive, m'avoit absolument prévenu en sa faveur.

Je me flatte que vous ne croyez pas, répondit Cecile, qu'une offense faite à son antagoniste dût en être une pour moi.

Quelle qu'ait été mon idée, repliqua-t-il en la fixant d'un air d'étonnement, je n'ai certainement jamais désiré qu'une sympathie mutuelle fût décidément établie entre vous. N'ayant pu parvenir hier au soir à voir M. Belfield, mon inquiétude m'a empêché de fermer l'œil de toute la nuit; & dès que le jour a paru, je suis retourné chez lui.

Que vous êtes bon! s'écria Cecile; vos soins n'ont point été infructueux?

Un Don Quichotte aussi valeureux, repliqua-t-il en riant, méritoit certainement un fidele écuyer. Le sien étoit pourtant forti, & personne ne savoit où étoit le maître. Au bout d'une demi-heure j'ai été chez lui pour la troisième fois, & l'ai trouvé enfin au moment où il rentroit.

Eh bien, Monsieur?

Je l'ai vu, tout étoit fini; & il sera dans peu en état, si vous daignez lui accorder cette grace, de venir vous remercier de l'intérêt que vous prenez à lui.

Il est donc blessé?

Il l'est légèrement. Quant au chevalier, il se porte parfaitement bien. Belfield a tiré le



premier & a manqué son coup. Le baronnet a été plus heureux.

J'en suis réellement fâchée. Et où est la blessure ?

La balle a percé le côté droit ; & , au moment qu'il l'a sentie , il a tiré son second pistolet en l'air. C'est du moins ce que m'a dit son domestique. On l'a rapporté avec beaucoup de précaution chez lui. On a été sur-le-champ chercher un chirurgien habile. Je n'ai voulu me retirer qu'après qu'il a eu mis le premier appareil , & qu'il a pu me dire ce qu'il pensoit de cette blessure. Il m'a assuré qu'il avoit extrait la balle , & que M. Belfield étoit hors de tout danger. La perplexité où je vous avois vue hier , Madame , m'a fait prendre la liberté de venir chez vous , persuadé que vous n'aurez pu encore vous procurer des nouvelles certaines ; & j'ai cru qu'il convenoit de prévenir , par un récit simple & véritable des faits , les bruits exagérés qu'on ne manquera pas de répandre à cette occasion.

Cecile le remercia de son attention ; & madame Harrel étant entrée dans la salle , il se leva , disant : Si mon pere avoit prévu que j'eusse l'honneur de voir ce matin miss Beverley , je suis sûr qu'il n'auroit pas manqué de me charger de complimens pour elle ; une pareille commission de sa part auroit peut-être contribué à faire excuser la hardiesse de ma visite. J'avoue que j'ai craint que le

tems que j'aurois employé à obtenir ce passeport, ne m'eût fait perdre le fruit de mon ambassade, & que d'autres, moins scrupuleux que moi, n'eussent anticipé le moment de mon audience, & rendu mes dépêches inutiles.

Après quoi il prit congé.

Enfin donc, dit Cecile, je fais à présent que ce domino blanc est le fils de M. Delville; & je ne suis plus étonnée qu'il fût si bien au fait de ce qui me concerne.... Ce fils ne ressemble guere à son pere!

Très-peu, ajouta madame Harrel, & moins encore à sa mere; car je vous assure qu'elle est, s'il est possible, plus hautaine & plus fiere que son mari. Je hais jusqu'à sa présence; car sa figure est si imposante, qu'à peine ose-t-on souffler devant elle. Pour le fils, c'est un charmant jeune homme, généralement goûté. Je ne l'ai cependant jamais vu qu'en public; car nous ne sommes en liaison avec personne de cette maison.

M. Monckton ne tarda pas à revenir; il fut assez surpris de voir que l'on étoit déjà informé des nouvelles qu'il croyoit être le premier à apporter, & encore moins satisfait en apprenant que le domino blanc, qui commençoit à lui inspirer de la défiance, s'étoit empressé de le prévenir.

M. Arnott, qui entra aussi un instant après lui, avoit été si peu content du résultat de

ses recherches, que craignant d'augmenter l'inquiétude de Cecile, il prit le parti de ne point dire où il avoit été; il s'apperçut bientôt que sa discrétion ne servoit de rien, puisqu'elle étoit déjà informée du duel & de ses suites. Cependant le desir constant qu'il avoit de l'obliger, l'engagea à retourner deux fois dans la journée chez M. Belfield, pour lui en donner des nouvelles sûres, quoiqu'elle ne l'eut point exigé.

Avant la fin du déjeûné, Mlle. Larolles, toute essoufflée, & très-empresée en allant à l'église (car c'étoit le dimanche matin) entra pour leur faire part de la nouvelle du duel; & peu après madame Mears, suivie de quelques autres dames, vint aussi pour leur parler de cette affaire. Toutes adresserent la parole à Cecile, d'un air d'intérêt qui la convainquit, à son grand regret, qu'on la regardoit généralement comme la principale cause de cet événement.

M. Harrel ne rentra que tard, & parut extrêmement gai. Miss Beverley, s'écria-t-il, je vous apporte des nouvelles qui vous feront oublier vos frayeurs; le chevalier Floyer est non-seulement sain & sauf, il est encore sorti vainqueur du combat.

Je suis très-fâchée, Monsieur, répondit Cecile piquée d'un pareil compliment, que quelqu'un soit vainqueur, ou que quelqu'un ait été vaincu.

Il n'y a dans tout cela , repartit M. Harrel , aucun sujet de fâcherie ; tout au contraire , car il n'a pas tué son homme ; ainsi la victoire ne l'obligera ni à fuir ni à se soumettre à des formalités de justice. Il compte aujourd'hui même vous rendre ses devoirs , & mettre ses lauriers à vos pieds.

Il compte donc se donner une peine fort inutile ; car je ne desire point de pareils hommages.

Ah ! miss Beverley , repliqua-t-il en riant , ce dédain affecté n'est plus de saison : peut-être s'y feroit-on mépris dans un tems ; mais à présent , je vous assure que personne n'en fera dupe.

Cecile , quoique très-mécontente de cette insinuation , vit bien que plus elle chercheroit à se défendre , plus elle s'attireroit de plaisanteries ; elle prit donc le parti de le laisser dire sans lui rien répondre.

A dîné , lorsque le chevalier vint se mettre à table , le dégoût qu'il lui avoit inspiré dès le commencement , augmenté encore par sa conduite de la veille , devint une aversion décidée , suite de l'horreur qu'elle avoit conçue pour sa fierté , & de l'indignation que son arrogance avoit excitée en elle. Il paroissoit que l'heureuse issue de son duel l'avoit placé au temple de la gloire ; son air étoit triomphant : il regardoit d'un œil de supériorité ceux qu'il daignoit favoriser de son atten-

tion, & leur faisoit sentir combien il croyoit les honorer quand il leur accordoit cette grace.

Il fixa cependant Cecile avec plus de politesse qu'à l'ordinaire; il croyoit alors l'avoir subjuguée, & cette idée flattoit extrêmement sa vanité. L'inquiétude qu'elle avoit montrée étoit à ses yeux une preuve certaine de la passion qu'elle avoit pour lui, & il attribuoit son silence à l'admiration, sa froideur à la crainte, & sa réserve à la modestie.

Excédée d'une impudence aussi manifeste, & irritée d'un triomphe que sa grossièreté & son impolitesse avoient si peu mérité, Cecile se fit violence pour ne pas quitter la table, & réfléchit avec peine à l'obligation où elle se trouvoit de passer une partie si considérable de sa vie avec des gens pour lesquels elle avoit le plus grand éloignement.

Après diné, madame Harrel ayant parlé de lier une partie pour la soirée, & Cecile ayant refusé d'en être, le chevalier, avec une humilité affectée & d'un ton de suffisance qui paroïssoit redouter un refus, & témoignoit en même tems combien il s'en soucioit peu, dit : Quant à moi, je n'aurois pas non plus grande envie de sortir, si miss Beverley vouloit permettre que j'eusse l'honneur de prendre le thé avec elle.

A ces mots, Cecile le regardant avec la plus grande surprise, lui répondit qu'elle avoit

des lettres à écrire, qui ne lui permettoient pas de quitter sa chambre le reste de la journée. Le baronnet tirant sa montre, s'écria tout de suite : Parbleu, cela est bien heureux ; car je viens de me rappeler que j'étois engagé à l'autre extrémité de la ville. Je l'avois parfaitement oublié.

Lorsque la compagnie fut partie, Cecile reçut un billet de madame Delville, qui la prioit de venir déjeuner le lendemain avec elle. Elle accepta sur-le-champ cette invitation, à laquelle elle n'étoit point préparée, & dont, après ce qu'elle avoit oui dire du caractère de cette Dame, elle ne croyoit pas devoir se promettre beaucoup d'agrément.

## C H A P I T R E VI.

### *Partie de famille.*

**L**E lendemain matin, entre neuf & dix heures, Cecile se rendit à la place Saint-James. On l'introduisit dans la salle, où peu de momens après M. Delville vint la joindre. Après les complimens d'usage, prenant un air sérieux : miss Beverley, lui dit-il, j'ai défendu à mes gens de m'interrompre pendant le peu de minutes que j'ai à m'entretenir avec

vous , avant que vous soyez présentée à madame Delville.

Alors la conduisant à un fauteuil , il s'affit lui-même dans un autre , & continua ainsi :

J'ai appris par des gens , de la véracité desquels il m'est impossible de douter , que par l'indiscrétion d'un de vos admirateurs , il est arrivé samedi passé à l'opéra une aventure assez désagréable , qui ne peut qu'être très-alarmante pour une jeune personne qui pense aussi bien que vous. Or , me croyant intéressé à votre réputation & à votre honneur , vous regardant comme ma pupille , je pense qu'il est de mon devoir de m'informer du moins de cette partie de votre conduite , dont le public est instruit ; car si l'on venoit à découvrir que , tandis que vous êtes sous ma tutelle , vous eussiez manqué aux loix de la décence & de l'honnêteté , on seroit dans le cas de me le reprocher ; & cette négligence me feroit tort.

Cecile , peu flattée d'un pareil exorde , lui répondit gravement , qu'elle présuinoit que l'affaire lui avoit été présentée sous un faux jour.

Ce n'est guere ma coutume , reprit-il , d'ajouter trop légèrement foi aux rapports qu'on me fait ; en conséquence , permettez que je m'informe dans le plus grand détail de ce qui s'est passé ; après quoi je vous dirai ce que j'en pense. Je dois en même tems vous

affurer que je ne connois pas d'autre jeune demoiselle que vous , qui eût le droit d'exiger une pareille attention de ma part. Je commencerai d'abord par vous prier de m'apprendre à quel titre les deux gentilshommes en question (j'imagine du moins que par politesse on les honore de ce titre) se sont cru autorisés à se déclarer publiquement vos champions ?

Mes champions , Monsieur ! s'écria Cecile fort étonnée.

Ma chere amie , dit-il avec une douceur qui cherchoit à l'encourager , je fais que , pour une demoiselle de votre âge , il est difficile de répondre à cette question ; mais avouez-moi la vérité. Je serois au désespoir de vous faire de la peine ; & je veux , autant qu'il me sera possible , épargner votre modestie. Ainsi n'ayez nulle crainte , regardez-moi comme votre tuteur , & croyez que je suis parfaitement disposé à vous considérer comme ma pupille. Dites-moi donc franchement , de quelle nature peuvent être leurs prétentions ?

A mon égard , Monsieur , je puis vous déclarer qu'ils ne sauroient en avoir aucune.

Je vois que vous êtes réservée , ajouta-t-il avec plus de douceur encore. Vous n'êtes point à votre aise avec moi ; & lorsque je réfléchis à quel point je vous suis étranger , cela ne m'étonne plus : cependant prenez courage , il me paroît indispensable que vous me met-



tiez au fait de ce qui vous concerne ; ainsi je vous prie de vous expliquer.

Cecile , toujours plus mortifiée par cette condescendance humiliante , l'assura une seconde fois qu'il avoit été mal informé ; & quoiqu'il n'ajoutât aucune foi à cette assurance , il la loua de nouveau de sa réserve. Sur ces entrefaites , à son grand soulagement , ils furent interrompus par la présence du *domino blanc*.

Mortimer , dit M. Delville en lui adressant la parole , j'apprends que vous avez déjà eu l'avantage de voir cette jeune demoiselle.

Oui , Monsieur , répondit celui-ci. J'ai eu plus d'une fois ce bonheur ; mais je n'ai jamais eu l'honneur de lui être présenté.

Miss Beverley , dit alors le pere , permettez que je vous présente mon fils , sir Mortimer Delville ; & vous , Mortimer , souvenez-vous que miss Beverley est la pupille de votre pere ; & ayez pour elle tout le respect qu'elle a droit d'exiger de vous à ce titre.

Je n'oublierai jamais , Monsieur , repliqua-t-il , un ordre si conforme à mon inclination , & qu'elle avoit déjà prévenu.

Sir Mortimer Delville étoit d'une taille avantageuse , parfaitement bien fait ; ses traits sans être beaux ni réguliers , étoient on ne peut pas plus expressifs ; & ses manières ouvertes , sa façon noble & polie de se présen-

ter, annonçoient l'éducation distinguée qu'il avoit reçue, & la justesse de son esprit.

Ces premiers complimens finis, la conversation devint plus générale. Tout-à-coup M. Delville se leva, & dit à Cecile: Permettez, Miss Beverley, que je vous quitte pour quelques instans; l'un de mes vassaux doit partir demain matin pour une de mes terres située au nord; & il y a deux ans qu'il attend une audience. Dans la supposition que mon fils ne seroit pas engagé, je suis convaincu qu'il ne refusera pas de faire les honneurs de la maison jusqu'au moment où sa mere vous recevra.

Et après un signe gracieux de la main, il quitta l'appartement.

Mon pere, dit le jeune Delville, m'a chargé d'une commission qui, si je m'en acquittois avec autant de succès que de bonne volonté, seroit parfaitement exécutée.

Je suis bien fâchée, lui répondit Cecile, de m'être si fort trompée sur votre heure de déjeuner; cependant que je ne vous gêne pas, je trouverai bien quelque part un livre, une gazette, ou quelqu'autre brochure, pour passer le tems jusqu'à ce que madame Delville soit visible.

Vous ne pourrez jamais me gêner, répondit-il, qu'en m'ordonnant de quitter les lieux où vous êtes. Il y a longtems que j'ai déjeuné; & je reviens en ce moment de chez mon-

sieur

sieur Belfield. J'ai eu le plaisir d'entrer dans sa chambre ce matin pour la première fois.

Et comment l'avez-vous trouvé, Monsieur ?

Pas aussi bien qu'il croit l'être lui-même ; il étoit de très-bonne humeur, entouré de ses amis, avec lesquels il s'entretenoit gaie-ment. Mais j'ai remarqué aux changemens fréquens de son visage, des signes de douleur & de souffrance, qui m'ont obligé, tout enchanté que j'étois de sa conversation, d'abrégér ma visite, & d'insinuer à ceux qui étoient auprès de moi, que je croyois convenable de le laisser tranquille.

Avez-vous vu son chirurgien, Monsieur ?

Non ; mais le blessé m'a dit qu'il ne le panseroit plus qu'une seule fois, qu'il se débarrasseroit ensuite de lui, & iroit à la campagne.

Le connoissiez-vous, Monsieur, avant cet accident ?

Point du tout ; mais le peu que j'en ai vu m'a fortement intéressé en sa faveur. Je l'avois rencontré au bal de M. Harrel, où sa conversation m'amusa beaucoup. Peut-être aussi que comme c'étoit le moment où j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois, j'étois trop content pour que rien me déplût.

Il eut encore l'avantage de me trouver à l'opéra dans des dispositions aussi favorables ; car je vous avois apperçue longtems avant que d'avoir fait la moindre attention à lui. Je

dois aussi avouer que le ressentiment qu'il témoigna me parut bien fondé. Excusez, je vous prie, si je me trompe; vous connoissez mieux que moi tous les détails de cette affaire; par conséquent vous êtes plus en état de rendre compte de ce qui s'est passé.

Ici, il fixa ses regards sur Cecile d'un air de curiosité qui annonçoit combien il desiroit de s'éclaircir de sa façon de penser sur le compte des deux antagonistes.

Non, vous ne vous trompez pas; jamais la grossièreté & l'impolitesse ne fournirent d'aussi justes raisons d'avoir de l'humeur.

Comment, Mademoiselle, s'écria-t-il, pouvez-vous être si sévère envers le Chevalier?

Sévère? non, Monsieur; je ne suis qu'équitable.

Equitable? hélas! pauvre Baronnet, la sévérité ne lui étoit pas à beaucoup près si cruelle.

Un domestique étant entré à ces derniers mots, vint avertir Cecile que M<sup>de</sup> Delville l'attendoit pour déjeuner.

Cet avertissement fut immédiatement suivi du retour de M. Delville, qui, la prenant par la main, lui dit qu'il prétendoit la présenter à sa femme, l'assurant affectueusement qu'elle en seroit bien reçue.

Les cérémonies & l'étiquette qui avoient précédé cette entrevue, jointes à tout ce que Cecile avoit entendu dire du caractère de ma-

dame Delville , l'avoient tellement prévenue , qu'elle auroit defiré , dans ce moment , d'en être dispensée. Cependant elle s'arma de courage , & résolut de se conduire de façon à n'être pas confondue par cette supériorité fastueuse à laquelle elle s'attendoit.

Madame Delville étoit assise sur un sofa ; elle se leva à son approche. Dès que Cecile l'eut envisagée , toutes les impressions défavorables avec lesquelles elle étoit entrée dans son appartement , s'évanouirent ; & le respect que les formalités de son admission avoient été incapables de lui inspirer , son air , sa figure & sa contenance le firent naître sur-le-champ.

Cette Dame avoit près de cinquante ans ; & son teint , quoiqu'un peu pâle , conservoit encore de la fraîcheur. Ses yeux , singulièrement beaux , donnoient une expression douce & spirituelle à sa physionomie , & la régularité de ses traits , que les années avoient respectés , annonçoit non-seulement ce qu'elle avoit été , mais inspiroit encore de l'admiration.

Sa taille étoit majestueuse , son port noble ; son abord imposant : mais cet air de dignité , de supériorité même , auquel sa haute naissance & son mérite personnel lui donnoient droit de prétendre , étoit si heureusement tempéré par son bon sens & sa politesse éclairée , que , malgré les préventions du public , elle étoit toujours sûre de captiver l'estime & l'a-

mitié de ceux auxquels elle témoignoit quelque prédilection.

La surprise & l'admiration que Cecile éprouva à la première vue furent réciproques. Mde. Delville, comptant trouver une jeune personne, ne s'attendoit pas à rencontrer une figure aussi spirituelle, ni des manières aussi engageantes que celles de Cecile : également étonnées & satisfaites l'une de l'autre, dès le premier coup-d'œil, elles sentirent naître en même tems le desir d'une liaison plus intime.

J'ai promis à miss Beverley, Madame, dit M. Delville à sa femme, que vous la recevriez avec bonté ; & il est inutile de vous rappeler que mes promesses ont toujours passé pour sacrées.

Je me flatte que vous n'avez pas aussi promis, repliqua-t-elle sur-le-champ, que je vous recevrais avec bonté ; car je sens, dans ce moment, une grande envie de vous quereller.

Pourquoi cela, Madame ?

Pour n'avoir pas procuré à cette aimable personne & à moi, le moyen de nous voir plutôt. Je regrette à présent tout le tems qui s'est écoulé sans que j'aie eu l'avantage de la connoître.

Cecile répondit modestement à ce compliment flatteur ; & la façon aisée dont elle s'énonça, ajouta encore à l'impression favorable que son abord avoit faite.

Je dois vous prier, Madame, dit M. Del-

ville, lorsque nous vous aurons quittées mon fils & moi, de vouloir bien passer une demi-heure avec mademoiselle, pour vous informer d'elle-même de ce qui a donné lieu à la scène de samedi à l'opéra. Je n'ai malheureusement pas le loisir nécessaire pour cela; plusieurs engagements rempliront ma matinée. Je suis sûr que vous accepterez avec empressement cette commission; car je fais que vous desirez aussi sincèrement que moi que la minorité de miss Beverley se passe sans qu'on ait aucun reproche à lui faire.

Non-seulement sa minorité, s'écria le jeune Delville avec chaleur, mais sa maturité & encore sa vieillesse feront sans reproche, & obtiendront l'estime & l'approbation générales.

Je l'espère aussi, repliqua M. Delville, & j'étends mes vœux à toutes les époques de sa vie: cependant c'est celle de sa minorité pour laquelle je suis obligé de faire plus que de simples vœux; car mon honneur & ma réputation s'y trouvent intéressés; mon honneur, en ce que je l'ai engagé au doyen son oncle, en lui promettant de veiller sur la conduite de sa nièce; & ma réputation, en ce que tout le monde connoît les titres qu'elle a à ma protection.

Je ne veux faire de questions, dit madame Delville, en se tournant vers Cecile avec une douceur & une bonté qui réparoient en quel-

que façon ce que la fierté de son mari avoit de choquant, qu'après avoir trouvé le secret de convaincre miss Beverley, que l'attachement que je lui ai voué mérite qu'elle y réponde.

Vous voyez, mademoiselle, dit M. Delville, le peu de raison que vous aviez d'avoir peur de nous; madame Delville n'est pas moins disposée que moi en votre faveur, & tout aussi empressée à vous obliger. Tâchez donc de surmonter votre timidité, & soyez parfaitement à votre aise avec nous. Venez nous voir souvent; plus vous nous connoîtrez, & moins vous nous craindrez.

Quelle pourroit être la crainte de miss Beverley, reprit madame Delville? Elle ne sauroit en avoir d'autre que celle de nous rendre sa présence si nécessaire, que nous solliciterons trop souvent cette faveur.

Je vous prie, mon fils, ajouta M. Delville, dites-moi le nom de l'antagoniste du chevalier Floyer. Je l'ai absolument oublié.

Belfield, Monsieur.

Justement, c'est un nom qui m'est tout-à-fait inconnu; ce qui n'empêche pas que ce ne puisse être celui d'un fort honnête homme. Il me paroît singulier qu'il ait osé entrer en concurrence avec le chevalier Robert Floyer, qui est gentilhomme, riche, allié à des gens de condition. Ce n'est pourtant pas que je sois prévenu en sa faveur: je veux préalable-



ment être parfaitement instruit de toutes les particularités de cette affaire ; étant d'autant plus porté à user de prudence avant de prononcer , que miss Beverley a trop de bon sens pour que j'aie à craindre que le conseil que je lui donnerai à cet égard lui soit inutile , & qu'elle n'en fasse pas tout le cas qu'il mérite.

Je l'espère , Monsieur ; mais quant à ce qui s'est passé à l'opéra , je ne crois pas être dans le cas de vous en demander aucun.

Si votre résolution , dit-il gravement , est prise d'avance , le doyen votre oncle m'a conféré un office très inutile ; mais si vous êtes encore indécise , je ne pense pas que vous fassiez mal de me consulter. En attendant , je me bornerai à vous exhorter à réfléchir que M. Belfield est un homme que personne n'a jamais osé nommer , & qu'une alliance avec le chevalier Robert Floyer seroit très-honorable pour vous.

En vérité , Monsieur , repliqua Cecile , vous êtes tout-à-fait dans l'erreur ; je crois que ni l'un ni l'autre de ces Messieurs ne pense à moi.

Ils ont donc choisi , s'écria le jeune Delville en riant , un moyen bien extraordinaire de prouver leur indifférence !

Les affaires du chevalier Floyer , continua M. Delville , font , il est vrai , un peu en désordre , si j'en crois ce qu'on m'en a dit ;

mais il a des terres considérables, & votre fortune les auroit bientôt dégagées de toute hypothèque. Une pareille alliance seroit donc également avantageuse à l'un & à l'autre : mais que résulteroit-il d'un mariage avec une personne telle que M. Belfield ? Il est sans naissance ; peut-être seriez-vous peu scrupuleuse sur cet article, s'il étoit riche ; mais comme je fais qu'il ne l'est pas, je ne conçois guere ce qui peut le rendre recommandable.

A mes yeux, Monsieur, rien, repliqua Cecile.

Et aux miens, s'écria le jeune Delville, presque tout. Il a de l'esprit, du courage & du jugement, des talens propres à le faire admirer, & des qualités qui me paroissent mériter l'estime des honnêtes gens.

Vous vous exprimez avec chaleur, repartit madame Delville ; cependant, si son caractère est tel que vous le présentez, il mérite l'intérêt que vous lui témoignez. Sauriez-vous quelques particularités de sa conduite ?

Peut-être pas assez, Madame, répondit-il, pour justifier pleinement mes louanges ; c'est un de ces hommes dont la première vue gagne subitement le cœur, & laisse ensuite à la réflexion le tems de faire des observations. Me permettez-vous, Madame, lorsqu'il sera entièrement rétabli, de vous le présenter ?

Certainement, dit-elle en souriant ; prenez

garde pourtant que votre recommandation ne fasse tort à votre discernement.

Cet enthousiasme, auquel vous n'êtes que trop sujet, s'écria M. Delville, n'est propre qu'à vous causer des chagrins. Je vous l'ai dit, Mortimer, vous négligez les liaisons que je vous recommande, & qu'un peu d'attention pourroit vous rendre utiles & honorables; & vous témoignez le plus grand empressement à en former d'autres qui ne sauroient vous faire honneur auprès des gens d'un certain rang; loin de vous être de la moindre utilité, elles n'aboutissent qu'à vous causer de la dépense, & à vous susciter des affaires désagréables. Vous êtes actuellement dans un âge à vous corriger de ce défaut; réfléchissez donc sérieusement à ce que vous êtes, & ne vous dégradez plus en vous liant au hasard avec le premier aventurier de quelque apparence que vous trouvez dans votre chemin.

J'ignore, Monsieur, répondit-il, comment M. Belfield peut mériter le titre d'aventurier. J'avoue qu'il n'est pas opulent; mais il est d'une profession où des talens tels que les siens conduisent à la fortune. Si je trouve en lui un homme d'honneur & de mérite, attendrai-je qu'il soit riche pour l'estimer?

Mortimer, dit M. Delville en l'interrompant, qu'il soit ce qu'il voudra, il suffit que nous sachions tous qu'il ne sauroit devenir homme de qualité, pour qu'il soit décidé qu'il

ne peut être une liaison décente pour Mortimer Delville. Si vous pouvez lui rendre quelques services, vous ferez bien, & je vous en louerai. Il est digne d'un homme de votre naissance d'obliger les individus, & de contribuer au bien général de la société : mais que l'intérêt que vous prenez aux autres ne vous fasse jamais oublier ce que vous vous devez à vous-même, ainsi qu'à l'ancienne & honorable maison dont vous descendez.

Ne saurions-nous, s'écria madame Delville, entretenir miss Beverley que de nos propres affaires & de préceptes de famille ?

C'est à moi, dit le jeune Delville en se levant, à demander excuse à Mademoiselle de les avoir occasionnées : j'espère que lorsqu'elle nous fera l'honneur de revenir, j'aurai plus de discrétion.

Il quitta l'appartement ; & M. Delville se levant aussi pour s'en aller, dit à Cecile : ma chère, je vous laisse en bonnes mains ; je suis sûr que Mde. Delville sera enchantée de savoir votre histoire : ainsi parlez-lui à cœur ouvert ; ne croyez pas que ce soit un manque de considération qui m'engage à me décharger sur elle de ce soin ; c'est tout le contraire, puisque je ne saurois trop louer & admirer votre modestie ; mais mon tems m'est extrêmement précieux, & je ne saurois vous donner celui qui seroit nécessaire pour une pareille explication.

Il sortit en finissant ces mots, & laissa Cecile

plus à son aise ; car sa fierté & sa politesse l'humilioient également.

Les hommes , lui dit madame Delville , ne comprennent point la peine qu'une personne de notre sexe , qui pense délicatement , a de se prêter à des explications de cette nature. J'en suis trop bien instruite pour vouloir l'exiger. Ainsi , nous n'en aurons ensemble que lorsque nous nous connoîtrons mieux. Alors , si vous ne craignez pas de me favoriser de quelque confiance , vous pouvez compter sur les meilleurs conseils qu'il me sera possible de vous donner , & sur tous les services qui dépendront de moi.

Vous me faites , Madame , beaucoup d'honneur ; cependant , je ne crains pas de vous assurer qu'il n'est ici question d'aucune espece d'explication.

Fort bien fort bien , pour le présent , repartit madame Delville. Je suis contente de cette réponse ; j'espère que dans la suite vous aurez plus de franchise. Votre air m'en donne l'assurance , & je me flatte que mon amitié vous portera à tenir ce qu'il promet.

Votre amitié m'honorera toujours autant qu'elle m'enchanté ; & de quelque nature que puissent être vos questions , je serai dans tous les tems prête à y satisfaire ; mais réellement , Madame , quant à cette affaire...

Ma chere mis<sup>s</sup> Beverley , dit madame Delville en l'interrompant , d'un air qui témoi-

gnoit combien elle doutoit de ce qu'elle venoit de dire, il est rare que l'on risque sa vie à propos de rien & sans espoir de récompense. Mais n'en parlons plus. Je me flatte que vous me ferez souvent l'honneur de me voir, & que nous oublierons l'une & l'autre le peu de tems qu'il y a que nous nous connoissons.

Cecile voyant que sa résistance ne seroit qu'à faire naître de nouveaux soupçons, céda pour le moment; convaincue qu'avant peu on connoitroit la vérité, & que tout s'éclairciroit. Sa visite n'en fut pas pour cela plus courte. L'inclination subite, qu'avoient produit chez elle la figure & les manieres de madame Delville, devint bientôt une amitié respectueuse. Elle la trouva spirituelle, instruite, pensant noblement, douée naturellement de talens supérieurs, perfectionnés par l'étude & l'éducation, & ornés de toute l'élégance que donne l'usage du monde. Il est vrai qu'on appercevoit en elle une teinte de cette fierté qui régnoit chez son époux. Mais elle étoit si fort mitigée par la politesse, & si bien voilée par la douceur, que son caractère en tiroit un nouveau lustre, & que ses manieres n'en étoient que plus agréables.

On n'étoit jamais embarrassé, avec une telle femme, à trouver des sujets de conversation, ni à la rendre intéressante. Cecile fut si contente de la sienne, que, quoique le carrosse fût revenu la prendre à midi, elle eut peine à s'en aller

aller à deux heures. En prenant congé, elle accepta de bon cœur l'invitation que lui fit sa nouvelle amie de dîner chez elle trois jours après. Celle-ci, de son côté, promit avant ce tems de lui rendre sa visite.

---

---

## C H A P I T R E VII.

*Proposition.*

C ECILE trouva madame Harrel très - impatiente de savoir comment elle avoit passé la matinée, & très - persuadée qu'elle ne quitteroit la maison Delville que bien déterminée, à moins que la nécessité ne l'y forçât, à ne les voir que le moins possible. Elle fut bien surprise, lorsqu'au lieu d'une information telle qu'elle l'attendoit, son amie l'assura qu'elle avoit été enchantée de madame Delville, dont les qualités aimables réparoient amplement la fierté de son mari; que si elle avoit quelque raison de se plaindre de sa visite, c'est qu'elle avoit été trop courte, & qu'elle s'étoit bien promis de ne pas tarder à la réitérer.

Madame Harrel parut blessée de ces louanges; & Cecile, qui avoit reconnu dans ses trois tuteurs une disposition marquée à la haine & à la jalousie, n'insista pas plus long-tems.

A dîner, suivant sa coutume, le chevalier Robert Floyer vint se mettre à table auprès d'elle; il redoubloit tous les jours d'affiduité; mais ce jour-là, au lieu de rester, ainsi qu'il le faisoit ordinairement, aussi longtems que les autres convives, il se retira avant que les dames eussent quitté la table; & dès qu'il fut parti, M. Harrel pria Cecile de lui accorder un moment d'audience en particulier.

Ils passerent ensemble dans une chambre voisine; & après s'être fort étendu sur le mérite du chevalier, il l'informa qu'il l'avoit expressément chargé de lui offrir sa main & sa fortune.

Cecile, qui se doutoit d'avance du sujet de cet entretien, sans entrer dans aucun détail, le pria de dire au baronnet, qu'elle lui étoit très-obligée de l'honneur qu'il lui faisoit, mais qu'elle le refusoit absolument.

M. Harrel lui repartit en riant, que cette réponse étoit très-bien pour un commencement; que, cependant, elle seroit déplacée après une première déclaration. Cecile l'ayant assuré qu'elle n'en feroit jamais d'autre, il lui demanda, avec autant de surprise que de mécontentement, les raisons de ce refus. Elle crut qu'il suffisoit de lui dire que le chevalier ne lui plaisoit pas. Il la badina beaucoup, en l'assurant qu'il n'en croyoit pas un mot, d'autant plus que c'étoit un homme généralement goûté de toutes les femmes; qu'il étoit impos-



fible qu'elle trouvât un meilleur parti, quant à la fortune, à la figure & au rang qu'il tenoit dans le monde; que cette alliance seroit généralement approuvée, & qu'elle étoit absolument maîtresse des conditions; qu'il s'en remettoit à elle, & lui feroit tous les avantages qu'elle pourroit desirer.

Cecile le pria de vouloir bien se contenter de la réponse qu'elle venoit de lui faire, & à laquelle il lui étoit impossible de rien changer, & lui épargner de nouvelles persécutions, qui seroient inutiles, puisque le chevalier n'étoit absolument point de son goût.

Pourquoi donc, dit-il, avez-vous témoigné un si grand intérêt pour lui à l'opéra? Il n'y a personne à Londres qui ne soit convaincu que vous êtes prévenue en sa faveur.

J'en suis très-fâchée; ma crainte ne venoit que de la surprise, & n'avoit pas plus trait au chevalier qu'à M. Belfield.

Il lui répondit qu'on ne le croiroit jamais; que l'on regardoit son mariage avec le baronnet comme une affaire arrangée; & il finit par l'assurer que, malgré l'ordre formel qu'elle lui donnoit d'informer sans perdre de tems & en termes exprès le chevalier de sa résolution, il se garderoit bien de lui donner une réponse décisive, qu'elle n'eût eu le tems nécessaire pour y réfléchir sérieusement.

Cecile fut extrêmement mortifiée de son obstination, & encore plus affligée que son

imprudence eût donné lieu de croire qu'elle étoit prévenue pour un homme qui lui devenoit tous les jours plus insupportable.

Tandis qu'elle réfléchissoit aux moyens de dissiper cette erreur & de se débarrasser tout-à-fait de ces sollicitations importunes, M. Monckton arriva ; & s'il fut charmé de la trouver seule, elle n'eut pas moins de plaisir de pouvoir l'entretenir sans témoins. Il eut bientôt démêlé sur son visage l'agitation de son ame, & après des assurances d'estime & d'amitié, il lui demanda la permission de lui parler librement.

Elle lui répondit qu'il ne pourroit lui faire un plus grand plaisir.

Qu'il me soit donc permis, lui dit-il, de vous demander si la confiance qui vous engageoit à vous moquer de la crainte que j'avois que le changement d'habitation n'en apportât un considérable dans vos sentimens, est toujours aussi inébranlable qu'elle l'étoit lors de notre dernière séparation dans la province de Suffolk ? ou si la pratique vous a déjà démontré le peu de fond qu'on doit faire sur la théorie ?

Lorsque je vous déclare, repliqua Cecile, que votre question ne me fait aucune peine, je crois y avoir suffisamment répondu ; car si je m'étois apperçue du moindre changement, elle ne pourroit que me chagriner & m'embarrasser. Bien loin, cependant, de me trouver

exposée au danger dont vous me menaçâtes , d'oublier *Bury* , *ses habitans* & *ses environs* , ce sont encore les seuls objets dont je m'occupe avec plaisir ; puisque Londres , loin de m'enchanter , n'a pas même répondu à mon attente.

Comment cela ? s'écria M. Monckton d'un air satisfait.

Ce n'est pas la ville en elle-même , repartit-elle , ni sa magnificence , ni ses amusemens , qui me paroissent inépuisables ; mais ces différens objets , quoique très-nombreux , sont bien futiles & peu attrayans , considérés comme des sources de félicité : par conséquent , si j'ai été trompée dans mon attente , il ne faut pas en chercher la cause bien loin ; c'est plutôt la faute de ma position que celle de Londres.

Seroit-il possible qu'elle vous fût désagréable ?

Vous en jugerez vous-même , lorsque vous saurez que depuis le moment où j'ai quitté votre maison , jusqu'à celui où j'ai eu de nouveau le bonheur de m'entretenir avec vous , je n'ai pas trouvé une seule société , une seule conversation , ou une seule liaison , à laquelle l'amitié ou l'inclination aient eu la moindre part , & où mon cœur ait pris le plus petit intérêt.

Elle lui fit alors un détail de sa façon de vivre , lui dit combien la dissipation continue de la famille Harrel étoit peu de son goût , & s'étendit fort au long sur le chagrin

qu'elle avoit ressenti du changement qui s'étoit fait dans les mœurs & dans la conduite de sa jeune amie. Si j'avois, ajouta-t-elle, rencontré en elle la compagne que je m'étois flattée de retrouver, celle dont je venois récemment de me séparer, & dont j'espérois que la société m'aideroit à me consoler de votre perte & de celle de madame Charlton, je me serois bien gardée de me plaindre; les lieux qui m'ennoient actuellement m'auroient peut-être alors récréée; & tout ce qui me paroît ici une dissipation frivole, auroit vraisemblablement pris une apparence de variété & de plaisir. Mais quand le cœur est sans intérêt, tout languit & devient insipide. Accoutumée, comme je le suis depuis longtems, à penser que l'amitié est le premier des biens de cette vie, & une société douce & cordiale, la plus grande satisfaction qu'on puisse trouver, je ne saurois supporter un état d'indifférence & d'apathie, ni m'accoutumer à former des liaisons sans m'embarasser de les conserver, ou sans qu'elles m'inspirent la moindre estime. Il m'est impossible de chercher & de goûter les plaisirs de la société, si je ne partage avec une amie les momens donnés à la retraite.

M. Monckton, qui entendit ces plaintes avec une secrète joie, loin de chercher à adoucir son mécontentement, ou à le dissiper, fit tous ses efforts pour l'entretenir & l'augmenter, en lui retraçant adroitement son

ancienne maniere de vivre, & lui rappelant avec amertume le changement qu'elle avoit été obligée dans ces derniers tems d'y apporter : changement, continua-t-il, qui, quoi-qu'il absorbe une bonne partie de votre tems, & ne contribue en rien à votre félicité, pourroit peut-être à la fin devenir une habitude & un besoin.

Ces soupçons, Monsieur, lui repartit Cécile, me mortifient beaucoup ; quoi ! lorsque, loin de me trouver satisfaite, vous n'entendez que des plaintes de ma part, est-il possible que vous les conserviez encore ?

C'est, reprit-il, que votre constance n'a pas été assez long-tems éprouvée, & qu'il n'y a rien au monde avec quoi le tems ne vienne enfin à bout de nous réconcilier.

Je ne redoute aucune épreuve, dit-elle : cependant, pour vous convaincre que je ne présume pas trop de moi-même, apprenez que depuis plus d'un mois j'ai passé presque toutes les soirées au logis, & sans aucune compagnie.

Cette information fut pour M. Monckton la surprise la plus agréable qu'il fût possible de lui procurer. Son peu de goût pour les amusemens qu'on lui proposoit, soulagea beaucoup les craintes qu'il avoit qu'elle ne formât quelque liaison nuisible à ses intérêts. En apprenant que, tandis qu'il l'avoit cherchée avec tant de soin dans tous les lieux

d'assemblée, elle avoit passé tranquillement son tems au coin du feu, il fut rassuré, non-seulement pour le présent, mais encore il fut où il pourroit la trouver par la suite.

Il lui parla ensuite du duel, la mit adroitement sur le chapitre du chevalier Floyer, & fit si bien qu'elle s'exprima à cœur ouvert. Il eut encore à cet égard sujet d'être satisfait; car le dégoût qu'elle lui témoigna pour le baronnet se trouva absolument tel que la connoissance qu'il avoit de son caractère le lui avoit fait présumer; & elle dissipa entièrement ses soupçons relativement à la querelle de l'opéra. Elle lui apprit qu'elle avoit craint de l'avoir occasionnée pour avoir accepté les offres de M. Belfield, au même moment où elle avoit témoigné son éloignement pour celles du chevalier.

Sa confiance alla même encore plus loin; car elle lui fit part de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec M. Harrel, & le pria de lui dire comment elle devoit s'y prendre pour se débarrasser par la suite de ses importunités.

M. Monckton eut alors un nouveau sujet de spéculation. Tout avoit concouru à lui confirmer que M. Arnott avoit conçu une violente passion pour Cecile, & il en avoit naturellement conclu que son beau-frère & sa sœur emploieroient tout leur crédit en sa faveur. Voyant alors que M. Arnott étoit

sacrifié au chevalier , il résolut d'observer soigneusement les démarches du baronnet & celles du jeune tuteur , pour tâcher de s'instruire des particularités de leur projet , & de la nature de leur liaison. Convaincu cependant , par l'éloignement sincère qu'elle avoit marqué pour la proposition qu'on venoit de lui faire , qu'elle ne couroit pour le moment aucun risque de devenir la victime de leur complot , il se contenta de lui conseiller de persister à opposer une répugnance froide & tranquille à leurs sollicitations : ce qui ne pouvoit manquer de les décourager bientôt l'un & l'autre.

Mais, Monsieur, s'écria Cecile, je crains à présent cet homme autant que je le hais, & je tremble à chaque instant de lui laisser voir l'averfion qu'il me cause. Il faut absolument que je quitte la maison de M. Harrel, où il a toute liberté, & où il peut venir quand il lui plait.

Vous ne sauriez rien desirer de plus raisonnable ; en ce cas, voudriez-vous revenir en province ?

Cela ne dépend pas encore de moi ; je suis obligée de demeurer chez l'un de mes tuteurs jusqu'au tems où je serai majeure. Aujourd'hui j'ai vu madame Delville, &...

Madame Delville ! reprit M. Monckton en l'interrompant d'un ton de surprise ; sûrement

vous ne pensez pas à aller habiter avec cette famille ?

Que pourrois-je faire de mieux ? Madame Delville est une femme charmante , & sa conversation d'un seul jour me procureroit plus d'agrément & plus d'instruction que je n'en aurois pendant une année entière dans cette maison.

Parlez-vous sérieusement ? & pensez-vous réellement à prendre ce parti ?

Il est certain que je le desire ; je ne fais cependant encore s'il est praticable. Je dine jeudi chez elle ; & alors , si cela m'est possible , je lui en toucherai un mot.

Est-il croyable que miss Beverley puisse desirer d'habiter une pareille maison ? M. Delville n'est-il pas le plus vain, le plus haut, le plus suffisant de tous les hommes ? Et sa femme n'est-elle pas la plus orgueilleuse de toutes les personnes de son sexe ? Cette famille n'est-elle pas odieuse à tout l'univers ?

Vous m'étonnez , repliqua Cecile ; certainement on vous l'a peinte d'une façon exagérée. J'avoue que M. Delville mérite qu'on tourne en ridicule son affectation de supériorité ; mais sa femme ne doit pas être confondue avec lui & partager un pareil reproche. Nous avons passé toute la matinée ensemble ; & quoique très-prévenue contr'elle , je ne me suis point apperçue que sa fierté fût déplacée ; il m'a semblé au contraire qu'elle



n'avoit que celle qu'autorisent sa situation & sa naissance.

Avez-vous été souvent chez elle, & connoîtriez-vous aussi le fils ?

Je l'ai vu trois ou quatre fois.

Et qu'en pensez-vous ?

Je ne le connois pas assez pour pouvoir en bien juger.

Mais, d'après son extérieur, que vous en semble-t-il ? ne découvrez-vous pas déjà en lui l'arrogance & l'insolence altière de son père ?

Oh ! non certainement. Bien loin de là, son ame paroît noble & généreuse ; le mérite a pour lui les plus grands attraits, & il ne manque jamais de l'accueillir & de le protéger.

Que vous êtes crédule, ma chère miss ! Vous venez de faire votre portrait en croyant faire le sien. Je vous conseille d'éviter soigneusement toute cette famille ; vos liaisons avec elle ne sauroient être que pénibles & ennuyeuses. Tel le père se montre au premier moment, tels au bout de quelques entrevues la mère & le fils vous paroîtront. Ils sortent de la même souche, & ont hérité du même amour-propre. M. Delville a épousé sa cousine, & ils n'ont pas manqué de s'encourager mutuellement à penser que toute distinction de rang & de naissance seroit absolument finie dans ce monde, s'il ne restoit

pas à leur auguste maison l'espoir d'être soutenue par leur digne héritier, le respectable Mortimer. Craignez, si vous allez vous établir chez eux, d'être en bute à leur insolence réunie, & d'éprouver plus de chagrins que vous n'en avez ici.

Cecile prit de nouveau vivement leur parti, & essaya de les défendre; mais les assertions de M. Monckton furent si positives, & il persista avec tant de constance dans ses insinuations à leur désavantage, qu'il lui persuada à la fin qu'elle en avoit jugé avec trop de précipitation; &, après l'avoir remercié de son conseil, elle lui promit qu'elle ne prendroit aucune mesure relative à son changement d'habitation, qu'après l'avoir consulté.

C'étoit précisément ce qu'il souhaitoit; rassuré par la certitude qu'il venoit d'acquiescer, que le crédit qu'il avoit eu précédemment sur son esprit n'avoit souffert aucune diminution, & que son cœur étoit encore libre, il mit fin à ses exhortations, & fit tomber la conversation sur des sujets plus gais & plus généraux; observant judicieusement de ne point la dégoûter par des préceptes ennuyeux, ni de l'alarmer par des craintes & des soucis pénibles. Il ne la quitta que lorsque la soirée fut fort avancée, & revint chez lui amplement dédommagé des inquiétudes & des chagrins qu'il avoit éprouvés, par

les consolations que cette longue & satisfaisante conversation lui avoit procurées; tandis que Cecile, de son côté, charmée d'avoir passé la matinée avec sa nouvelle connoissance, & la soirée avec son ancien ami, fut se coucher plus contente de la manière dont son tems avoit été employé ce jour-là qu'elle ne l'avoit encore été depuis son arrivée de la province de Suffolk.

---

---

## C H A P I T R E VIII.

*Tête-à-tête.*

LES deux jours suivans s'écoulerent sans qu'il lui arrivât rien d'extraordinaire, à l'exception d'un peu de mécontentement que lui occasionna la conduite du Chevalier, qui conservoit son air avantageux, & paroïssoit plus assuré que jamais de l'heureuse réussite de ses soins. Elle ne pouvoit attribuer cette présomption qu'aux encouragemens officieux de M. Harrel; en conséquence, elle prit le parti de chercher plutôt que d'éviter une explication avec lui. Elle eut dans ces entrefaites, la satisfaction d'apprendre de M. Arnott, toujours empressé à l'obliger, que la santé de M. Belfield étoit parfaitement rétablie.

Le jendi , pour s'acquitter de sa promesse , Cecile retourna chez son tuteur. On la fit entrer , en attendant le dîné , dans le fallon , où elle ne trouva que le jeune Delville , qui , après l'avoir saluée , lui demanda si elle avoit eu depuis peu des nouvelles de M. Belfield.

Pas plus loin que ce matin , répondit-elle , on m'a appris qu'il étoit parfaitement rétabli. Seriez-vous retourné chez lui , Monsieur ?

Oui , Mademoiselle , deux fois.

Et vous a-t-il paru bien ?

J'ai cru , repliqua-t-il én hésitant un instant , & je crois encore que l'intérêt que vous prenez à sa santé seroit seul capable d'opérer sa guérison.

Oh ! s'écria Cecile , je me flatte que les remedes dont il fait usage ont bien plus de vertu ; mais j'appréhende qu'on ne m'ait mal informée , car il me paroît que vous ne le jugez pas guéri.

Vous ne devez pas , repliqua-t-il , blâmer ceux qui vous ont fait ce rapport : ils n'ont eu d'autre but , par cette feinte , que votre satisfaction & votre tranquillité ; & je me garderois bien à mon tour de contrarier leurs vues , si je ne redoutois que la convalescence de M. Belfield ne fût retardée par l'erreur dans laquelle je m'obstinerois à vous laisser.

Quelle erreur , Monsieur ? Je ne saurois vous comprendre. Comment sa convalescence pourroit-elle être retardée ? Ah ! Madame ,

reprit-il en souriant, quel est le risque auquel on ne s'exposeroit pas de bon cœur, si l'on étoit sûr de faire naître une pareille inquiétude? M. Belfield cependant n'en court aucun dont un simple commandement de votre part ne fût capable de le délivrer.

En ce cas, il faudroit que j'eusse le cœur bien dur pour m'y refuser. Si vous croyez cependant que mes commandemens puissent opérer un pareil miracle, c'est à vous à m'enseigner la manière dont je dois m'y prendre.

Il faut que vous lui ordonniez de renoncer, pour le présent, à son projet d'aller à la campagne, où il n'auroit aucun secours, & où sa blessure ne seroit pansée que par un domestique, & de rester tranquillement à Londres, jusqu'à ce que son chirurgien décide qu'il peut sans danger entreprendre le voyage.

Seroit-il réellement assez imprudent pour penser à quitter la ville sans son consentement?

Il ne falloit pas moins que la certitude que j'en ai, pour me déterminer à vous détromper sur sa convalescence. J'avoue que je ne faurois souffrir ces mensonges officieux, qui, pour un contentement passager qu'ils procurent, sont suivis des chagrins les plus cuisans. Je crois donc devoir vous instruire de la vérité, afin qu'employant à tems votre cré-

dit, vous puissiez empêcher de plus grands maux.

J'ignore, Monsieur, repliqua Cecile extrêmement surprise, ce qui peut vous faire supposer que j'aie un pareil crédit; & j'ai peine même à imaginer qu'on ait cherché à me tromper.

Il est possible, ajouta-t-il, que je me sois trop alarmé; cependant en pareil cas, il me semble que le seul rapport sur lequel on puisse compter est celui du chirurgien. Il se pourroit, Madame, que vous fussiez ce qu'il en pense, & que vous l'eussiez déjà consulté.

Moi! Non, certainement. Je n'ai jamais vu son chirurgien; j'ignore même jusqu'à son nom.

Je me propose d'aller chez lui demain matin; miss Beverley voudra-t-elle bien permettre que j'aie l'honneur de lui communiquer ce qu'il m'aura appris?

Je vous remercie, Monsieur, lui répondit-elle en rougissant beaucoup; cependant mon impatience n'est pas assez grande pour que j'exige que vous preniez cette peine.

Delville remarquant son émotion, la supplia instamment d'excuser la proposition qu'il avoit osé faire; elle ne lui eut pas plus-tôt accordé son pardon, qu'il lui dit malicieusement: Dans le fond, vous n'avez réellement pas trop raison de vous fâcher, puisque c'est votre franchise qui a occasionné la mienne.

Ainsi, vous voyez qu'en cette occasion je suis disposé à rejeter l'offense sur la personne offensée. Je me sens pourtant un penchant irrésistible à obliger M. Belfield. Seroit-ce vous irriter au point de ne pouvoir espérer ma grace, que de vous rendre compte de l'état dans lequel je l'ai trouvé ce matin ?

Non, certainement ; si vous le voulez & que cela vous fasse plaisir, je ne saurois m'y opposer.

Je l'ai trouvé donc environné de plusieurs jeunes gens enjoués & bruyans, qui, dans l'idée de le distraire, le faisoient continuellement rire & parler. Il m'a lui-même assuré qu'il se trouvoit parfaitement bien, & comptoit monter à cheval demain matin. Cependant, en lui touchant la main pour prendre congé, j'ai été alarmé, en reconnoissant, par la chaleur brûlante de sa peau, que loin de renvoyer son chirurgien, il auroit plutôt besoin de consulter un médecin.

Je suis affligée d'apprendre ce que vous me dites, répondit Cecile ; mais je ne comprends pas trop ce que vous voulez faire entendre, en parlant de ce qui pourroit s'ensuivre de ma part.

C'est ce que je ne prétends point décider, repartit-il avec une gravité affectée. En exposant le fait, je me suis acquitté de ce que ma conscience exigeoit ; & si, après m'avoir entendu, vous daignez me pardonner la liberté

que j'ai prise , je respecterai tout autant la franchise de votre caractère que j'admire présentement les charmes de votre personne.

Cecile s'aperçut alors , à son grand étonnement , qu'elle se trouvoit , par rapport à M. Belfield , dans la même position où elle avoit été trois jours auparavant à l'égard du chevalier. Elle alloit commencer un éclaircissement , lorsque l'entrée de madame Delville mit fin à leur conversation.

Cette Dame l'accueillit avec la politesse la plus flatteuse , lui demanda excuse d'avoir tardé si long-tems à lui rendre sa visite , & l'assura que , si elle n'avoit pas été indisposée , elle n'y auroit sûrement pas manqué.

On vint peu après les avertir qu'on avoit servi , & Cecile ne fut pas fâchée d'apprendre que M. Delville ne dîneroit pas au logis.

Elle passa la journée fort agréablement ; les visites ne les importunerent point , & il ne fut pas question entr'elles de discussions pénibles. On ne dit pas un seul mot du duel ni des deux antagonistes ; elle ne fut point tourmentée par des éloges affectés , ni fatiguée par une affabilité humiliante ; la conversation vive & sensée , quoique générale , n'en fut pas moins intéressante par l'intérêt mutuel & l'affection dont les deux parties ne manquerent pas de l'affaisonner.

Cette longue visite confirma Cecile dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de la mere



& du fils. Elle trouvoit chez l'un & l'autre le mérite & les talens réunis à l'agrément que donne l'usage du monde. Enchantée de leur caractère, elle regrettoit que les préjugés de M. Monckton & l'engagement qu'elle avoit pris de le consulter, l'empêchassent d'essayer sur-le-champ si son desir d'habiter dans cette maison pourroit s'exécuter.

Il étoit onze heures lorsque ces Dames se séparèrent. Madame Delville, en remerciant sa jeune amie de la journée agréable qu'elle lui avoit fait passer, l'assura qu'elle lui rendroit bientôt sa visite, & qu'elle espéroit, par un commerce réciproque, acquérir assez de droits à sa confiance pour s'acquitter de la commission dont son tuteur l'avoit chargée.

Cecile sentit toute la délicatesse de son procédé. Au fond, cependant, n'ayant rien à céler ni à révéler, elle fut plutôt mortifiée que satisfaite du délai que M. Delville paroïssoit lui accorder; & voyant que toute la famille étoit dans l'erreur, relativement à sa façon de penser, elle auroit mieux aimé que cette explication n'eût pas été différée si long-tems.

*Fin du Livre second.*

---

---

*L I V R E I I I.*

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Ressource.*

C E C I L E , à son retour au logis , apprit avec quelque surprise que M. & Mde. Harrel se trouvoient seuls dans la salle ; & tandis qu'elle étoit encore sur l'escalier , celle-ci sortit en s'écriant avec vivacité : feroit - ce mon frere ?

Avant qu'elle eût eu le tems de répondre , M. Harrel , à son tour , du même ton d'impatience , demanda : est-ce M. Arnott ?

Non , répondit Cecile ; l'attendiez - vous si tard ? Si je l'attendois ? Oui , répondit M. Harrel ; je l'ai attendu toute la soirée , & je ne saurois imaginer ce qu'il est devenu.

Il est bien cruel , ajouta madame Harrel , qu'on ne puisse le trouver précisément dans l'instant où on en a le plus besoin. Cependant , j'espere que demain ce fera encore assez tôt.

C'est ce que je ne fais pas , s'écria M. Har-

rel : Reeves est un si grand misérable, que je suis persuadé qu'il me fera toute la peine qu'il pourra.

Au même instant M. Arnott entra, & Mde. Harrel lui dit : ah, mon frere ! vous nous avez cruellement manqué ; nous avons eu ici un homme qui a furieusement tourmenté M. Harrel, & nous avons le plus grand besoin de vous pour que vous prissiez la peine de lui parler.

J'aurois été charmé de pouvoir vous être utile, repartit M. Arnott ; peut-être arrivé-je encore assez tôt. Qui est cet homme ?

Oh ! s'écria M. Harrel négligemment, ce n'est qu'un des garçons de ce fripon de tailleur qui m'a si fort vexé. Il a eu l'impudence, parce que je ne le payois pas précisément au moment où il a trouvé à propos d'avoir besoin de son argent, de remettre son compte à un certain Reeves, procureur avide, qui est venu lui-même ici dans la soirée, & qui n'a pas craint de me parler assez cavalièrement. Je lui promets que je n'oublierai pas si-tôt son impertinence : je desirerois pourtant bien pouvoir m'en débarrasser.

Et à combien, dit M. Arnott, se monte ce compte ?

Mais, à une assez grosse somme, je ne fais comment cela se fait : on se trouve tout d'un coup, avant de s'en douter, devoir beaucoup plus qu'on n'imagine : ces drôles, avec leurs

fournitures de toute espece, enflent à tel point leurs mémoires, que, pour des miseres, dont je me souviens à peine, je lui dois, dit-il, trois à quatre cent livres.

Il s'enfuit un silence général, jusqu'au moment où madame Harrel, s'adressant à M. Arnott: mon frere, dit-elle, ne pourriez-vous pas nous prêter cet argent? . . . M. Harrel assure qu'il ne tardera pas à vous le rendre.

Oh! oui, très-promtement, ajouta celui-ci; car je dois toucher dans peu une grosse somme, & je voudrois seulement en attendant imposer silence à ce drôle-là.

Eh bien, repliqua M. Arnott, si j'allois le trouver & lui parler?

Oh! c'est une bête brute, un caillou, s'écria M. Harrel, il n'y a que l'argent qui puisse le satisfaire; il n'écouterà aucune raison; autant vaudroit parler à un sourd.

M. Arnott parut alors très-embarrassé; &, sur les instances de sa sœur, qui le pressoit de ne point perdre de tems, il lui dit d'un ton doux: si cet homme vouloit seulement attendre encore huit ou quinze jours, il me feroit grand plaisir; car dans ce moment je ne saurois prendre cet argent d'avance sans me déranger beaucoup. Cependant, s'il est impossible de l'appaiser autrement, je ferai encore cet effort.

L'appaiser? s'écria M. Harrel; il seroit tout aussi facile d'appaiser les vagues irritées au

plus fort de la tempête. Cet homme est aussi dur qu'un rocher.

M. Arnott, s'efforçant alors de sourire, assura qu'il ne manqueroit pas dès le lendemain matin de chercher à se procurer cet argent. Il se préparoit à partir, lorsque Cecile, révoltée qu'on abusât avec tant d'indécence de sa bonté & de sa facilité, pria Mde. Harrel de passer avec elle dans la chambre voisine, & après avoir fermé la porte, elle lui dit : empêchez, je vous prie, ma chere amie, que votre digne frere ne soit dupe de son bon cœur, & permettez que dans cette conjoncture ce soit moi qui rende service à M. Harrel : il n'y a aucun inconvénient à me faire avancer cette somme ; & je ferois au désespoir que M. Arnott, qui fait un si noble usage de son argent, fût obligé d'en emprunter à des conditions onéreuses.

Vous êtes on ne peut pas plus obligeante, lui répondit Mde. Harrel ; je vais les trouver tout de suite & leur en parler : cependant, que ce soit vous ou lui qui prêtiez cette somme ; M. Harrel m'a assuré qu'il ne tarderoit pas à la rendre.

Elle revint alors leur communiquer cette proposition. M. Arnott ne vouloit absolument pas qu'on l'acceptât ; le mari au contraire préféreroit ce dernier parti, assurant que comme il étoit très-sûr de pouvoir rembourser tout de suite cette somme, il étoit indifférent que ce

fût l'un ou l'autre qui la lui avançât. Il s'ensuivit un combat de politesse & de générosité entre Cecile & M. Arnott; mais, comme elle étoit décidée à ne point céder, elle l'emporta à la fin, & il fut convenu qu'elle se rendroit le lendemain matin dans le quartier de la Cité, afin que M. Briggs, qui avoit seul la disposition de sa fortune, ses autres tuteurs ne se mêlant jamais de ce qui concernoit ses intérêts pécuniaires, lui remit cet argent.

Cela une fois arrêté, ils se retirèrent.

Cecile ne put s'empêcher de réfléchir avec une nouvelle surprise à la légèreté ruineuse de M. Harrel, & à l'aveugle sécurité de sa femme: elle apperçut tout le danger de leur situation, & dans la conduite de M. Harrel l'égoïsme le plus condamnable, l'injustice la plus criante envers ses créanciers, & une indifférence criminelle à l'égard de ses amis, qu'il n'avoit aucun scrupule d'incommoder; ces considérations lui ôtoient tout desir de l'obliger; ce ne fut que la pitié & l'indignation qu'elle ressentit en voyant combien l'on abusoit de la facilité & de la bienfaisance de M. Arnott, qui la porterent à le secourir dans cette circonstance.

Elle résolut pourtant, aussitôt qu'il seroit tiré de ce mauvais pas, de s'efforcer une seconde fois de deffiler les yeux de son amie, de lui retracer les maux dont elle étoit menacée, & de la presser d'employer tout le crédit qu'elle

qu'elle avoit sur l'esprit de son mari , tant par son exemple que par ses conseils , pour le résoudre à diminuer sa dépense , avant qu'il fût trop tard pour prévenir leur ruine totale.

Elle voulut aussi profiter de la circonstance ; & outre l'argent nécessaire pour payer cette dette , elle se proposa encore d'en demander assez pour acquitter le compte du libraire , & exécuter le projet qu'elle avoit formé en faveur de la pauvre famille Hill.

Le lendemain elle se leva de bonne heure , & suivie de son laquais , elle se mit en chemin pour se rendre chez M. Briggs. Le tems étant serein , & à la gelée , lui donna envie d'aller à pied jusqu'au bout de la rue d'Oxford , où elle prendroit une chaise ; comptant être de retour chez M. Harrel à l'heure du déjeuner.

Elle n'avoit pas fait cinquante pas , qu'elle vit une foule de peuple se rassembler , & presque toutes les fenêtres des maisons se remplir de spectateurs. Elle chargea son laquais de s'informer de quoi il étoit question , & il lui apprit que ce peuple étoit là pour voir passer des criminels que l'on conduisoit au supplice.

Fâchée de cet incident , & craignant de rencontrer ces malheureux , elle enfila promptement la rue la plus voisine , qu'elle trouva pareillement remplie par ceux qui couroient pour arriver assez tôt , & paroissoient aussi

empressés de voir ce spectacle qu'elle l'étoit elle-même de l'éviter. Tous les passages se trouvant donc bouchés, elle s'adressa à une servante qui étoit devant la porte d'une assez grande maison, & la pria de vouloir bien lui permettre d'attendre que la foule fût dispersée. Celle-ci y consentit tout de suite, & Cecile monta & resta dans le corridor jusqu'au retour de son domestique, qui alla lui chercher une chaise.

Il ne tarda pas à revenir; mais au même moment où elle s'avançoit pour sortir, un homme qui entroit avec empressement, se rangeant pour la laisser passer, s'écria tout-à-coup : miss Beverley! & après l'avoir fixé, elle reconnut le jeune Delville.

Je ne saurois m'arrêter un moment, lui dit-elle, descendant en hâte l'escalier; je crains que la foule n'empêche ma chaise d'avancer, & ne lui ferme le passage.

Refuserez-vous avant de partir, ajouta-t-il en lui présentant la main, de me faire part des nouvelles que vous avez apprises?

Des nouvelles! répéta-t-elle; [je n'en ai appris aucune.

Vous ne cherchiez donc qu'à me plaisanter, quand il fut question de ces offres officieuses que vous avez si bien fait de refuser?

Je ne fais de quelles offres vous voulez parler.

J'avoue qu'elles étoient superflues, & il



n'est par conséquent point étonnant que vous les ayez oubliées. Où voulez-vous que vos porteurs vous menent ?

Chez M. Briggs. Mais je ne conçois point ce que vous voulez dire,

Chez M. Briggs ! repliqua-t-il. Oh ! puissent les grains de chapelet & les cailloux de Bristol exister à jamais ! Peut-être vous y fera-t-on de nouvelles propositions qui seront tout aussi impertinentes , aussi déplacées & aussi vaines que les miennes.

Le laquais n'ayant pas entendu les ordres qu'on venoit de donner aux porteurs de la part de sa maîtresse , Delville les lui répéta ; & après l'avoir saluée , il entra dans la maison qu'elle venoit de quitter.

Cecile , très-étonnée de cette courte & inintelligible conversation , auroit désiré le rappeler pour le faire expliquer plus clairement ; mais la foule augmentoit si fort à chaque instant , qu'elle n'osa s'arrêter plus long-tems. Elle eut assez de peine à gagner les rues voisines ; ce qui venoit de se passer l'occupoit au point , que , lorsque ses porteurs s'arrêterent devant chez M. Briggs , elle avoit presque oublié le motif qui l'y amenoit.

Le petit laquais , qui vint à la porte , lui dit que son maître y étoit , mais qu'il ne se portoit pas trop bien.

Elle le pria de l'avertir qu'elle avoit à lui parler d'affaire , & que s'il ne pouvoit la voir

à présent, il eût la complaisance de lui indiquer le moment où il seroit en état de la recevoir.

Le laquais revint, & lui dit qu'elle pourroit revenir le jour de la semaine suivante qui lui conviendrait le mieux.

Cecile, persuadée qu'un aussi long délai lui seroit absolument perdre le mérite de ses bonnes intentions, prit le parti de lui écrire; pour cet effet, elle entra dans la salle, & demanda une plume & de l'encre.

Le petit laquais, après l'avoir fait attendre quelque tems dans un appartement sans feu, lui apporta une plume & un peu d'encre dans une soucoupe cassée, en lui disant: mon maître vous prie de ne pas la prodiguer, car c'est tout ce que nous avons, & il ne nous reste presque plus de noir.

Du noir? répéta Cecile.

Oui, Mademoiselle, ordinairement après que les souliers de mon maître ont été noircis, le reste nous sert à faire un peu d'encre.

Cecile promit d'en avoir soin, & le pria d'aller lui chercher une feuille de papier.

Mon dieu! Mademoiselle, s'écria-t-il en faisant la grimace, je vous assure que mon maître aimeroit autant vous donner un morceau de son nez; je vais pourtant la lui demander.

Il revint au bout de quelques minutes, & lui apporta une ardoise & un morceau de

plomb en guise de crayon, disant : Mademoiselle , mon maître dit que vous n'avez qu'à écrire là-dessus ; car il pense que vous n'avez rien de bien important à lui mander.

Cecile , très-surprise de son avarice fardive , fut obligée de se conformer à ses intentions ; mais comme la pointe du crayon étoit fort émouffée , elle demanda au petit domestique un couteau pour le tailler ; il obéit en lui disant : je vous prie , Mademoiselle , qu'on n'en sache rien ; car mon maître le taille à peine une seule fois par année ; & s'il apprenoit que je vous eusse donné un couteau , il ne manqueroit pas de m'en punir très-sévèrement.

Cecile écrivit donc sur l'ardoise , pour lui demander comment le reçu , qu'elle lui feroit des six cent livres qu'elle le prioit de lui avancer immédiatement , devoit être conçu , & comment elle devoit s'y prendre pour le lui faire parvenir.

Le petit garçon , ayant porté l'ardoise , revint tout effaré , & levant les mains au ciel : Oh , Mademoiselle , il se passe de belles choses là-haut ! Mon maître est en fureur , il va descendre dès qu'il sera habillé.

Garde-t-il le lit ? J'espère qu'il ne se leve pas pour moi.

Non , Mademoiselle , il ne garde pas le lit ; seulement il ne sauroit paroître dans l'état où il se trouve ; car toutes les fois qu'il reste seul

à la maison, il est dans un terrible négligé. Vous saurez, Mademoiselle, ajouta-t-il en baissant la voix, que le jour qu'il sortit avec les habits de notre ramoneur, il revint dans un état que vous ne sauriez vous imaginer. Je crois que quelqu'un l'avoit plongé dans le ruisseau, & Marie le pense aussi; mais n'en parlez à personne. Il a déjà été assez malade depuis lors. Cette fille & moi étions aussi aises qu'on puisse l'être; car, il est si regardant! Je vous dirai donc, Mademoiselle, qu'il est si chiche, qu'on ne sauroit comprendre comment il peut vivre avec si peu de chose; & pourtant il a des monts d'or.

Fort bien, fort bien, repartit Cecile qui ne cherchoit point à le faire causer, si j'ai besoin de quelque chose, je vous appellerai.

Le drôle cependant, charmé de pouvoir ouvrir son cœur, continua.

Notre Marie ne veut pas rester encore plus d'une semaine avec lui, parce qu'elle prétend qu'elle ne sauroit manger ce qu'il nous donne; ce n'est qu'un peu de viande salée, puante, qui a resté si long-tems chez le boucher, qu'un chien craindroit d'y toucher. Mais Marie est un peu délicate; il est vrai aussi qu'à peine faisons-nous un bon repas en trois mois, & que depuis une semaine nous ne mangeons que des harengs fumés, secs & moisis. D'après cela, Mademoiselle, vous pouvez juger comme il nous traite.

Ici , il s'arrêta tout court , en entendant M. Briggs descendre l'escalier ; & mettant son doigt sur sa bouche , comme pour lui recommander de se taire , il regagna précipitamment la cuisine.

La maladie & le négligé de M. Briggs , loin d'ajouter de nouveaux charmes à sa figure , la rendoient encore plus hideuse. Sa robe-de-chambre & son bonnet étoient de laine ; sa barbe noire , n'ayant pas été faite depuis plusieurs jours , étoit longue & sale ; il avoit un emplâtre de papier gris sur le nez & un second sur l'une de ses joues , qu'il retenoit en entrant avec ses deux mains.

Cecile lui fit beaucoup d'excuses de l'avoir dérangé , & s'informa avec intérêt de sa santé.

Oui , oui , s'écria - t - il avec humeur , assez mal : tout cela vient de ce vilain bal : souhaiterois n'y avoir pas été. Baffoué pour ma peine !

Quand votre maladie a-t-elle commencé , Monsieur ?

M'est arrivé un accident ; suis tombé ; me suis cassé la tête ; ai pensé perdre ma perruque. Voudrois que le bal fût au diable ! Espérois qu'il ne m'en coûteroit rien , ou n'y aurois pas été. Promets qu'on ne me rattrapera pas si-tôt à un autre.

Etes-vous tombé , Monsieur , en retournant chez vous ?

Oui , oui , tout de mon long dans le ruis-

seau ; pouvois à peine en sortir ; me sentoient entraîner par le courant , craignois de déchirer mes habits ; savois que le coquin les feroit payer ; ainsi , en présentant le vieux sac , me suis trouvé précisément sur la face ; ma perruque est aussi tombée ; ne savois que faire , noir comme un four.

N'avez-vous pas crié pour avoir du secours ?

Rien dans les environs que des bélires ; savois qu'ils ne secourroient qu'en payant ; me suis traîné ; ai tâtonné tout à l'entour pour chercher ma perruque ; l'ai trouvée à la fin toute pleine de boue ; collée sur ma tête comme escargot dans sa coquille.

Je me flatte que vous vous êtes fait reconduire par un fiacre ?

Pourquoi ? Pour rendre l'affaire encore plus mauvaise ? L'étoit-elle pas déjà assez ? Quoi ! payer encore deux schellings ?

Mais , comment vous êtes - vous trouvé , Monsieur , après votre arrivée chez vous ?

Comment ! mais mouillé comme un rat ; tête très - enflée , joues toutes meurtries , nez gros comme le poing , obligé d'y porter un emplâtre ; moitié ruiné en vinaigre. Gagné un gros rhume , m'a causé la fièvre , point bien depuis.

N'avez-vous consulté personne ? Vous auriez dû , Monsieur , faire venir un médecin.

Pourquoi faire ? Eh ! m'auroit farci de jalap ; peux bien en prendre sans lui , n'est-ce

pas ? En ai eu un autrefois ; fus très-mal ; crus partir ; commençois à perdre courage ; l'envoyai chercher ; se trouva un fourbe ; m'en coûta une guinée ; la lui donnai à la quatrième visite ; jamais revenu . . . Promets que n'en aurai plus de ma vie !

Appercevant alors sur la table quelques petites parcelles de la mine de plomb , il s'écria tout en colere : Qu'est-ce que ceci ? Qui est-ce qui a taillé mon crayon ? Souhaiterois qu'il fût pendu : soupçonne être le petit drôle, mérite les écrivaines. Ah ! le traiterai comme il mérite.

Cecile le justifia sur-le-champ , en avouant qu'elle étoit la seule coupable.

Fort bien , fort bien , s'écria-t-il ; me l'étois imaginé ; avois déjà deviné la chose ; rien que ruine & dissipation. Demander de l'argent , personne ne fait pourquoi. Besoin de six cent livres. Qu'en faire ? Jeter dans la Tamise ? Jamais oui rien de pareil ! Les donnerai pas , rien de plus sûr. Oui , oui , & branlant la tête , n'aurez certainement rien de pareil , ni d'approchant.

Je ne les aurai pas ! s'écria Cecile très-étonnée. Pourquoi non , Monsieur ?

Les garderai pour votre mari ; vous en trouverai un bientôt. Point de ces tours de passe-passe. Ayez patience , un en vue.

Cecile , prête à se fâcher tout de bon , l'assura qu'elle avoit réellement besoin de cet

argent pour une affaire pressée qui ne souffroit aucun délai.

Il ne fit pourtant pas la moindre attention à ses représentations, lui disant que les jeunes filles ne connoissoient point le prix de l'argent, & qu'on ne devoit jamais leur en confier; qu'il ne vouloit point entendre parler de pareille extravagance, & qu'il étoit très-décidé à ne pas lui avancer un sou.

Cecile fut choquée & confondue à la fois de ce refus si peu prévu; & comme elle se croyoit engagée d'honneur avec M. Harrel, à ne point révéler le motif qui la portoit à désirer cet argent, elle resta muette pendant quelques momens, jusqu'à ce que venant à se rappeler ce qu'elle devoit au libraire, elle prit le parti de lui alléguer cette raison; persuadée du moins qu'il ne pouvoit lui refuser l'argent nécessaire pour acquitter sa dette.

Il l'écouta pourtant avec le plus grand sang-froid. Livres! s'écria-t-il; qu'avez-vous à faire de livres? Ne font aucun bien; propres à perdre le tems; paroles & mots procurent point d'argent.

Elle eut beau l'assurer que ses conseils venoient trop tard, puisqu'elle les avoit déjà achetés, & ne pouvoit par conséquent pas s'exemter de les payer.

Non, non, ajouta-t-il en criant; renvoyez-les; cela vaut mieux: pas garder pareille dro-



gue ; ne sauroit tourner à compte , vaut mieux s'en passer.

Cela est impossible , Monsieur ; car il y a déjà du tems que je les ai , & je ne saurois exiger que le libraire les reprenne.

Le faut , le faut , s'écria-t-il ; ne sauroit les refuser ; bien aise encore de les avoir. Etes encore mineure , ne sauroit en faire payer un denier.

Cecile l'entendit avec indignation lui conseiller une telle bassesse , & lui dit qu'elle ne suivroit jamais un pareil avis. Mais elle vit bientôt qu'il lui seroit impossible d'en rien obtenir ; il persista à lui répondre brusquement que son oncle lui avoit laissé une belle fortune , & qu'il auroit soin qu'elle passât en mains sûres , en lui procurant un mariage & économe.

Je n'ai nulle intention , Monsieur , repliqua-t-elle , de diminuer ni d'anticiper les revenus que mon oncle m'a laissés ; au contraire , ils me sont sacrés , & je me crois obligée en conscience de ne les excéder jamais ; mais quant aux dix mille livres du bien de mon pere , je les regarde comme m'appartenant plus particulièrement , & me crois par conséquent la maîtresse d'en disposer à ma volonté.

Quoi ! s'écria-t-il en fureur , les livrer à un faquin de libraire ! Les échanger pour des chiffons ! Non , non , le souffrirai pas : n'en

fera rien. Ecoutez : si avez besoin de quelques livres , promenez-vous le long des quais , aux Moorfields , en trouverez assez chez le premier marchand de vieux livres , & laissera à deux sols piece , sera encore assez cher.

Cecile crut pendant quelque tems qu'il ne cherchoit simplement qu'à satisfaire son penchant singulier & porté à l'avarice , en feignant une opposition par laquelle il ne vouloit que l'éprouver ; mais elle reconnut bientôt qu'elle se trompoit grossièrement : il lui fut impossible de vaincre son obstination ; elle étoit égale à son avarice ; les raisons ne produisirent pas plus d'effet que les explications & les détails dans lesquels elle entra ; il se contenta de lui refuser sa demande tout comme il auroit pu refuser celle d'un enfant , en lui disant décidément qu'elle ne savoit ce qu'elle prétendoit , & que par conséquent elle n'auroit point ce qu'elle vouloit.

Et malgré tout ce qu'elle put alléguer , elle fut obligée de sortir de chez lui avec cette réponse , parce qu'il se plaignit que le papier , qui lui servoit d'emplâtre , commençoit à se sécher , & avoit besoin d'être trempé de nouveau dans le vinaigre.

Le mécontentement qu'elle eut d'une pareille conduite augmentoit encore par la honte de retourner chez M. Harrel sans s'être acquittée de sa promesse ; elle réfléchit sur les divers moyens qui se présentèrent à son esprit  
pour

pour lui rendre service malgré ce contre-tems : tous lui parurent impraticables ; il ne lui restoit que la ressource de M. Delville , qu'elle voulut engager à s'intéresser en sa faveur. Elle se faisoit quelque peine de solliciter un homme aussi fier & aussi hautain : mais comme il ne lui restoit que ce seul expédient , sa générosité l'emporta sur sa répugnance , & elle ordonna à ses porteurs de se rendre à la place Saint-James.

---

---

## C H A P I T R E II.

*Indécision.*

P R Ê T E à monter l'escalier , & précisément à la porte de la maison de son pere , elle aperçut le jeune Delville.

Encore ! s'écria-t-il en lui donnant la main pour sortir de sa chaise ; je crois qu'un bon génie me favorise ce matin.

Elle lui dit qu'elle ne seroit pas venue de si bonne heure , sachant celle à laquelle Mde. Delville se levoit ordinairement ; mais qu'elle venoit uniquement pour parler à son pere , au sujet d'une affaire qui n'exigeoit guere que deux minutes.

Il la conduisit jusqu'au haut de l'escalier ;

& s'apercevant qu'elle étoit pressée, il s'en fut lui-même prévenir M. Delville qu'elle souhaitoit le voir, & revint immédiatement lui dire que son pere alloit paroître.

Le propos singulier qu'il lui avoit tenu lorsqu'ils s'étoient rencontrés pour la première fois dans la matinée lui revenant alors à l'esprit, elle prit le parti d'entrer en explication à ce sujet, & lui rappela la situation désagréable dans laquelle il l'avoit trouvée, lorsqu'elle s'étoit retirée pour éviter le spectacle des criminels qu'on conduisoit à Tyburn.

Réellement ? s'écria-t-il d'un ton qui déceloit son incrédulité ; étoit-ce là l'unique motif qui vous portoit à vous arrêter ?

Certainement, Monsieur ; quel autre aurois-je pu avoir ?

Aucun assurément, reprit-il en riant ; j'avoue que cet événement extraordinaire m'a paru se rencontrer bien à propos.

Bien à propos ! s'écria Cecile l'air étonné. Comment, bien à propos ? Voici la seconde fois de la matinée que je me trouve dans le cas de ne pas vous entendre.

Comment entendriez-vous ce qui est si peu intelligible ?

Je m'aperçois que vous avez quelque idée qu'il m'est impossible de pénétrer ; car sans cela, pourquoi seroit-il si extraordinaire que j'eusse cherché à éviter la foule, & si à propos que je l'eusse rencontrée ?

Il se contenta d'abord de rire, & ne répondit rien; mais s'appercevant qu'en le regardant elle paroissoit impatientée, il lui dit enfin d'un ton moitié gai & moitié de reproche: comment se peut-il que les jeunes Demoiselles, celles même dont les principes sont les plus sûrs, viennent à se persuader que, dans toutes les circonstances où il est question de leurs inclinations, elles ne sauroient se dispenser d'user d'hypocrisie. Comment trouvent-elles qu'il y ait de la prudence & de la sagesse à nier aujourd'hui ce qu'elles se feront une gloire & un plaisir d'avouer & de publier demain?

Cecile, qui entendoit ces questions avec une véritable surprise, le fixa de l'air le plus sérieux, & attendit qu'il s'expliquât plus clairement.

Est-il possible, continua-t-il, que vous soyez si étonnée que j'eusse osé me flatter que Mlle. Beverley se fût un peu affranchie de cette façon de penser, & que je me fusse attendu à plus de franchise & de candeur de la part d'une personne qui a donné des preuves si incontestables de son bon esprit & de la justesse de son discernement?

Vous me surprenez plus que je ne saurois vous le dire, repartit-elle. De quelle façon de penser, de quelle franchise & de quelle candeur voulez-vous parler?

Faut-il m'expliquer plus clairement? Et si

je m'y résous, voudrez-vous bien m'entendre ?

Vous me feriez bien plaisir de m'en faciliter les moyens.

Me permettrez-vous encore de vous dire ce qui m'a charmé, ainsi que ce qui a causé ma surprise ?

Vous me direz tout ce que vous voudrez, pourvu que vous soyez plus intelligible.

Pardonnez donc la franchise que vous exigez, & permettez-moi de vous témoigner tout le cas que je fais de la noblesse de votre conduite. Entourée, comme vous l'êtes, par l'opulence & la splendeur, libre quoique dépendante, sans entraves quoique soumise à l'autorité de vos tuteurs, comblée par la nature de ses dons les plus précieux, & jouissant par votre position de tout ce qu'on peut désirer, négliger l'homme opulent, ne point s'embarasser du crédit & du rang pour relever le mérite abattu, & procurer des richesses à celui qui en est digne, & à qui il ne manquoit autre chose, ce sont des qualités dont l'assemblage est rare, & qu'on ne sauroit assez priser.

Je m'apperçois, repartit Cecile, de l'inutilité de mes questions; car plus j'écoute, & moins je comprends.

Pardonnez-moi donc, ajouta-t-il, si j'en reviens à ma première question: comment se peut-il qu'une jeune demoiselle, pensant avec tant de dignité, & agissant d'une manière si

définitéressée, ne se montre pas en tout égale à elle-même ; qu'elle déroge à sa simplicité naturelle , en déguisant la vérité & se parant d'une fausse sincérité ? Pourquoi se montrer défiante dans une occasion où la franchise lui feroit le même honneur ? Pourquoi rougir d'avouer ce qui est louable , & cacher des sentimens dignes d'être imités ?

En vérité, s'écria Cecile un peu fâchée, vous me tourmentez ; pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus clairement ?

Et vous, Mademoiselle, répéta-t-il en riant, pourquoi voulez-vous que je vous paroisse plus impertinent ? Ne vous ai-je pas dit des choses assez extraordinaires ?

Très-extraordinaires, sans doute ; car je n'y comprends absolument rien.

Daignez me les pardonner, s'écria-t-il, & les oublier. A peine puis-je concevoir ce qui m'a engagé à vous les dire. J'ai commencé fortuitement, sans avoir intention d'aller plus loin, & j'ai continué sans le vouloir & sans savoir comment m'arrêter. Dans le fond, c'est votre faute ; car, on ne vous rencontre jamais sans desirer de s'entretenir avec vous : votre conversation inspire, sans qu'on y pense, la plus forte inclination à s'intéresser à votre bonheur.

Il voulut alors détourner la conversation ; & Cecile, honteuse de le presser davantage, garda pendant quelque tems un profond silence :

mais lorsqu'un domestique lui annonça que son maître alloit paroître, le desir qu'elle avoit de ne pas laisser cette affaire sans être éclaircie, l'engagea à lui dire un peu brusquement : peut-être, Monsieur, voulez-vous parler de M. Belfield ?

Heureuse conjecture, s'écria-t-il ; mais, singulière comme elle l'est, je ne saurois que m'étonner que vous vous en foyez avisée.

Eh bien, Monsieur, répondit-elle, j'avoue que je commence à saisir présentement votre idée ; mais je suis tout aussi embarrassée qu'auparavant à imaginer ce qui peut l'avoir fait naître.

Ici, l'arrivée de M. Delville mit fin à leur conversation.

Il commença par ses complimens accoutumés, & dit, avec sa vanité ordinaire, que tant de gens lui demandoient audience, qu'il étoit obligé d'écouter un si grand nombre de plaintes, de réformer tant d'abus, qu'il lui avoit été impossible de se rendre plutôt auprès d'elle, & que ce n'étoit même qu'avec difficulté qu'il étoit parvenu à lui donner ce moment.

Son fils s'étant retiré immédiatement après son arrivée, Cecile, au lieu d'écouter ce qu'il disoit, se tourmentoit en elle-même par de vaines conjectures sur ce qui venoit de se passer. Elle voyoit le jeune Delville bien persuadé qu'elle avoit des engagemens avec



M. Belfield ; & quoiqu'elle aimât encore mieux que ses soupçons se tournassent de son côté que de celui du chevalier Floyer , elle étoit cependant mortifiée d'en être l'objet. Une attaque aussi sérieuse de la part de toute autre personne auroit eu peine à ne pas l'offenser. Chez le jeune Delville , la franchise étoit si heureusement tempérée par la politesse , que la manière libre dont il venoit de s'exprimer paroïssoit simplement l'effet de sa sincérité , & , dans cette dernière occasion , elle portoit avec elle son excuse.

Sa rêverie fut à la fin interrompue par M. Delville , qui lui demanda en quoi il pouvoit lui être utile.

Elle lui répondit qu'ayant un pressant besoin de six cent livres , elle espéroit qu'il ne s'opposeroit pas à ce qu'elle se fit donner cette somme.

Six cent livres , répéta-t-il après un moment de réflexion , me paroissent beaucoup pour une jeune Demoiselle dans votre position ; la pension qu'on vous assigne est déjà très-forte , & vous n'avez encore ni maison , ni équipage , ni établissement : il me semble que votre dépense ne devoit pas être bien forte. . . .

Il s'arrêta , & parut rêver à l'objet de sa demande.

Cecile , fâchée de passer pour extravagante , & cependant trop généreuse pour faire men-

tion de M. Harrel , eut encore recours au compte du libraire , qu'elle dit être pressée d'acquitter.

Un compte de libraire ! s'écria-t-il ; & avez-vous besoin de six cent livres pour payer un compte de libraire ?

Non , Monsieur , repartit-elle en bégayant , non , il ne me faut pas tout cet argent pour cela... J'ai quelqu'autre... J'en ai besoin pour certaine affaire.

Mais quel compte enfin , dit-il tout-à-fait surpris , une jeune Demoiselle peut-elle avoir chez un libraire ? Le Spectateur , le Babillard & le Mentor moderne forment une bibliothèque assez considérable pour une femme ; & je ne crois pas qu'il convienne à une jeune Demoiselle d'avoir d'autres livres que ceux-là. D'ailleurs , si vous vous mariez d'après mes conseils , & d'une manière que j'approuve , vous en trouverez vraisemblablement , dans la famille où vous entrerez , une plus grande quantité qu'il ne vous sera possible d'en parcourir. Permettez d'ailleurs ; je dois vous rappeler qu'une lady , soit que sa naissance lui donne ce titre , ou qu'elle en ait l'obligation à sa fortune , ne doit jamais se dégrader ni s'avilir en se piquant de passer pour savante , & en s'affichant comme auteur.

Cecile le remercia de son conseil , en avouant que dans cette conjoncture il venoit trop

tard , puisque les livres lui avoient été livrés , & qu'ils étoient actuellement en sa possession.

Et avez-vous fait une pareille emplette , ajouta-t-il , fans me consulter ? Il me semble vous avoir assuré que mes avis seroient toujours à votre service , toutes les fois que vous seriez dans le cas d'en avoir besoin.

Cela est vrai , Monsieur , répondit-elle ; mais , sachant combien vous étiez occupé , j'ai craint d'abuser de vos momens.

Je ne saurois blâmer votre circonspection , repliqua-t-il ; & puisque vous avez contracté cette dette , votre honneur exige que vous y satisfassiez. M. Briggs a toute votre fortune entre ses mains , mes diverses & nombreuses occupations ne m'ayant pas permis de me charger de ce dépôt ; ainsi c'est à lui qu'il faut vous adresser. Les choses se trouvant telles que vous me les exposez , je ne m'opposerai point à ce qu'il vous accorde cette somme.

J'ai déjà parlé , Monsieur , à M. Briggs ; mais...

Vous avez donc été d'abord chez lui ? dit M. Delville en l'interrompant d'un air très-mécontent.

Je ne voulois point vous déranger , Monsieur , & je ne l'ai fait que lorsque j'ai vu que cela étoit indispensable. Alors elle lui apprit le refus de M. Briggs , & le supplia de

lui faire la grace d'intercéder en sa faveur, afin qu'il ne s'obstinât pas plus long-tems à lui refuser cet argent.

A chaque mot qu'elle prononçoit, sa fierté s'irritoit; & lorsqu'elle eut fini, après l'avoir considérée quelque tems avec la plus vive indignation, il lui dit: moi l'intercéder! moi, devenir votre agent!

Cecile, interdite de le voir si fort en colere, lui demanda très-sérieusement excuse d'avoir osé lui adresser une pareille priere. Lui, de son côté, loin d'y faire attention, se promenoit en long & en large dans l'appartement, en s'écriant: moi agent! & auprès de M. Briggs... C'est un affront auquel je n'aurois jamais dû m'attendre! Pourquoi me suis-je dégradé jusqu'à accepter cette humiliante tutelle? J'aurois dû mieux savoir ce que je faisois! Ensuite se tournant vers Cecile: mon enfant, ajouta-t-il, pour qui me prenez-vous? & qu'exigez-vous de moi?

Cecile, quoiqu'offensée à son tour, recommença à l'assurer qu'elle avoit pour lui le plus grand respect: mais, l'interrompant avec hauteur, il lui dit: si vous jugiez de ma personne, ou du rang que j'occupe dans le monde, par M. Briggs ou M. Harrel, il ne seroit point extraordinaire que je fusse tous les jours exposé à des propositions pareilles; permettez donc, pour votre instruction, que je vous apprenne que le chef d'une ancienne

& honorable famille est autorisé à se croire un peu au-dessus de gens à peine fortis de l'obscurité & de la poussière.

Confondue par ce reproche altier, il lui fut impossible de chercher plus longtems à se justifier. M. Delville, ayant apperçu sa consternation, & se flattant de lui avoir donné une juste idée de sa dignité, lui dit avec plus de douceur : j'imagine que votre intention n'étoit pas de m'insulter ?

Qui, moi, Monsieur ? s'écria Cecile ; rien au monde n'étoit plus éloigné de ma pensée. Si mes expressions ont eu quelque chose de répréhensible, c'est mon ignorance seule qu'il faut en accuser.

En voilà assez ; c'est fort bien ; n'y pensons plus.

Elle lui dit alors qu'elle ne vouloit pas le détourner plus longtems ; & sans oser renouveler sa demande, elle prit congé.

Il lui permit de s'en aller ; cependant, au moment où elle sortoit, il lui dit d'un ton plus gracieux ; ne pensez plus à ma colère, car elle est passée : je vois que vous ne sentiez pas la conséquence de ce que vous me proposiez. Je suis fâché de ne pouvoir vous obliger à cet égard ; en toute autre occasion, disposez de moi : mais vous connoissez M. Briggs, vous l'avez vu de vos yeux ; jugez donc vous-même s'il est possible qu'un homme

de quelque considération ait la moindre chose à démêler avec lui.

Cecile en convint, & lui ayant fait la révérence, sortit.

Ah! pensa-t-elle en elle-même, qu'il est heureux pour moi d'avoir suivi les conseils de M. Monckton! Sans lui j'aurois fait tous mes efforts pour habiter cette maison; & alors, ainsi qu'il l'avoit sagement prévu, j'aurois été accablée du poids de cette insolence factieuse. Il n'est point de famille, fût-elle encore plus agréable, qui fit supporter un chef de ce caractère.

### C H A P I T R E III.

#### *Exhortation.*

**M**ONSIEUR & Mde. Harrel & M. Arnott attendoient avec la plus grande impatience le retour de Cecile. Elle leur apprit avec douleur le peu de succès de sa tentative. M. Harrel en entendit le récit avec un mécontentement & un chagrin qui ne furent que trop visibles, tandis que M. Arnott, le priant de n'y plus penser, lui offrit de nouveau ses services, & l'assura que, sans avoir égard aux inconvéniens qui pourroient en résulter pour lui, il

sacrifieroit tout au plaisir qu'il auroit en l'obligeant, de le tranquilliser ainsi que sa sœur.

Cecile étoit on ne peut pas plus mortifiée de se trouver hors d'état de faire les mêmes offres. Elle demanda à M. Harrel, si, parlant lui-même à M. Briggs, il ne croyoit pas qu'il réussiroit mieux qu'elle.

Non, non, répondit-il, ce seroit une raison de plus pour le vieux taquin de persister dans son refus. Je le connois, & je suis sûr que toutes les tentatives auprès de lui seroient vaines. Il négocie en actions, & j'ose assurer qu'il joue votre argent tout comme si c'étoit le sien. Il est vrai qu'il vous reste encore une ressource... Mais je crains qu'elle ne soit pas de votre goût... Je ne vois pourtant pas ce qu'elle auroit de difficile... Après tout, il vaut mieux n'y plus penser.

Cecile le pressa d'expliquer ce qu'il entendoit par-là; & après avoir un peu hésité, il insinua qu'il savoit un moyen sûr, & qu'en l'employant on trouveroit à emprunter cette somme.

Cecile, avec cet éloignement naturel aux personnes sans expérience, lorsqu'il est question pour la première fois de contracter une dette, fut d'abord révoltée à l'ouïe de cette proposition. M. Harrel, s'apercevant de sa répugnance, se tourna du côté de M. Arnott, & lui dit: eh bien, mon cher & bon frere, j'ai peine à souffrir que vous vendiez vos

actions si défavorablement ; néanmoins le besoin que j'ai dans ce moment est si pressant...

N'en parlons plus, s'écria M. Arnott ; je suis très-fâché d'en avoir dit un mot ; d'ailleurs vous savez que tant qu'il me restera quelque bien, il sera à votre disposition & à celle de ma sœur.

Ces deux Messieurs étoient sur le point de sortir ensemble, lorsque Cecile, révoltée de ce qu'on exigeoit de M. Arnott, quoique peu touchée de la situation de M. Harrel, les arrêta pour s'informer quel étoit l'expédient par lequel on prétendoit qu'elle parviendroit à se faire prêter cet argent.

M. Harrel parut se faire de la peine de lui répondre ; elle insista, & voulut absolument qu'il parlât : alors il indiqua un Juif, de la probité duquel il avoit des preuves incontestables, & qui, attendu le peu de tems qui restoit encore à s'écouler avant sa majorité, se contenteroit d'un modique intérêt pour l'argent qu'elle jugeroit à propos de lui emprunter.

Cecile frémit au seul nom de *Juif*, & à l'idée de prendre de l'argent à intérêt ; mais poussée par sa générosité naturelle à imiter celle de M. Arnott, elle consentit, après avoir un peu hésité, à se servir de cette ressource.

M. Harrel affecta encore de s'y opposer, & fit un peu de résistance. M. Arnott protesta qu'il aimeroit mille fois mieux vendre ses



actions au plus bas prix que d'y consentir ; cependant, sa première répugnance une fois vaincue, tout ce qu'il alléguait ensuite ne servit qu'à mieux prouver tout son mérite, & à augmenter le desir qu'elle avoit de lui épargner cette nouvelle perte.

Son peu d'expérience dans les affaires de ce genre ne lui permettant pas de se mêler de celle-ci, elle s'en remit entièrement à M. Harrel du soin de la terminer, le priant d'emprunter six cent livres aux conditions qui lui paroïtroient raisonnables, & promettant de ratifier tout ce qu'il auroit fait, & d'en donner son billet.

Il parut un peu surpris de la somme ; il se chargea pourtant de la commission, sans faire d'objection ni aucune question. Cecile n'en voulut rien rabattre, parce qu'elle étoit toute aussi empressée de subvenir aux besoins de la pauvre & laborieuse famille Hill, que d'assurer la tranquillité du prodigue & extravagant Harrel.

Jamais affaire ne fut plus promptement terminée ; M. Harrel ne perdit pas un instant ; tout fut arrangé dans la matinée ; Cecile remit au Juif son billet de la somme avec l'intérêt au taux qu'il avoit exigé, & donna trois cent cinquante livres à M. Harrel, dont il fit sa reconnoissance ; elle garda le reste pour les usages auxquels elle l'avoit destiné.

Elle se proposoit dès le lendemain matin

de régler ses comptes avec le libraire. Lorsqu'elle descendit dans la salle à manger pour déjeuner, elle fut un peu surprise d'y trouver M. Harrel assis, s'entretenant sérieusement avec sa femme. Craignant d'interrompre un tête-à-tête si peu ordinaire, elle vouloit se retirer; mais M. Harrel la rappela, & lui dit : Je vous prie de revenir; vous ne nous interrompez point. Je faisois part à Priscille d'une aventure assez désagréable, suite du malheur qui s'attache à me poursuivre. Vous saurez que je me trouve avoir un besoin pressant de deux cent livres, seulement pour trois ou quatre jours, & j'ai fait dire à l'honnête Aaron de se rendre tout de suite ici avec cet argent; il se trouve qu'il est allé en campagne, précisément au moment où il a eu fini avec nous hier, & il ne reviendra pas de toute la semaine. Je ne crois pas qu'il existe un autre Juif dans le royaume qui veuille me fournir de l'argent aux mêmes conditions; ce sont de si vilains usuriers, que je frémis de la seule idée d'avoir quelque chose à démêler avec eux.

Cecile, qui comprit parfaitement bien où il en vouloit venir, étoit trop révoltée de sa profusion & de son peu de délicatesse, pour avoir la moindre envie de rien changer à la destination de l'argent qu'elle venoit de recevoir : elle se contenta simplement de convenir que cela étoit fâcheux.

Oh! il n'y a réellement rien au monde de plus désespérant, s'écria-t-il, car l'intérêt exorbitant que je ferai obligé de donner à un de ces usuriers, fera autant d'argent dépensé en pure perte.

Cecile, continuant à ne faire aucune attention à ces différentes insinuations, se mit à déjeuner. M. Harrel dit alors qu'il prendroit le thé avec elles; & tandis qu'il préparoit le déjeuner, il s'écria, comme se rappelant tout-à-coup quelque chose qu'il auroit oublié: Bon dieu! à présent que je m'en ressouviens, il me semble que vous pourriez facilement, miss Beverley, me prêter vous-même cette somme pour un jour ou deux; au moment où le vieux Aaron sera de retour, je vous la rendrai.

Cecile, quoiqu'extrêmement généreuse, n'étoit cependant pas dupe, & n'aimoit pas à s'en laisser imposer: le procédé de M. Harrel lui parut si bas, & sa ruse si grossière, qu'au lieu de lui accorder, avec sa politesse ordinaire, ce qu'il demandoit, elle répondit très-férocement, que l'argent qu'elle avoit reçu la veille étoit destiné d'avance, & qu'elle ne pouvoit plus en disposer.

M. Harrel, très-piqué de cette réponse, qui n'étoit point telle qu'il se l'étoit promise, avallant à plusieurs reprises une tasse de thé, se mit à fredonner entre ses dents, & reprit bientôt son air ordinaire.

Au bout de quelques minutes , il tira la sonnette , & chargea un laquais d'aller chez M. Zacharie , pour le prier de venir sur-le-champ lui parler.

A présent , dit - il d'un ton mêlé de colere & de reproche , la chose est faite. J'avoue que je redoutois de tomber en de pareilles mains ; car , dès qu'on s'y trouve une fois , il est bien difficile de s'en tirer. . . Jusqu'à présent je m'en étois préservé : mais il faut enfin y venir ; la nécessité n'a point de loi. M. Arnott ne peut actuellement me secourir ; ainsi les choses iront leur train. Priscille , pourquoi paroissez-vous si sérieuse ?

Je pense qu'il est bien malheureux que mon frere soit hors d'état de vous prêter cet argent.

Oh ! n'y pensez plus : je ne tarderai pas à me débarrasser de Zacharie. . . Je l'espère du moins. . . Ce qu'il y a de sûr , c'est que j'en ai l'intention.

Cecile commença à être un peu inquiète ; elle fixa madame Harrel , qui paroissoit l'être à son tour ; & elle dit au mari , après avoir un peu hésité : est - ce réellement la première fois que vous avez recours à lui ?

Je ne me suis jamais adressé de ma vie qu'au vieux Aaron : je redoute toute cette race ; j'ai une sorte de pressentiment qui tient de la superstition , & que je ne saurois vaincre , qui me porte à croire que si je me trouve une fois entre leurs griffes , il ne me fera plus

possible de m'en affranchir; & c'est ce qui m'a engagé à recourir à vous, quoique dans le fond cela soit assez indifférent.

Frappée du ton dont il disoit cela, & craignant que le besoin urgent qu'il éprouvoit présentement n'eût pour la suite de fâcheuses conséquences, en le forçant à recourir à de nouveaux usuriers, elle crut que se trouvant en état de l'empêcher, il y auroit de la cruauté de sa part à le refuser. Elle auroit souhaité pouvoir consulter M. Monckton; malheureusement elle n'en avoit pas le tems; il falloit prendre tout de suite son parti, avant que le Juif qu'on avoit envoyé chercher arrivât; & il ne restoit d'autre alternative que celle de se servir de son ministère, ou de le renvoyer sur-le-champ.

Très-embarrassée, & ne sachant ce qu'elle devoit faire, elle se trouvoit, d'un côté, entraînée par son penchant naturel à faire du bien, & retenue de l'autre par la crainte d'encourager le mal: elle pesa promptement les raisons de part & d'autre; & tandis qu'encore indécise sur celui qui devoit l'emporter, son amitié pour madame Harrel faisoit pancher la balance, l'espoir d'empêcher son mari de recourir à des expédiens si onéreux la décida. Elle aima mieux retarder ses premières affaires, que de le voir recourir à des moyens ruineux.

Il la remercia assez froidement, suivant sa

coutume , & recevant les 200 livres , il lui en fit son reçu , promettant de les lui rendre au bout de huit jours.

Madame Harrel se montra plus reconnoissante , & lui témoigna par ses careffes combien elle étoit touchée de ce nouveau service. Cecile , fatisfaite d'imaginer qu'elle avoit fait renaître en elle quelqu'étincelle de sa premiere fenfibilité , réfolut de se prévaloir de ces fymptômes favorables , & de commencer à s'acquitter de la tâche défagréable qu'elle s'étoit impofée , en lui représentant le danger de fa fituation actuelle.

En conféquence , dès que le déjeûné fût fini , & que M. Arnott , qui arriva dans ce moment , fut parti ; Cecile , dans la vue d'attirer fon attention en excitant fa curiosité , la pria de lui accorder un entretien fecret dans fon appartement , ayant à lui parler d'affaires très-importantes.

Elle entama la converfation par lui dire qu'elle efperoit que l'intimité , dans laquelle elles avoient fi long - tems vécu , lui feroit excufer la liberté dont elle fe propofoit d'ufer ; & qu'il n'y avoit que leur étroite amitié , jointe aux craintes qu'elle avoit que fon bonheur & fa tranquillité ne fuflent troublés par la fuite , qui pût l'autorifer. Mais , ma chere Prifcille , ajouta - t - elle , fe pourroit - il que voyant de mes propres yeux le péril auquel vous êtes expofée , je manquaffe à vous en

avertir ? Une pareille négligence de la part d'une amie seroit une trahison , & une cruauté de celle d'une personne même indifférente.

Quel péril , s'écria madame Harrel fort alarmée ! me croiriez - vous malade ? ai-je l'air d'être attaquée de la consommation ?

Oui , réellement , de la consommation , repartit Cecile , quoique ce ne soit pas votre corps qui en soit menacé.

Ensuite , avec tout le ménagement possible , elle en vint au sujet principal , & la conjura de ne pas tarder plus long-tems à diminuer sa dépense , & à changer la vie dissipée qu'elle menoit , contre une autre plus conforme à sa situation , & qui lui laissât le tems de s'occuper davantage de l'intérieur de sa maison.

Madame Harrel l'assura de la meilleure foi du monde , qu'elle ne faisoit absolument que ce que toutes les autres femmes faisoient ; qu'elle se mettoit comme tout le monde , & qu'il lui seroit impossible de se montrer autrement en public.

Et comment vous y montrerez-vous par la fuite , s'écria Cecile , si vous continuez à dépenser au-delà de vos revenus ? Réfléchissez qu'avec le tems vos dépenses absorberont entièrement votre fortune.

Je vous assure , repliqua madame Harrel , que je n'anticipe jamais que de six mois sur mes revenus ; car dès que je touche l'argent de ma pension , je le donne jusqu'au dernier sou ,

pour acquitter ce que je dois, & j'emprunte de nouveau ce dont j'ai besoin jusqu'à la fin du semestre; je paie de même, & ainsi de suite.

Voilà, répondit Cecile, une méthode qui paroît n'avoir été inventée que pour vous tenir toujours dans un état de détresse. Pardonnez si je vous parle si librement; je crains que M. Harrel n'ait encore moins d'exactitude & d'attention que vous dans ses affaires; sans quoi il ne seroit pas si souvent dans l'embarras. Quel en sera le résultat? Daignez, ma chère Priscille, lire un peu dans l'avenir, & vous tremblerez en réfléchissant à la perspective qui se présente devant vous.

Madame Harrel parut effrayée de cette réflexion, & la pria de lui dire ce qu'elle vouloit qu'elle fit.

Alors Cecile, avec autant de prudence que de douceur, lui proposa un plan général de réforme pour l'intérieur de sa maison, ainsi que pour les dépenses de nécessité & de luxe, tant d'elle que de son mari: elle lui conseilla d'examiner scrupuleusement l'état de leurs affaires, de se faire remettre les comptes de tout ce qui étoit dû, pour les acquitter fidèlement, & adopter ensuite un genre de vie proportionné à l'état de leur fortune & aux revenus qui leur resteroient après avoir payé tout ce qu'ils devoient.

Mon Dieu! ma chère, s'écria Mde. Harrel d'un air surpris, monsieur Harrel entrepren-



droit aussi aisément de voler dans les airs, que de faire tout ce que vous venez de dire ! Si j'essayois seulement de lui en faire la proposition, il me riroit au nez.

Et pourquoi ?

Pourquoi ? Mais parce que cela paroîtroit si ridicule.... Ce sont des choses à quoi personne ne pense... Je vous suis pourtant très-obligée de m'en avoir parlé... Voulez-vous que nous descendions ? Il me semble que j'entends quelqu'un.

Que nous importe ? repliqua Cecile ; réfléchissez un moment à ma proposition ; & , dans le cas où elle ne vous paroîtroit pas praticable, voyez de trouver quelqu'expédient plus convenable.

Oh ! votre plan est excellent, j'en conviens, dit madame Harrel d'un ton d'ennui ; ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'exécution en est tout-à-fait impraticable.

Par quelle raison seroit-elle impraticable ?

Mais... parce que... ma chere, je ne fais pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle l'est.

Mais quelle preuve en avez-vous ? Qu'est-ce qui vous le persuade ?

Mon dieu ! je ne saurois vous le dire ; je fais seulement qu'elle l'est, ... parce que j'en suis sûre.

Des raisons de cette espece, quoique révoltantes au jugement de Cecile, ne furent pourtant point capables de refroidir son zele : elle

reprocha vivement à son amie d'employer pour sa défense d'aussi foibles argumens : elle lui représenta toute l'imprudence de sa conduite, la conjura, au nom de tout ce qu'il y avoit de plus sacré, & par l'équité, l'honneur & la raison, de ne pas différer plus long-tems une réforme si indispensable.

Mais que pourrois-je donc faire, s'écria madame Harrel impatientée ? Il faut bien vivre comme les autres. Vous ne voudriez pas je pense, qu'on me montrât au doigt ; & je vous assure que je ne fais rien que les personnes de mon état ne fassent aussi.

Ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, répartit Cecile avec encore plus d'énergie, s'occuper moins des autres & plus de vous-même, consulter votre fortune & votre situation, au lieu de vous laisser aveuglément entraîner par leur exemple ? Si les autres vouloient se rendre responsables de vos pertes, de la diminution de votre bien, & du désordre de vos affaires, alors vous auriez quelque raison de régler votre façon de vivre d'après la leur. Mais vous n'avez pas lieu de vous flatter que cela arrive ; vous savez trop bien le contraire : vos dépenses, les embarras dans lesquels vous vous êtes plongés, tous ces maux ne tomberont que sur vous. Plaints peut-être d'un petit nombre, blâmés généralement de tous, vous ne ferez secours de personne.

Grand Dieu ! mis Beverley, s'écria Mde. Harrel

Harrel épouvantée, vous parlez précisément comme si nous étions ruinés.

Je ne crois pas que vous le foyez encore, repliqua Cecile; mais je voudrois, en vous montrant le risque que vous courez, vous engager, avant qu'il soit trop tard, à prévenir cette affreuse catastrophe.

Madame Harrel, plus offensée qu'alarmée, entendit cette réponse avec peine, & après avoir hésité un moment, elle dit avec humeur: J'avoue que je ne suis pas trop satisfaite que vous me teniez des discours aussi peu consolans; je suis sûre que nous vivons comme tout le monde; je ne conçois pas pourquoi un particulier, dont la fortune est telle que celle de M. Harrel, vivroit différemment. Quant à contracter de tems à autre une ou deux petites dettes, il a cela de commun avec tant d'autres! Cela ne vous paroît si singulier que parce que vous n'y êtes pas accoutumée. Cependant vous êtes dans l'erreur, si vous supposez qu'il n'ait pas l'intention de les payer; car il m'a assuré ce matin qu'aussi-tôt qu'il toucheroit ses rentes, il se proposoit d'acquitter exactement tout ce qu'il pouvoit devoir.

Je suis enchantée de ce que vous me dites, répondit Cecile, & je souhaite qu'il exécute sa résolution. Je craignois d'avoir poussé la franchise jusqu'à l'indiscrétion; mais vous me

feriez tort aussi en me croyant le cœur dur : l'amitié & l'intérêt que je prends à ce qui vous concerne , sont les seuls motifs qui m'ont portée à hasarder les remontrances que j'ai osé vous faire. Il est tems d'y mettre fin. Je ne peux cependant m'empêcher d'ajouter encore , que j'espère que vous vous rappellerez quelquefois de ce qui vient de se passer entre nous.

Après cela elles se séparèrent ; madame Harrel presque fâchée de ses leçons , qui lui parurent trop sévères ; & Cecile , aussi rebu-tée de la maniere dont elles étoient reçues , qu'affligée de l'aveuglement de son amie.

Elle fut dédommée de ce pénible moment , par l'arrivée de madame Delville , dont la conversation vive , spirituelle & amicale dissipa bientôt son chagrin.

Elle eut encore un nouveau plaisir , quoique mêlé de quelqu'inquiétude , en apprenant , par M. Arnott , que M. Belfield étoit à-peu-près rétabli , & qu'il venoit de partir pour la campagne.

Elle soupçonna presque que tout ce que le jeune Delville lui avoit dit de sa situation , n'avoit été que pour l'éprouver , & savoir sa façon de penser à son égard : cependant , réfléchissant combien tout ce qui avoit la moindre apparence de ruse ou d'artifice étoit éloigné de son caractère , elle condamna cette idée ,

& con'eut que l'impatience & la vivacité de Belfield l'avoient feules engagé à prendre ce parti, dans un tems où son état ne lui permettoit pas de voyager. Son absence de la capitale ne lui permettant plus d'avoir de ses nouvelles malgré l'inquiétude où elle étoit sur son compte, elle fut obligée de prendre patience.

Dans la foirée elle eut encore une visite de M. Monckton, qui, quoique bien instruit qu'elle passoit la plus grande partie de son tems dans son appartement, avoit cependant assez de prudence, ou, si l'on veut, de politique, pour user rarement de la permission de la voir chez elle.

Cecile lui parla, avec sa confiance ordinaire, de toutes ses affaires; & comme son esprit étoit principalement occupé de ses craintes relativement à la famille Harrel, elle lui apprit leurs extravagances & leurs prodigalités, & fit quelque mention des embarras qu'elle lui causoit de tems à autre. Cependant sa délicatesse l'empêcha de lui parler de ce qu'elle venoit de faire en leur faveur.

M. Monckton, d'après ce qu'elle lui disoit, n'hésita pas un instant à décider que M. Harrel étoit un homme ruiné; & craignant que Cecile, attendu ses liaisons avec lui, ne courût risque de se trouver mêlée dans les embarras qui lui surviendroient par la suite, il

l'exhorta très-sérieusement à ne point se laisser gagner par ses sollicitations, & à se garder de lui rien prêter; l'assurant très-positivement, qu'il y avoit peu d'apparence qu'il fût jamais en état de la rembourser.

Cecile, fort alarmée d'un pareil avertissement, lui promit la plus grande circonspection pour l'avenir. Elle lui parla de la conférence qu'elle avoit eue le matin avec madame Harrel; &, après s'être affligée de son infouciance, elle ajouta: Je ne saurois m'empêcher de vous avouer que l'estime que j'avois pour elle, a, depuis que nous logeons ensemble, perdu chaque jour de sa vivacité, & qu'elle est encore moindre que mon amitié. Ce matin, lorsque je me suis hasardée à lui dire sérieusement ma façon de penser, j'ai trouvé ses raisons si mauvaises, le goût de la frivolité & du luxe porté si loin chez elle, que je n'ai pu m'empêcher de rougir de mon peu de discernement, en la choisissant pour mon amie.

Lorsque vous lui avez donné ce titre, répartit M. Monckton, vous n'aviez pas beaucoup de choix: sa douceur & sa complaisance vous attiroient: l'enfance n'est jamais prévoyante, & la jeunesse est rarement soupçonneuse: elle étoit vive & officieuse; vous étiez généreuse & aimante: vos liaisons avec elle se sont formées dans un tems où vous n'étiez pas encore d'âge à connoître tout ce que vous valiez. La fréquentation produit l'amitié; &

avant que la connoissance de l'infériorité de ses lumieres eût affoibli votre estime, en rec-tifiant votre jugement, son mariage qui eut lieu alors, vous sépara tout-à-fait. A présent que vous la retrouvez, la scene est absolument changée: trois années d'absence, entièrement occupées à cultiver un esprit supérieur, en augmentant vos lumieres, vous ont rendue moins indulgente; tandis que le même espace de tems, passé pour elle dans l'oïveté & la dis-sipation, a nui à son caractere, & l'a privée de ses talens naturels, sans l'enrichir de ceux qu'elle auroit pu acquérir. Vous la voyez à pré-sent sans partialité; car vous la regardez pres-que comme vous regardez une étrangere; & tous ces défauts, que la retraite & le peu d'expé-rience vous avoient longtems voilés, sa vanité, son inconduite, son goût décidé pour le grand monde, tout a concouru à les rendre plus frappans. La sottise affoiblit toutes les liaisons. Ainsi, vous devez vous souvenir, lorsque vous desirez former une amitié solide & dura-ble, que ce n'est pas assez de consulter le cœur, il faut encore éprouver le jugement, & qu'il est souvent plus essentiel de connoître l'esprit que le caractere.

Eh bien, dit Cecile, il faut pourtant avouer que je ne me suis pas trompée, en vous choi-sissant pour mon conseil.

Il est certain, repartit-il, que vous m'avez fait beaucoup d'honneur.

Ils parlerent ensuite de Belfield. M. Monckton confirma le rapport de M. Arnott, & lui apprit qu'il avoit quitté Londres en bonne fanté : après quoi il lui demanda si elle avoit vu quelqu'un de la maison Delville.

Oui, répondit Cecile, madame Delville m'est venue voir ce matin. C'est une femme charmante : je suis fâchée qu'elle ne vous soit pas mieux connue ; vous ne pourriez vous empêcher de lui rendre justice.

Est-elle polie avec vous ?

Polie ! on ne sauroit avoir plus de bonté.

En ce cas, comptez qu'elle a quelque vue secrète : s'il en étoit autrement, elle seroit très-insolente. Et M. Delville, je vous prie, qu'en pensez-vous ?

Oh ! il me paroît insupportable. Je ne saurois assez vous remercier de m'avoir prévenue assez à tems pour que je ne changeasse pas d'habitation. Je ne voudrois pas pour rien au monde vivre sous le même toit que lui.

Fort bien ; ne commencez-vous pas aussi à envisager le fils sous son véritable aspect ?

Sous son véritable aspect ? Je ne vous entends pas.

Oui, comme le digne fils de pareils parens, fier & impertinent.

Non, certainement ; il n'a pas la moindre ressemblance avec son pere ; & s'il a quelque chose de sa mere, c'est seulement les qualités



que tous ceux qui la voient sans partialité devroient desirer de posséder.

Vous ne connoissez pas cette famille. Et comment les connoîtriez - vous , puisqu'ils se sont ligués pour que vous ne les pénétraissiez pas ? Ils ont tous des vues sur votre personne ; & si vous ne vous tenez pas sur vos gardes , vous serez sûrement leur dupe.

Je ne saurois concevoir ce que vous voulez me faire entendre.

Rien que ce dont tout le monde s'apperçoit à la première vue : ils ont beaucoup d'orgueil & peu de bien : on diroit que la fortune vous a placée exprès dans leur chemin , & sûrement ils sauront bien se prévaloir d'une conjoncture aussi favorable pour raccommoier leurs affaires & se débarrasser de leurs créanciers.

Je vous assure que vous vous trompez ; je suis convaincue qu'ils n'ont point cette intention : tout au contraire , ils m'impatientent par leur opiniâtreté à se figurer que je suis déjà engagée.

Elle l'instruisit alors des soupçons qu'ils lui avoient fait connoître. Le bruit ridicule & absurde qu'on a répandu , ajouta-t-elle , les a si bien persuadés que le chevalier Floyer & M. Belfied étoient rivaux , & qu'ils s'étoient battus à mon occasion , que lorsque je parviens à les dissuader de mon penchant pour l'un des deux , ils en concluent tout de suite que j'en ai pour l'autre. Loin de trouver mau-

vais que je paroisse avoir disposé de ma personne, M. Delville favorise ouvertement les prétentions du chevalier, & son fils cherche à me persuader officieusement que je suis déjà toute entiere à Belfield.

Finesse toute pure pour découvrir votre véritable façon de penser.

Il lui donna encore plusieurs conseils pour la préserver de leurs artifices ; & changeant tout-à-coup de sujet, il ne lui parla plus, pendant le tems qu'il resta encore avec elle, que de choses agréables & propres à l'amuser.

## C H A P I T R E IV.

### *Evasion.*

C E C I L E passa les quinze jours suivans sans aucun incident : la famille Harrel continua son genre de vie ordinaire ; le chevalier Floyer, sans chercher à se procurer un entretien particulier, persista dans ses attentions ; & M. Arnott, quoique toujours également modeste & silencieux, ne paroissoit exister que par le plaisir qu'il avoit de la contempler. Elle passa deux jours entiers chez madame Delville, qui servirent à la confirmer dans l'admiration que cette Dame & son fils

lui avoient inspirée. Elle accompagnoit M<sup>de</sup> Harrel aux assemblées, ou restoit paisiblement à la maison, suivant que son penchant l'y portoit. M. Monckton, pendant ce tems, la visitoit aussi souvent qu'il falloit pour s'instruire de ses démarches, & pas assez pour qu'elle ou le public pussent soupçonner qu'il eût quelques desseins.

Les deux cent livres, qui auroient dû lui être rendues au bout de huit jours, quoiqu'il y en eût déjà quinze d'écoulés, n'avoient pas même été rappelées. Cecile commençoit à s'impatienter; mais ne sachant comment s'y prendre, & n'ayant pas le courage de rappeler à M. Harrel sa promesse, il attendit encore, sans rien dire, qu'il s'en ressouvînt.

La famille faisoit alors ses préparatifs pour aller passer les fêtes de Pâques à Violet-Bank: Cecile, trop affligée de cette augmentation perpétuelle de dépenses inutiles, pour n'y prendre aucune part & être flattée de la perspective de cette partie, avoit actuellement une affaire d'une nature bien différente, qui l'occupoit toute entière.

Le pauvre charpentier, dont elle avoit pris la famille sous sa protection, venoit de mourir; dès qu'on lui eut rendu les derniers devoirs, elle envoya chercher sa veuve, & après s'être efforcée de la consoler de la perte qu'elle faisoit, elle l'assura qu'elle étoit prête à s'acquitter immédiatement des engagemens qu'elle

avoit contractés , en promettant de l'aider à trouver une occupation moins pénible & plus lucrative , qui contribuât à la mettre mieux à son aise. En conséquence , elle lui demanda comment elle s'y prendroit , & ce qu'elle se croyoit capable d'entreprendre.

La pauvre femme , après lui avoir prodigué les remerciemens , lui répondit qu'elle avoit une cousine qui lui avoit promis , moyennant une certaine somme , de l'associer avec elle dans un petit commerce de mercerie. Mais , hélas ! continua-t-elle , il est absolument impossible que je puisse me procurer cet argent ; & pourtant il est sûr qu'une pareille boutique , à présent que je suis devenue si foible , seroit pour moi un vrai paradis terrestre : car , Mademoiselle , il ne me reste presque plus de force ; & lorsque je fais quelqu'ouvrage un peu pénible , on ne sauroit me voir sans pitié.

Certainement vous vous êtes excédée de travail , lui dit Cecile , & il est tems que vous preniez un peu de repos.

Quelle est la somme que votre cousine demande ?

Oh ! Mademoiselle , beaucoup plus que je ne saurois amasser tout le reste de ma vie ; car j'ai beau gagner , mon gain disparoit à mesure ; j'ai beaucoup de bouches à nourrir , & le profit est mince. Deux de mes petites ne peuvent encore rien faire , & il ne me reste plus de fils.

Mais, dites-moi quelle est cette somme.

Soixante livres, Mademoiselle.

Vous les aurez, s'écria la généreuse Cecile ; si cette situation peut vous rendre heureuse, je vous les donnerai de bon cœur.

La pauvre femme témoigna sa reconnoissance par ses larmes, & demeura long-tems sans pouvoir répondre aux autres questions de Cecile, qui lui demanda ensuite ce qu'on feroit des enfans. Madame Hill, qui jusqu'à ce moment n'avoit osé se flatter d'un pareil sacrifice, étoit encore sans aucun plan fixe pour eux. Cecile lui enjoignit donc d'aller trouver sa cousine, de la consulter à ce sujet, & de préparer tout pour son déménagement.

Cette affaire devint alors son occupation favorite. Elle fut elle-même visiter cette boutique, qui étoit très-petite, située dans le *Fetter-lane*, & parla à madame Roberts, cousine de madame Hill, qui consentit à prendre chez elle l'aînée des filles, qui entroit dans sa seizième année, pour lui servir d'aide, & dit qu'elle ne pouvoit, faute de place, en loger davantage. Cependant Cecile ayant offert d'augmenter la somme convenue, elle voulut bien encore que les deux plus petites restassent dans la maison, afin que leur mère & leur sœur pussent en prendre soin.

Il en restoit deux que Cecile promit de placer dans une école, où elles apprendroient

les ouvrages nécessaires, en attendant une vocation déterminée.

Elle destina cent guinées pour madame Hill & ses enfans, espérant avec cette somme de les mettre à même de gagner décemment leur vie, & ensuite de leur donner de tems en tems de petites gratifications, telles que leurs besoins ou leur changement de position l'exigeroient.

Pour cet effet, il étoit absolument nécessaire que M. Harrel lui rendit l'argent qu'elle lui avoit prêté; car elle n'avoit plus que cinquante livres des fix cent qu'elle avoit reçues, & elle avoit disposé d'avance de l'argent de sa pension: enforte qu'il ne lui restoit que ce dont elle ne pouvoit absolument se passer.

La vue de l'indigence laborieuse a quelque chose en soi de si intéressant & de si respectable, qu'elle inspire le plus grand éloignement pour la dissipation, & fait détester la prodigalité. Chaque fois que la bienfaitante Cecile visitoit la famille Hill, elle sentoit augmenter son aversion pour la conduite & les principes de M. Harrel. Et bientôt, surmontant la crainte de lui causer un moment de honte, elle résolut de lui demander l'argent qui lui étoit dû.

Un matin donc, comme il sortoit après son déjeûné, elle se leva tout-à-coup, & le suivant, elle lui demanda un moment d'audience.

Ils passerent ensemble à la bibliothèque, & après quelques excuses & avoir long-tems hésité, elle lui dit qu'elle imaginoit qu'il avoit oublié les deux cent livres qu'elle lui avoit prêtées.

Les deux cent livres ! s'écria-t-il ; ah , oui , cela est vrai . . . Je vous jure qu'elles m'étoient échappées de la mémoire. Eh bien , vous n'en avez pas besoin dans ce moment ?

Pardonnez - moi , si vous pouvez me les donner sans vous gêner.

Oh ! oui , certainement . . . . Sans aucun doute . . . Mais à présent que j'y pense . . . Il est réellement malheureux que , justement dans cet instant . . . Pourquoi ne me les avoir pas rappelées plutôt ?

Je me flattois que vous vous en feriez souvenu vous-même.

Il y a deux jours qu'il m'auroit été extrêmement facile de vous les rendre. Cependant vous les aurez certainement bientôt ; vous pouvez y compter. Un ou deux jours de retard ne font rien à la chose , je pense. Il s'en alla après lui avoir souhaité le bon jour.

Cecile , très-piquée , se reprocha la foiblesse qu'elle avoit eue de les lui prêter , & fit vœu par la suite de suivre exactement le conseil de M. Monckton , & de ne plus se fier à lui.

Trois jours se passerent encore sans qu'elle entendit parler de dette ni de paiement. Elle

voulut renouveler ses sollicitations , lui parler plus sérieusement , & être plus pressante ; mais elle s'aperçut avec peine que cela étoit impossible ; & , quoiqu'elle vécût sous le même toit que lui , elle ne put faire valoir ses droits ; M. Harrel , toutes les fois qu'elle demandoit audience , l'affuroit qu'il étoit si fort pressé , qu'il ne pouvoit disposer d'un seul moment ; & lorsque , fatiguée de ses fréquentes défaites , elle le suivoit hors de l'appartement , il se contentoit de la saluer en riant , & doubloit le pas en lui criant : Je suis au désespoir ; car il est si tard , que je ne saurois m'arrêter un instant ; mais , à mon retour , je serai tout entier à vos ordres.

Chaque fois qu'il rentrait , il avoit toujours soin de se faire accompagner par le chevalier , ou par quelqu'autre personne de sa connoissance ; & par ce moyen , il devenoit encore plus difficile de lui parler. Cette méthode , dont il ne se départit point , en lui procurant la facilité d'éviter toute conversation particulière , empêcha qu'elle ne pût lui faire des plaintes de ses délais éternels ; car , quelque violent que fût son ressentiment , il ne le fut jamais assez pour vaincre sa délicatesse au point de la porter à les lui reprocher en présence d'un tiers.

Ainsi Cecile se trouvoit fort embarrassée , ne sachant comment exécuter le plan qu'elle avoit formé en faveur de la famille Hill , per-



suadée qu'il seroit tout aussi inutile de s'adresser pour avoir de l'argent à M. Briggs, qu'à M. Harrel pour en être payée. Elle avoit pourtant donné sa parole, & sa parole étoit sacrée : il fallut donc, pour le présent, leur remettre les cinquante livres qui lui restoit, & en cas de besoin du surplus avant sa majorité, tâcher de l'épargner sur son revenu, qui avoit été fixé par le testament de son oncle à cinq cent livres, dont elle payoit la moitié à M. Harrel pour sa pension.

Ayant arrangé cette affaire, elle se rendit chez madame Hill, qu'elle trouva, ainsi que tous ses enfans, à l'exception de la plus jeune, travaillant de leur mieux. Leur vigilance industrieuse, en redoublant sa compassion, fut pour elle un nouvel encouragement à leur faire du bien.

Madame Hill se chargea volontiers d'engager sa cousine à se contenter pour le présent de la moitié de la somme convenue, qui serviroit à la faire recevoir, ainsi que trois de ses enfans, dans la boutique. Cecile s'en fut ensuite avec elle dans *Fetter-lane*; & là, ayant dressé elle-même les conventions de leur société, elle les leur fit signer, leur en remit à chacune une copie, & garda l'original : après quoi elle donna son billet à madame Roberts pour le reste de la somme qui lui étoit encore due.

Elle remit encore dix guinées à Mde. Hill

pour s'habiller elle & ses enfans un peu plus décemment , & la mettre en état d'en envoyer deux à l'école ; l'assurant qu'elle fourniroit ce qu'il en coûteroit pour leur nourriture & leur instruction , jusqu'à ce qu'elle fût bien établie dans son commerce , & en état d'y pourvoir par elle-même.

Comblée des bénédictions & des remerciemens de cette honnête famille , la généreuse héritière se mit dans une chaise à porteurs , & retourna au logis le cœur rempli de la plus douce satisfaction.

---

## C H A P I T R E V.

### *Aventure.*

C E C I L E ne s'étoit point encore trouvée aussi heureuse & aussi satisfaite : sa vie ne lui avoit jamais paru si utile , ni son opulence d'un si grand prix. Cinq petits enfans qu'elle venoit d'arracher aux horreurs de la misère & mettre à même de pouvoir par la suite devenir utiles à la société ; leur mère foible & infirme , exemtée de l'excessive fatigue d'un travail fort au-dessus de ses forces , qui avoit presque miné son existence , & se trouvant dans une position où elle gagneroit hon-

nêtement sa vie , & passeroit doucement le reste de ses jours ; la faculté de pouvoir se dire : *ces œuvres sont mes œuvres* ; c'étoit pour un cœur comme le sien une source intarissable de contentement.

Telles étoient ses réflexions en revenant chez M. Harrel , lorsqu'étant sortie de sa chaise pour traverser à pied la partie supérieure de la rue d'Oxford , elle rencontra , au moment où elle s'y attendoit le moins , le vieillard dont les conseils & le langage l'avoient si fort surprise.

Il paroissoit très-pressé ; mais s'arrêtant au moment qu'il l'apperçut , il s'écria , d'un ton sévère : Êtes-vous devenue en si peu de tems fiere & impitoyable ? Votre cœur s'est-il endurci ?

Il ne dépend que de vous d'en faire l'épreuve , s'écria Cecile avec le courage qu'inspire une conscience qui n'a rien à se reprocher.

Je l'ai déjà faite , repliqua-t-il avec indignation , & je vous ai trouvée coupable.

Ce que vous me dites me chagrine , dit Cecile surprise ; j'espere du moins que vous ne refuserez pas de m'apprendre en quoi j'ai manqué.

Vous avez refusé de me voir , répondit-il , & pourtant j'étois votre ami ; je cherchois à prolonger le terme de votre innocence & de votre tranquillité ; je vous avois indiqué la route que vous deviez suivre pour être tou-

jours en paix avec vous-même ; j'étois venu vous solliciter en faveur des pauvres ; je vous avois appris ce qu'il falloit faire pour attirer & mériter leurs bénédictions ; vous m'aviez écouté , vous m'aviez paru sensible , vous aviez fait ce que je demandois. Je me proposois de vous répéter la même leçon , de tourner toutes vos vues du côté de la charité , & de vous faire sentir toute l'étendue des obligations que l'humanité vous impose : ce font là les seules raisons qui m'avoient engagé à retourner chez vous ; mais on a refusé de m'admettre. Quelque courte qu'ait été mon absence , elle a cependant été trop longue , puisque votre chute est complète ; & rien ne sauroit plus vous sauver de la perdition.

Juste ciel ! s'écria Cecile , que ce langage est effrayant ! Quand êtes - vous venu chez moi , Monsieur ? On ne me l'a pas dit. Bien loin d'avoir refusé de vous recevoir , je desirois ardemment de vous voir encore.

Parlez - vous sincèrement ? répéta-t-il d'un ton un peu radouci. Quoi ! vous ne seriez point fiere , point inhumaine , point dure de cœur ? En ce cas , venez avec moi , venez visiter l'humble & le pauvre , & consoler le malheureux & l'affligé.

A cette invitation , Cecile , malgré l'envie qu'elle avoit de faire du bien , fut saisie d'une forte d'effroi ; la singularité du personnage , son enthousiasme , son ton d'autorité , l'incer-

titude du lieu & des gens chez lesquels il pourroit la conduire, lui firent craindre d'aller plus loin. Cependant, une curiosité généreuse de voir ainsi que de soulager les personnes qu'il lui recommanderoit, jointe à la ferveur & à l'empressement qu'elle avoit de se justifier de la dureté qu'on venoit de lui reprocher, l'emporterent sur son irrésolution; & faisant signe à son laquais de la suivre d'aussi près qu'il lui seroit possible, elle s'abandonna à la conduite de son mentor.

Il marcha gravement & en silence jusqu'à l'entrée de la rue de l'Hirondelle, & s'arrêta devant une petite maison basse & de peu d'apparence. Il frappa à la porte; & sans faire aucune question à l'homme qui l'ouvrit, il fit signe à Cecile de l'imiter, & il gagna promptement un petit escalier tournant & étroit.

Celle-ci hésita de nouveau; mais se rappelant que ce vieillard, quoique peu connu, se montroit fréquemment, & que, malgré qu'il n'eût de liaison avec personne, bien des gens cependant savoient qui il étoit, elle fut persuadée qu'il ne pouvoit avoir de mauvais dessein. Elle ordonna toutefois à son laquais de monter & d'entrer avec elle, le chargeant de l'attendre au haut de l'escalier jusqu'à ce qu'elle revînt le joindre. Après quoi, elle suivit son guide, qui, continuant à monter, parvint au second étage, où, lui faisant en-

core signe de le suivre, il ouvrit une porte, & entra dans un petit appartement assez mal en ordre.

Ici, à son grand étonnement, elle aperçut une jeune personne d'une figure charmante, assez bien mise, & qui paroissoit âgée tout au plus de dix-sept ans, occupée à laver des tasses. A l'instant où ils entrèrent, elle quitta cet ouvrage d'un air confus, & cacha promptement derrière sa chaise la serviette avec laquelle elle les essuyoit.

Le vieillard s'avançant vers elle avec empressement, lui dit : Comment se trouve-t-il actuellement ? Est-il mieux ? Se rétablira-t-il ?

Dieu le veuille ! répondit la jeune personne très-émue ; mais il n'est réellement pas mieux.

Voyez, dit-il, en lui montrant Cecile, la personne que je vous amène ; elle est en état de vous rendre service & de vous tirer de votre détresse : elle vit dans l'opulence, ne connoît point encore le malheur ; elle entre à peine dans le monde. Les misères qui lui restent à éprouver lui sont tout-à-fait étrangères ; elle ne prévoit guère la dépravation qu'elle ne fauroit éviter. Recevez ses bienfaits pendant que ses mains sont encore pures, & croyez qu'en vous faisant du bien elle s'en fera à elle-même.

La jeune personne, toute honteuse, lui répondit en rougissant : Vous êtes en vérité trop bon, Monsieur ; mais cela est inutile...

Il n'est pas nécessaire... Je n'ai besoin de rien... Il s'en manque de beaucoup que je sois réduite à cette extrémité.

Pauvre & simple colombe ! dit le vieillard en l'interrompant ; as-tu honte de la pauvreté ? Garde-toi de toute autre honte , & les gens les plus opulens t'envieront. Raconte ton histoire franchement , simplement & avec vérité ; ne cherche point à pallier ton indigence ou à modérer sa libéralité. Les pauvres qui ne le sont point par leur faute sont dans le même cas que les riches qui ne le sont pas devenus par leurs travaux. Venez donc , & que je vous présente l'une à l'autre. Jeunes comme vous l'êtes toutes deux , ayant encore l'une & l'autre bien des années à vivre & bien des traverses à essuyer , soulagez mutuellement le fardeau qui vous est destiné , en faisant entre vous un échange de bienfaisance & de gratitude.

Il prit alors une main à chacune d'elles , & les joignant dans la sienne : vous , continua-t-il , qui , quoique riche , avez des entrailles , & vous qui , quoique pauvre , n'êtes point avilie , pourquoi ne vous aimeriez-vous pas ? pourquoi ne vous chéririez-vous pas ? Les afflictions de la vie sont longues & permanentes , ses joies sont passagères & de courte durée ; vous êtes encore jeunes l'une & l'autre ; vous ne sauriez vous promettre beaucoup de plaisirs , & vous devez vous

attendre à bien des souffrances... Je crois que vous avez jusqu'ici préservé votre innocence. Oh ! puissiez-vous ne la jamais perdre ! Vous seriez alors de vrais anges , & les enfans des hommes vous adoreroient.

Il s'arrêta , obligé de céder à son attendrissement ; mais reprenant bientôt sa première sévérité : Telle cependant, continuait-il , n'est point la condition de l'humaine nature ; par pitié donc pour les maux dont vous êtes mutuellement menacées , supportez - vous & soyez - vous secourables l'une à l'autre. Je vous laisse ensemble , & je vous recommande à votre bon cœur & à votre sensibilité.

Ensuite , s'adressant en particulier à Cecile , ne dédaignez pas , dit-il , de consoler les affligés ; regardez-la sans la mépriser , conversez avec elle sans fierté ; comme elle , vous êtes orpheline , quoique ce ne soit pas une héritière telle que vous. Comme vous , elle est restée sans pere ; mais vous avez des amis & elle n'en a point. Si elle est en butte aux tentations de l'adversité , vous à votre tour vous êtes environnée de dangers : & qui pourra vous sauver de la corruption qui n'est que trop souvent la suite de la prospérité ? Votre chute est moins douteuse , la sienne plus excusable ; ayez donc à présent pitié d'elle. Peut-être avant peu fera-t-elle dans le cas d'avoir pitié de vous à son tour.



Et en prononçant ces derniers mots, il disparut.

Son départ fut suivi, pendant quelques minutes, du silence le plus profond. Cecile avoit peine de se remettre assez de son émotion pour pouvoir parler : en suivant son très-singulier directeur, son imagination lui avoit représenté une scène semblable à celle qu'elle avoit vue un moment auparavant ; elle croyoit trouver une famille dans le besoin, quelque malheureux malade & sans secours, ou un enfant abandonné ; mais ne rencontrer rien de tout cela, ne voir qu'une jeune & belle personne, qui lui étoit présentée d'une manière si étrange, lui ôtoit dans ce moment toute autre faculté que l'étonnement.

Cependant la jeune personne, de son côté, ne paroïssoit guere moins embarrassée. Elle jetoit les yeux avec peine sur sa chambre dénuée de meubles, & regardoit Cecile d'un air confus ; elle avoit écouté avec un trouble marqué l'exhortation du vieillard ; & à présent qu'il n'y étoit plus, elle paroïssoit accablée de honte & de chagrin.

Cecile remarquant son émotion, sentit sa curiosité & sa compassion s'augmenter, & , serrant affectueusement la main qu'elle laissoit prendre, lui dit, après qu'elle fut un peu revenue de son étonnement : La manière dont j'ai été introduite chez vous, Mademoiselle, doit vous paroître bien singulière ; peut-être con-

noissez-vous assez celui qui m'y a conduit pour que les procédés extraordinaires me servent de justification.

Non, en vérité, Madame, répondit-elle toute honteuse, je le connois fort peu; mais il est bon, & je lui crois le plus grand desir de me rendre service... Il s'imagine que je suis bien plus mal à mon aise que je ne le suis réellement; car je vous assure, Madame, malgré tout ce qu'il a pu vous dire, que je ne suis point du tout dans le besoin.

Les soupçons défavantageux, que la situation dans laquelle elle la voyoit avoit d'abord fait naître à Cecile, furent presque totalement dissipés par le soin qu'elle prenoit de déguiser sa pauvreté, & elle fut convaincue qu'elle n'avoit aucun dessein de lui en imposer, ni d'émouvoir sa pitié.

Elle lui répondit donc, de l'air le plus propre à lui inspirer de la confiance: si j'avois pu imaginer que mon introducteur n'eût pas plus de droit de m'amener chez vous, je me serois bien gardée de m'y présenter aussi hardiment; cependant, puisque nous voici réunies, rappelons-nous ses exhortations, & faisons en sorte de ne pas nous séparer sans avoir acquis l'une & l'autre une amie.

Vous êtes réellement trop polie, Madame, répondit modestement la jeune personne, de parler d'amitié en voyant un appartement comme celui-ci, à un second étage, sans men-

bles, sans un seul domestique, tout dans un si grand désordre... Je ne conçois pas monsieur Albani. Il ne devoit pas... Mais il pense que l'on peut sans scrupule rendre publiques les affaires de tout le monde, sans s'embarasser de ce qu'il dit ni de ceux qui l'entendent... Il ne fait pas le chagrin qu'il cause, ni le mal qu'il peut faire.

Je suis moi-même désolée, s'écria Cecile, toujours plus étonnée de ce qu'elle entendoit, de voir que ma visite vous fasse de la peine. J'ignorois absolument où j'allois. Si je l'ai suivie, ce n'a été que parce que je ne savois comment me refuser à ses sollicitations. Le voilà parti; & pour ne pas vous faire souffrir plus long-tems, je vais suivre son exemple; permettez seulement que je vous laisse une foible preuve qu'en venant chez vous, mon intention n'étoit point de vous offenser.

En parlant ainsi, elle sortoit sa bourse; mais la jeune personne, faisant un pas en arriere d'un air mortifié, s'écria: non, Madame, vous vous trompez; ferrez, je vous prie, votre bourse; je ne suis point une mendicante. M. Albani ne m'a pas rendu justice, s'il vous a dit que je l'étois.

Cecile, mortifiée à son tour de ce refus inattendu d'une offre à laquelle elle croyoit qu'on avoit voulu l'engager, garda quelques momens le silence, & lui dit enfin: je suis bien éloignée de vouloir vous causer la moindre peine, &

je vous prie sincèrement de m'excuser si j'ai mal compris les instructions qu'on vient de me donner en votre présence.

Vous ne me devez point d'excuse, Madame, lui dit-elle un peu moins agitée ; il n'y a que M. Albani dont j'aie sujet de me plaindre ; & il est inutile de se fâcher contre lui, car il ne fait nulle attention à ce que je dis. C'est un excellent homme, mais très-singulier ; car il prétend que tous les hommes sont faits pour vivre en commun, que tous ceux qui sont pauvres doivent demander, & tous ceux qui sont riches leur donner : il ne fait pas qu'il y en a plusieurs qui aimeroient mieux mourir de faim.

Et seriez-vous de ce nombre ? dit Cecile souriant à moitié.

Non, certainement, Madame ; je n'ai pas l'ame assez élevée pour cela. Il est vrai que ceux à qui j'appartiens ont plus de courage & plus de fermeté ; je souhaiterois pouvoir les imiter.

Frappée de la bonne foi & de la simplicité de sa réponse, Cecile se sentit la plus grande envie de l'obliger ; & prenant sa main, elle lui dit : pardonnez - moi, ma chere enfant, quoique je m'apperçoive que vous voudriez que je fusse déjà sortie, j'ai toutes les peines du monde à vous quitter. Rappelez-vous, je vous prie, l'exhortation qui nous a été faite à toutes deux ; & si vous refusez mes secours pré-

sentés de cette maniere, indiquez-m'en une autre dont je puisse me servir sans vous offenser.

Vous êtes bien honnête, Madame, repar-tit-elle, j'ose dire même bien bonne; du moins vous paroissez telle. Mais je n'ai besoin de rien; je me trouve passablement bien, & j'espere être encore mieux par la suite. M. Albani est trop impatient. Il fait, je l'avoue, que je ne suis pas bien riche; il a tort pourtant, à cause de cela, de me supposer dans le cas d'avoir besoin qu'on me fasse la charité, & que j'aie l'ame assez basse pour recevoir de l'argent d'une étrangere.

J'ai véritablement regret, dit Cecile, de la faute que j'ai commise. Cependant, permettez que nous fassions la paix avant de nous séparer: je n'ose pas encore vous proposer de conditions, j'attendrai que nous nous connoissions mieux. Peut-être me permettrez-vous de vous laisser mon adresse, & me ferez-vous l'honneur de venir me voir.

Oh! non, Madame; j'ai un parent malade que je ne saurois abandonner; & je vous assure que, s'il se portoit bien, il ne trouveroit pas bon que je fisse des connoissances tant que nous habiterons un appartement comme celui-ci.

Je me flatte que vous n'êtes pas seule à le soigner; vous ne me paroissez pas assez robuste

pour soutenir une pareille fatigue. A-t-il un médecin ? A-t-il les gens nécessaires ?

Hélas ! non , Madame , il n'a point de médecin & aucun domestique.

Est-il possible que , vous trouvant dans une pareille situation , vous puissiez refuser des secours ? Vous ne pouvez raisonnablement rejeter ceux qu'on vous offre pour lui , en vous obstinant même à n'en point vouloir pour vous.

Si je les acceptois , à quoi pourroient-ils servir , puisqu'il n'en feroit aucun usage , & qu'il aimeroit mille fois mieux mourir que de faire connoître ses besoins.

Recevez-les donc sans qu'il le sache ; servez-le sans le lui dire : vous ne voudriez certainement pas qu'il pérît faute de secours ?

Le ciel m'en préserve ! Mais que puis-je faire ? Je dépends de lui , Madame , & il ne dépend pas de moi.

Est-ce votre pere ? Excusez ma question ; mais votre jeunesse paroît avoir encore besoin d'un pareil conducteur.

Non , Madame , je n'ai plus de pere. J'étois bien plus heureuse , quand j'en avois un ! C'est mon frere.

Et quelle est sa maladie ?

La fièvre.

La fièvre , & sans médecin ! Etes-vous sûre que ce ne soit pas une fièvre maligne ?

Oh ! oui , je n'en suis que trop sûre.

Trop sûre ! Comment cela ?

Parce que je n'en connois que trop bien la cause.

Et quelle est cette cause, s'écria Cecile en prenant encore sa main ? Ayez quelque confiance en moi, je vous prie, & soyez sûre que vous n'aurez pas à vous en repentir. La discrétion que vous avez témoignée jusqu'à présent a augmenté mon estime ; mais ne la poussez pas au point de me mortifier en continuant à rejeter mes services.

Ah ! Madame, repartit la jeune personne en soupirant ; vous devez nécessairement être bonne ; il est impossible de vous résister ; vos manières douces & affables ne me permettent pas de vous rien taire. La cause de sa fièvre est une blessure qui n'a jamais été parfaitement guérie.

Une blessure ? Seroit-il au service ?

Non : il s'est battu en duel, & a été atteint d'une balle au côté.

En duel ? s'écria Cecile ; comment se nomme-t-il je vous prie ?

Oh ! c'est ce que je ne dois pas dire. Son nom est actuellement un grand secret tant qu'il habitera ce chétif appartement : car je fais, à n'en pouvoir douter, qu'il aimeroit mieux ne jamais revoir la lumière que de permettre qu'on le sût.

Certainement, reprit Cecile fort émue, ce

n'est pas. . . j'espere que ce ne sauroit être M. Belfield ?

Ah ciel ! dit la jeune personne avec un cri perçant ; est-ce que vous le connoîtriez ?

Ici elles se regarderent mutuellement avec une égale surprise.

Vous êtes donc , lui dit Cecile , la sœur de M. Belfield ? Et M. Belfield est malade , sa blessure n'est point encore guérie , & il manque de secours ?

Et vous , Madame , qui êtes-vous ? s'écria-t-elle , & comment arrive - t - il que vous le connoissiez ?

Mon nom est Beverley.

Ah , que je crains de m'être rendue coupable ! Je fais à présent parfaitement qui vous êtes , Mademoiselle ; mais si mon frere venoit à découvrir que je l'eusse trahi , il en seroit très-irrité , & ne me le pardonneroit peut-être jamais.

Ne vous alarmez pas , repartit Cecile ; soyez persuadée qu'il ne le saura pas. N'est-il pas actuellement en campagne ?

Non , Madame , il se trouve actuellement dans la chambre contiguë à celle-ci.

Mais qu'est devenu le chirurgien qui a d'abord pris soin de lui , & pourquoi ne continue-t-il pas à le panser ?

Il est inutile , Madame , de vouloir vous rien cacher ; mon frere l'a trompé , & lui a



dit, uniquement pour s'en débarrasser, qu'il alloit à la campagne.

Et quelle raison a-t-il eue pour en agir d'une maniere aussi extraordinaire ?

Une raison, Madame, que vous n'aurez j'espere jamais, la pauvreté ! Il n'a pas voulu contracter une dette qu'il favoit être hors d'état d'acquitter.

Juste ciel ! Mais que peut-on faire pour lui ? Il ne faut pas le laisser plus long-tems languir dans cette situation ; il faut que nous trouvions quelque moyen de le soulager & de l'assister, qu'il y consente ou non.

Je crains que cela ne soit impossible. Un de ses amis a déjà découvert son logement, & lui a écrit la lettre la plus gracieuse. Il n'a pas voulu y répondre, il a refusé de le voir, & cette attention n'a fait que le fâcher & lui donner de l'humeur.

Eh bien, dit Cecile, je ne veux pas vous retenir plus long-tems, je craindrois que votre absence ne l'inquiétât. Demain matin, si vous me le permettez, je reviendrai ici, & alors j'espere que vous voudrez bien que je tâche de vous secourir.

Si cela ne dépendoit que de moi, Madame, répondit-elle, à présent que j'ai l'honneur de savoir qui vous êtes, je pense que je ne m'en ferois pas beaucoup de scrupule ; car je n'ai pas été élevée comme mon frere : les sentimens qu'on m'a inspirés sont moins éle-

vés. Ah, qu'il auroit été heureux pour lui, pour moi, pour toute sa famille, qu'il n'en eût pas eu de pareils !

Cecile lui réitéra alors ses consolations, ses témoignages d'affection, l'exhorta à avoir du courage, & prit congé.

Cette petite aventure ne laissa pas que de la chagriner, & elle éprouva dans cette circonstance toute l'horreur que ce duel lui avoit d'abord causée; elle se reprochoit avec beaucoup d'amertume d'y avoir donné lieu; & connoissant combien il avoit été préjudiciable à la santé & aux affaires de M. Belfield, elle crut ne pouvoir se dispenser de l'aider du mieux qu'il lui seroit possible.

Sa sœur l'avoit aussi extrêmement intéressée; sa jeunesse, l'ingénuité peu commune de ses discours, jointes au malheur de sa position & aux charmes de sa personne, lui avoient inspiré le desir de lui rendre service, & la plus forte inclination pour elle. Elle formoit d'avance le projet, au cas que son caractère répondit aux apparences, non-seulement de l'obliger dans cette conjoncture; mais, en supposant que la fortune continuât à la maltraiter, de la retirer chez elle par la suite, & de lui faire un fort.

Elle sentit alors plus que jamais combien les deux cent livres qu'on lui retenoit injustement lui seroient nécessaires. L'argent qu'elle pouvoit épargner étoit bien peu pro-

portionné à celui qu'elle se propofoit de donner, & elle attendoit impatiemment la fin de fa minorité. Le plan de vie qu'elle s'étoit tracé pour l'avenir prenoit de jour en jour plus de confifiance dans fon efprit noble & dans fon cœur vraiment généreux.

---

## CHAPITRE VI.

### *Un homme d'esprit.*

LE lendemain matin Cecile n'eut pas plutôt déjeûné, qu'elle envoya chercher une chaise & fe fit porter à la rue de l'Hirondelle. Elle demanda M. Belfield, & on lui dit de monter au fecond; mais quel ne fut pas fon étonnement, au moment où elle entroit dans la chambre, d'en voir fortir le jeune Delville!

Ils furent tous deux confondus; & Cecile, réfléchiffant à la fingularité de fa pofition, fentit un mouvement qu'elle n'avoit point encore éprouvé jufqu'alors. M. Delville, de fon côté, s'étant bientôt remis de fa furprife, lui dit avec un fourire très-expressif: Que mifs Beverley eft bonne, de vifiter ainfi les malades! Et que j'aurois trouvé M. Belfield mieux, fi j'avois pu prévoir fon defsein, & différé mes queftions jufqu'au moment où fa

vue lui auroit procuré une nouvelle existence!

Après quoi, lui faisant une profonde révérence, il lui souhaita le bon jour & disparut.

Cecile, malgré la droiture & la pureté de ses intentions, fut si fort déconcertée par cette rencontre imprévue & par ce sarcasme, qu'elle n'eut pas assez de présence d'esprit pour le rappeler & s'expliquer avec lui. Les différentes questions & les plaisanteries qu'il lui avoit déjà faites au sujet de M. Belfield, lui firent supposer que ce qu'il avoit précédemment soupçonné lui paroîtroit à présent confirmé, & qu'il en concluroit que tout ce qu'elle pourroit alléguer, pour prouver son indifférence, ne seroit qu'une suite de ce penchant insurmontable qu'il supposoit aux femmes, en certaines occasions, à l'hypocrisie & à la feinte : défauts qu'il leur avoit ouvertement reprochés.

Ce contre-tems l'empêcha, pendant quelque tems, de s'occuper du sujet de sa visite, ou d'y prendre le même intérêt que la première fois; cependant, la bonté de son cœur ne la laissa pas long-tems dans cette situation, sur-tout lorsqu'en entrant dans la chambre elle apperçut sa nouvelle amie en pleurs. De quoi s'agit-il? s'écria-t-elle tendrement; je me flatte qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux. Votre frere seroit-il plus mal?

Non, Madame, il est à peu près de même; ce n'est pas lui qui fait couler mes larmes.

Qui peut donc les causer? dites-le moi;

faites-moi part de vos chagrins , & foyez sûre que vous les confiez à une amie.

Je pleurois , Madame , de trouver tant de bonté dans le monde , lorsque je croyois qu'il y en avoit si peu ; de voir qu'il me reste encore quelque espoir d'être une seconde fois heureuse , lorsque je me croyois pour toujours infortunée. J'ai passé deux années entières dans l'affliction , & j'imaginois que je n'avois plus rien d'autre à attendre. La journée d'hier , Madame , me fut propice , puisqu'elle me procura l'honneur de vous voir , & que vous daignâtes me promettre vos bontés & votre protection. Aujourd'hui un ami de mon frere vient d'agir avec tant de noblesse & de générosité , qu'il a prêté l'oreille à ses propositions , & a presque consenti à accepter ses secours.

Auriez - vous déjà éprouvé assez de chagrins , dit Cecile , pour que cette foible lueur de prospérité vous causât une si grande surprise ? Charmante & aimable fille , puisse l'avenir vous faire oublier le passé , & puissent les vœux de M. Albani s'accomplir par l'amitié mutuelle que nous allons contracter , & par les consolations que nous nous donnerons l'une à l'autre !

Elles commencerent ensuite une conversation que la bonté de Cecile & la reconnoissance de Mlle. Belfield ne tarderent pas de rendre intéressante & agréable. En peu de

tems la dernière ne cacha plus rien à la première de ce qui la concernoit, ni aucune des particularités de sa situation ; elle la pria pourtant très - sérieusement d'éviter que son frere eût jamais la moindre connoissance de la confiance qu'elle venoit de lui faire.

Elle lui apprit que son pere, qu'elle n'avoit perdu que depuis deux ans, étoit un marchand toilier de la Cité : il avoit eu six filles de son mariage, dont elle étoit la plus jeune, & un fils unique, M. Belfield, qui avoit été en même tems l'enfant gâté du pere, de la mere & des sœurs. Il avoit été élevé au college d'Eaton ; on n'avoit rien épargné pour son éducation : à un esprit juste, il joignoit la plus grande facilité d'apprendre tout ce qu'on lui enseignoit. Ses progrès furent rapides. Destiné à suivre le commerce de son pere, celui-ci admiroit ses succès & s'écrioit : mon fils deviendra l'ornement de la Cité ; ce sera le marchand le plus savant qu'il y ait à Londres.

Cette attente ne fut pas remplie ; le jeune Belfield, forti du college à seize ans, & placé dans la boutique, montra la plus grande aversion pour le négoce ; il obtint, par l'intercession de sa mere, la permission d'aller finir ses études avec ses camarades dans une université. Son pere y consentit, afin, disoit-il, que la science rendît son fils plus habile dans les affaires, & qu'il entendît à conclure un marché mieux qu'aucun négociant de *Temple-Bar*.

Ces espérances, également mal conçues, furent tout aussi trompeuses que les premières : le fils revint, ainsi que le père l'avoit prévu, *tout-à-fait savant* ; mais loin d'être devenu plus traitable ou plus disposé à s'appliquer au commerce, son aversion avoit augmenté, & il déclara encore ouvertement qu'il ne seroit jamais marchand. Les jeunes gens de famille, avec lesquels il avoit formé des liaisons au collège ou à l'université, & que la libéralité de son père l'avoit mis en état d'égaliser pour la dépense, rechercherent avidement sa société ; mais, quoique toute autre que la leur ne pût lui être agréable, la crainte qu'il eût qu'ils ne découvrirent sa demeure & son état, la lui fit négliger & chercher soigneusement à éviter qu'ils ne le rencontraient, même fortuitement. Il trembloit d'être vu avec quelqu'un de sa famille, & une fausse honte le dominoit au point que la plus grande mortification qu'il pût recevoir étoit qu'on lui demandât son adresse ou qu'on lui annonçât une visite.

Lassé à la fin de chercher tous les jours de nouveaux prétextes pour éluder les questions des uns & les découvertes des autres, il prit un appartement à l'une des extrémités occidentales de la ville, où il donna rendez-vous à toutes ses connoissances, & où, sous différents prétextes, il s'arrangea de manière à passer la plus grande partie de son tems.

Sa mere le favorisoit constamment, & lui fournissoit les moyens de continuer cette vie dissipée & dispendieuse. Lorsqu'elle fut que les amis de son fils étoient des gens de distinction, les uns titrés, les autres destinés aux premieres places, elle en conclut qu'il se trouvoit précisément dans la route qui conduit aux richesses & aux honneurs; & cette mere, trop indulgente, retranchoit sans regret sur son nécessaire, pour mettre son fils en état de vivre avec ceux qu'elle croyoit si propres à procurer son avancement & sa fortune.

Il passa encore quelque tems d'une maniere aussi précaire & aussi extravagante, luttant continuellement contre la volonté de son pere, soutenu en cachette par sa mere, constamment aidé & admiré par ses sœurs, jusqu'au moment que, lassé de la vie errante, vagabonde & inutile qu'il menoit, il prit le parti du service, où il entra comme volontaire.

Nous avons déjà rendu compte du peu de tems qu'il persista dans une profession dont il ne tarda pas à s'ennuyer, ainsi que de sa réconciliation avec son pere, & comment il suivit le barreau: car le pere étoit alors aussi ennuyé de le contrarier, que le jeune homme l'étoit lui-même de ses contradictions.

Dans ce nouveau genre de vie, Belfield passa trois années heureux & tranquille. Son penchant le portoit à chercher la société des



personnes de qualité; & son mérite, ses talens lui assuroient par-tout l'accueil le plus flatteur. Sa famille, qu'il eût rougi d'avouer en public, lui étoit chère; il la visitoit souvent à la dérobée, & y trouvoit toujours les ressources pécuniaires dont il avoit besoin. Livré au plaisir & à la dissipation, la jurisprudence lui devint aussi désagréable que le commerce; & sans s'occuper davantage de sa fortune, il donnoit à la poésie le peu de loisir que lui laissoient les amusemens continuels dans lesquels il vivoit.

Telle étoit sa situation à la mort de son pere; une nouvelle scene se présenta alors à lui, & il hésita quelque tems sur le parti qu'il prendroit.

Quoique M. Belfield pere eût vécu très-honorablement, il ne laissa pas une grosse fortune, après que chacune de ses filles eut touché sa part, qui se monta à deux mille livres. Il est vrai que les fonds qu'il avoit dans son commerce étoient assez considérables, & qu'il faisoit beaucoup d'affaires avantageuses.

Son fils, cependant, manquoit non-seulement de l'application & de la constance nécessaires pour le remplacer convenablement; mais encore d'habileté & d'expérience. Il délibéra donc avec trop de précipitation, & sa résolution fut imprudente: il prit le parti de continuer à suivre le barreau, tandis que le

commerce auquel il ne pouvoit renoncer sans de grands inconvéniens, iroit sous un autre nom, & seroit régi par un commis; espérant de cette façon jouir des profits qu'il avoit lieu de s'en promettre, sans avoir la peine ou le désagrément de s'en mêler.

Ce projet, ainsi que plusieurs autres fondés sur la vanité, n'aboutit qu'à lui occasionner des chagrins & des mortifications: ce commerce qui, sous M. Belfield le pere, avoit eu de la réputation, qui l'avoit enrichi lui & toute sa famille, fut à peine capable de fournir aux dépenses d'un seul individu. Sans chef, sans cette attention active à sa prospérité, que l'intérêt personnel peut seul opérer, il perdit bientôt la préférence que la bonne qualité de ses marchandises lui avoit méritée, & peu après ses chalands le quitterent parce qu'ils furent instruits de sa décadence. Ce fut alors qu'il se reprocha le dégoût qu'il avoit eu dans sa jeunesse pour le commerce, qui l'avoit empêché d'en acquérir la moindre connoissance lorsqu'il en avoit le tems & la faculté, & le rendoit actuellement incapable de trouver, quoique certain qu'on le voloit, le moyen de se faire rendre justice.

Alarmé & troublé par de tristes réflexions dans les momens où il étoit seul, il ne changea rien à son train de vie ordinaire; il continuoit à être chéri de ses amis, & l'ame de toutes leurs parties; & quoique ses revenus

eussent diminué, ses dépenses augmentoient.

Telle étoit sa situation lorsque Cecile le vit pour la première fois chez M. Monckton, d'où, deux jours après, il fut obligé de partir, ayant reçu avis que son commis s'étoit tout-à-coup évadé, & avoit passé la mer.

Les fatales conséquences de cette fuite furent une prompte banqueroute.

Son courage n'en fut point encore abattu ; comme il n'avoit jamais été connu pour le propriétaire de la boutique, il fut ruiné sans être déshonoré, & consentit à laisser toutes les marchandises restantes à la disposition des créanciers, à condition que son nom ne paroitroit point dans les papiers publics.

Trois de ses sœurs étoient déjà établies avantageusement : elles avoient épousé de bons marchands ; les deux plus âgées, des trois qui n'étoient pas encore mariées, demeuroient avec deux de celles qui l'étoient ; & Henriette, la plus jeune, étoit restée avec sa mère, qui jouissoit d'une pension assez honnête, & avoit une petite maison à Paddington.

Privé ainsi par sa vanité & son imprudence du fruit des longs travaux de son père, il se trouva alors forcé de penser sérieusement à un état qui pût lui procurer de quoi vivre. Sa mère, en se privant presque de tout pour lui, ne l'aidoit que foiblement, & il sentoit qu'il y auroit de la cruauté à continuer de recevoir ses secours. Le barreau, pour les gens même

les plus employés & les plus laborieux , est fort peu lucratif , & il faut travailler long-tems avant de s'y faire un nom. Quelles que fussent les espérances que ses talens & ses liaisons pussent lui donner pour la suite , la dépense qu'il étoit obligé de faire en attendant excédoit de beaucoup ses facultés.

Il lui restoit donc à essayer ce qu'il avoit lieu de se promettre de ses liaisons avec les gens en place & les grands seigneurs.

D'abord , il eut sujet de s'applaudir de cette idée : tous le reçurent à merveille , & il n'y en eut aucun qui ne promit de s'employer en sa faveur , & ne parût enchanté de trouver l'occasion de l'obliger.

Très-content d'éprouver que les hommes en général étoient bien meilleurs qu'on ne les représente communément , il se crut au bout de ses peines , & ne douta plus d'obtenir bientôt une place avantageuse à la cour.

Belfield , avec la moitié moins de pénétration que celle dont il étoit doué , si la chose avoit regardé tout autre que lui , auroit aisément reconnu la sottise qu'il y avoit à se bercer de ces vaines espérances : mais , quoique le jugement nous fasse appercevoir les fautes du prochain , l'expérience peut seule nous indiquer les nôtres. Il s'imaginait avoir apporté plus de précaution que personne dans le choix de ses amis , & il ne soupçonna le tour que lui jouoit sa vanité , que lorsque les

invitations auxquelles il étoit accoutumé devinrent de jour en jour moins fréquentes, & le laissèrent absolument maître de son tems.

Toutes ses espérances se trouvoient alors concentrées en un seul ami & protecteur, M. Floyer, oncle du chevalier Robert, qui avoit un grand crédit dans la maison du roi.

Ils avoient vécu ensemble dans la plus grande intimité; & ce protecteur se trouvant précisément dans le cas de disposer de la place qu'il sollicitoit, le seul obstacle qui paroissoit le traverser venoit de la part du chevalier Floyer, qui s'intéressoit vivement pour un autre sujet; ce qui n'empêcha pourtant pas que M. Floyer n'assurât M. Belfield qu'il le préféreroit, le priant seulement de patienter jusqu'à ce qu'il eût eu le tems de faire entendre raison à son neveu.

Les choses en étoient là au moment de la scène de l'opéra. Rivaux d'intérêts, le chevalier fut doublement outré de voir Cecile refuser sa main pour accepter celle de Belfield; tandis que celui-ci, soupçonnant que le besoin, qu'il ne savoit que trop qu'il avoit de son oncle, l'engageoit à ne le point ménager, s'indigna encore plus de l'insolence de son procédé. Ainsi, quelque légère que parut leur querelle, chacun d'eux avoit pourtant des motifs particuliers de ressentiment, qui leur firent chercher à assouvir leur vengeance.

Le lendemain de leur duel, M. Floyer

écrivit à Belfield que la décence ne lui permettant pas de prendre un autre parti que celui de son neveu , il avoit déjà nommé à la place vacante la personne qu'il lui avoit recommandée.

Ce fut là le terme de ses espérances & le signal de sa ruine. Il devint insensible aux souffrances que lui caufoit sa blessure , par celles qu'il ressentit d'un coup aussi imprévu : sa fierté cependant lui fit dissimuler son chagrin , & il affecta de recevoir tous les amis que cet événement engagea à le visiter ; tandis que , par l'air gracieux & enjoué qu'il s'efforça de prendre pour masquer son dépit , il leur parut plus gai & plus amusant que jamais.

Cependant ses efforts , dès qu'il étoit rendu à lui-même , ne servoient qu'à augmenter sa tristesse. Il vit qu'il falloit absolument changer son genre de vie ; mais il ne pouvoit se résoudre à exécuter ce changement aux yeux de ceux avec lesquels il avoit si long - tems vécu sur un pied d'égalité , & avec autant de faste qu'eux. Les principes d'honneur & d'équité qu'il avoit toujours conservés , & auxquels , malgré l'exemple des compagnons de sa dissipation , il n'avoit jamais porté d'atteinte , l'avoient scrupuleusement préservé de contracter des dettes ; & quoiqu'il possédât très-peu , ce peu étoit cependant bien à lui. Il publia donc qu'il quittoit Londres pour aller

respirer un air plus pur, renvoya son chirurgien, prit gaiement congé de ses amis, & ne faisant part de son secret qu'à son seul domestique, il loua secrettement un logement chétif & peu coûteux dans la rue de l'Hirondelle.

Là, se déroband à la vue de tous les mortels qu'il avoit précédemment connus, il resta soigneusement caché, résolu de n'en sortir que lorsqu'il seroit rétabli, & de reprendre alors le parti des armes.

Cependant, la situation dans laquelle il se trouvoit actuellement étoit peu propre à contribuer à son rétablissement; le renvoi de son chirurgien, la précipitation de son changement de demeure, les incommodités de son nouveau logement, & la privation, dans un moment si critique, des douceurs auxquelles il étoit accoutumé, retarderent nécessairement sa guérison; tandis que la mortification qu'il ressentoit de sa disgrâce, & l'amertume d'avoir échoué dans sa dernière tentative, ne lui laissoient pas un moment de repos, & occupant continuellement toutes ses pensées, augmentèrent sa fièvre, qui l'affoiblit considérablement, & le mit dans un si grand danger, que son domestique, craignant pour sa vie, fit avertir secrettement sa mere de sa maladie & du lieu de sa retraite.

Celle-ci, au désespoir, accourut sans perte de tems avec sa fille à son logement. Elle vouloit sur-le-champ le faire conduire chez

elle à Paddington ; mais le premier transport l'avoit tellement fatigué , qu'il ne voulut pas se prêter à un second. Il refusa absolument de voir un médecin ; & elle étoit accoutumée depuis si longtems à déférer à ses volontés & à se conformer à ses sentimens , qu'elle n'eut pas assez de force d'esprit dans cette occasion pour donner ses ordres sans le consulter.

Les prières de sa mere & celles d'Henriette furent inutiles : il résista à toutes leurs sollicitations ; & leur imposa silence , en les assurant que les obstacles qu'elles apporteroient à l'exécution du plan qu'il avoit formé , ne serviroient qu'à redoubler sa fièvre & retarder sa guérison.

Le motif d'une opiniâtreté si cruelle étoit la crainte d'une publicité qui lui paroissoit non-seulement préjudiciable à ses intérêts , mais qui pouvoit encore faire tort à sa réputation : car , sans laisser soupçonner sa situation , il avoit pris congé de tous ses amis , prétextant qu'il quittoit la ville ; & il ne pouvoit consentir à laisser pénétrer un secret , qui , une fois révélé , découvroit sa feinte & le mauvais état de sa fortune.

M. Albani étoit entré par mégarde dans sa chambre , qu'il avoit prise pour celle d'un autre malade logé dans la même maison , qu'il venoit visiter : mais comme il connois-



Soit & respectoit ce vieillard, il ne fut point fâché de le voir.

Il n'en fut pas de même de l'arrivée du jeune Delville, qui, ayant rencontré par hasard son laquais dans la rue, lui demanda des nouvelles de la santé de son maître, & trouva moyen de lui faire avouer son état. Il le suivit à son logement; & s'étant bientôt assuré par lui-même du dérangement de ses affaires, il lui écrivit une lettre, par laquelle, après lui avoir fait des excuses de la liberté qu'il prenoit, il l'assuroit que rien au monde ne lui feroit plus de plaisir que d'apprendre en quoi il pourroit lui être utile, soit par lui-même ou par ses amis, & qu'il se trouveroit trop heureux de lui rendre quelque service.

Belfield, très-mortifié de ce qu'on savoit sa situation, se contenta pour toute réponse de simples remerciemens de bouche, le faisant prier de ne point divulguer qu'il étoit à Londres, n'étant pas assez bien pour recevoir personne.

Cette réponse mortifia presque autant le jeune Delville, qui continua cependant à venir s'informer à sa porte de son état, sans oser faire de nouvelles tentatives pour entrer.

Belfield, à la fin vaincu par la délicatesse d'un pareil procédé, résolut de l'admettre, & il venoit justement de le voir pour la pre-

miere fois lorsqu'il rencontra Cecile sur l'escalier.

Il n'avoit resté que fort peu de tems avec lui , & ne lui avoit pas dit un mot de son changement de logement , ou de son prétendu voyage en campagne ; il ne s'étoit entretenu que d'objets généraux jusqu'au moment où il se leva pour s'en aller. Alors il lui réitéra ses offres de services avec tant de sincérité & de franchise , que Belfield , touché de sa politesse & de sa bonté , lui promit qu'il le recevrait quand il voudroit ; & ce fut une satisfaction pour sa mere & sa sœur , que d'apprendre qu'il étoit décidé à lui communiquer ses peines & à lui demander ses avis.

Tel fut , à quelques petits détails près , le récit que Mlle. Belfield fit à Cecile. Ma mere , ajouta-t-elle , qui ne le quitte jamais , fait , Madame , que vous êtes ici ; car m'entendant parler hier avec quelqu'un , il a fallu l'instruire de ce qui s'étoit passé , & que vous m'aviez dit que vous reviendriez ce matin.

Cecile la remercia mille fois de la confiance qu'elle venoit de lui faire , & ne put s'empêcher de lui demander comment il arrivoit que , quoique si jeune , elle eût déjà *passé deux années entieres dans l'affliction.*

Cela vient , répondit-elle , de ce que lors de la mort de mon pere , toute notre famille se

se sépara ; j'abandonnai mes connoissances pour suivre ma mere & aller vivre avec elle à Paddington : il faut vous avouer qu'elle ne m'a jamais aimée. En général, elle ne se soucioit guere que de mon frere ; car elle croit tout le reste du monde fait uniquement pour lui. En conséquence, elle se refusoit à elle-même, ainsi qu'à moi, les choses les plus nécessaires, afin d'épargner de quoi fournir à sa dépense. Je suis bien sûre que s'il avoit su comment elle se procuroit de l'argent, loin de l'accepter, il en auroit été fâché. Je vous assure pourtant que j'aurois volontiers supporté encore de plus grandes incommodités, si j'avois cru par-là contribuer à sa félicité ; car je l'aime certainement beaucoup mieux qu'elle : mais les sommes que nous avions bien de la peine, en nous privant de tout, d'amasser dans un mois, étoient dépensées en un jour. Ce n'étoit pas encore tout. Oh ! non, j'endurois encore des peines plus cruelles ; car j'avois été informée par un de mes beaux-freres de la décadence de ses affaires, & que la mauvaise gestion du commis, auquel il en avoit confié le soin, ne pouvoit manquer à la fin d'occasionner sa ruine totale. Et cette idée me tourmentoit jour & nuit ; car je n'osois en parler à ma mere, de peur de la fâcher : elle est souvent assez colere, & tout ce qu'elle ou moi aurions pu dire à mon frere, auroit été fort inutile : il étoit trop dissipé & trop

confiant pour soupçonner le malheur dont il étoit menacé.

Eh bien , ajouta Cecile , j'espere qu'à présent tout ira mieux , pourvu que votre frere consente à voir un médecin.

Ah ! Madame , c'est à quoi il est douteux que nous puissions jamais l'amener ; il craindra d'être vu dans ce chétif logement. Je consentirois à passer des journées entières à genoux devant lui , si je croyois par-là pouvoir l'y décider ; mais il n'est point accoutumé aux contradictions , & n'a jamais pu les souffrir. Il a vécu si longtems avec les grands seigneurs , qu'il oublie absolument qu'il n'étoit pas né leur égal. Oh , que n'est-il toujours resté au sein de sa famille ! Si l'ambition ne l'avoit changé , il auroit le meilleur cœur & les plus excellentes inclinations qu'on pût jamais desirer ; mais ayant toujours fréquenté des gens fort au-dessus de lui , il s'est accoutumé à dédaigner ses parens , & il a eu honte de nous ; cependant , à présent qu'il est dans la détresse , quelque lord vient-il l'en tirer ?

Cecile lui demanda si elle n'avoit pas besoin de quelque secours pour elle & pour sa mere , observant qu'il ne lui paroissoit pas qu'elles eussent toutes les aisances qu'elles devroient avoir.

J'avoue , Madame , repliqua-t-elle avec un sourire ingénu , que lorsque vous êtes venue ici pour la premiere fois , je ressemblois un

pen à mon frere ; j'avois honte de vous laisser appercevoir combien nous vivions misérablement ; à présent que vous savez ce qui en est , je ne m'en affecterai plus.

Mais ce ne fauroit être là votre maniere de vivre ordinaire : je crains que le malheur de M. Belfield ne se soit étendu jusqu'à vous , & que sa ruine n'en ait causé d'autre.

Point du tout, Madame ; car, dès le commencement, il a eu le plus grand soin de ne point nous faire partager ses périls : mon frere est aussi noble qu'équitable dans tous ses procédés , & il est impossible d'en mieux agir qu'il ne l'a fait avec toute sa famille en matiere d'intérêt. Mais depuis l'instant que nous sommes venues habiter cette triste demeure , que nous avons connu son adverstité , & qu'il étoit réduit si bas , après avoir été long-tems si fort au-dessus d'aucun de nous tous ; ce spectacle nous a mises au désespoir. Ma pauvre mere, dont les délices étoient de penser que son fils vivoit comme un homme de condition , & qui s'étoit toujours flattée qu'il finiroit par s'élever assez pour se trouver au niveau des gens qu'il fréquentoit , a été si fort affectée de ce contre-tems , qu'elle n'a plus écouté la raison ; & renvoyant sur-le-champ nos deux servantes , elle a prétendu qu'elle & moi nous nous servissions nous-mêmes ; elle s'est assurée de cette petite chambre , & a ordonné que l'on

louât sa maison de Paddington, où elle a déclaré qu'elle ne retourneroit plus.

Vous êtes donc absolument sans domestique?

Nous avons le laquais de mon frere, Madame; il allume notre feu, & c'est à peu près tout ce dont nous avons besoin, à l'exception des chambres qu'il faut balayer: car nous ne mangeons que des viandes froides que nous prenons à la taverne.

Et combien cela doit-il durer?

C'est ce que je ne fais pas; car, à dire le vrai, ma pauvre mere ne s'est point encore remise; elle a été si malheureuse & si dolente depuis que nous sommes ici, qu'entr'elle & mon frere ils m'ont presque fait perdre le peu d'esprit qui me restoit. Elle n'a pas plutôt vu que toutes ses espérances étoient évanouies, & que son cher fils, loin de se trouver riche & puissant, environné d'amis & d'admirateurs, étoit au contraire abandonné & forcé à se cacher dans ce pauvre petit réduit, qu'au lieu d'avoir augmenté sa fortune, il avoit commencé par dépenser tout son bien, & que, quoique malade & obligé de garder le lit, aucune créature vivante n'en approchoit... Ah! Madame, si vous aviez vu ma pauvre mere, lorsqu'elle jeta pour la premiere fois les yeux sur lui dans cette triste situation, sûrement vous ne l'oublieriez jamais.

Je ne suis point étonnée de son désespoir, s'écria Cecile: mais j'espere que ce fils, qui

lui a coûté tant de sacrifices, répond à sa tendresse, toute aveugle qu'elle est, qu'il en sent le prix & ne la paie pas d'ingratitude.

Oh! non; il ne pense qu'à la consoler & à lui rendre la vie moins amère: & réellement on ne sauroit trop l'en louer; car il m'a avoué en secret que, sans les secours qu'elle lui a donnés, il lui auroit été impossible de soutenir le train de vie qu'il a mené, & que bon gré ou malgré lui, il auroit été forcé de s'industrier & de travailler. Hélas! quoiqu'il se soit bien gardé de le lui dire, ma pauvre mère ne le fait que trop; & elle prétend que s'il ne se rétablit pas, elle s'en punira tout le reste de sa vie; qu'elle ne retournera jamais dans sa maison, ne prendra plus de servante, ne mangera que du pain sec, & ne boira que de l'eau.

Pauvre malheureuse! s'écria Cecile; elle paie bien cher son indulgence imprudente. Mais vous, qui n'avez rien à vous reprocher, se peut-il que vous soyez condamnée aux mêmes peines?

Non, Madame, elle est bien loin de l'exiger; car elle prétend que j'aie vivre chez une de mes sœurs: mais rien au monde ne pourroit m'obliger à la quitter. J'avoue que lorsque nous vivions avec tant d'économie, pour procurer à mon frère un superflu auquel il n'avoit aucun droit de prétendre, cela me paroïssoit quelquefois injuste; & si je ne l'a-

vois pas aimé tendrement, je ne l'aurois peut-être pas souffert aussi patiemment.

Cecile crut qu'il étoit tems de la laisser en liberté ; elle prenoit cependant un si vif intérêt à tout ce qui la concernoit , que chaque parole qu'elle prononçoit lui faisoit desirer de prolonger la conversation. Elle fut tentée de lui présenter quelque chose ; la crainte de l'offenser la retint ; après lui avoir offert ses services du ton de l'intérêt le plus tendre , elle la quitta en lui promettant de revenir bientôt la voir.

## C H A P I T R E VII.

### *Expédient.*

LE projet que Cecile avoit formé en elle-même étoit d'aviser le chirurgien , qui avoit déjà soigné M. Belfield , de sa demeure & de la situation dans laquelle il se trouvoit , le priant de lui continuer ses visites, dont elle auroit soin elle-même de le récompenser.

Les plaisanteries du jeune Delville lui ayant fait comprendre qu'elle devoit éviter de donner prise à la médifance , elle résolut de cacher au chirurgien & à M. Belfield la main qui le secouroit. Elle favoit , à n'en pouvoir douter ,



que, quelles que fussent ses précautions, ce fier & malheureux jeune homme seroit extrêmement blessé de se voir ainsi découvert & poursuivi : mais sa vie lui paroissoit trop précieuse pour permettre qu'il la sacrifiait à sa vanité ; & la persuasion où elle étoit intérieurement d'avoir été la cause immédiate de la situation dangereuse dans laquelle il se trouvoit, lui faisoit desirer, avec autant d'inquiétude que d'impatience, de lui procurer les moyens de s'en tirer.

Rupil étoit le nom du chirurgien, elle l'avoit ouï prononcer à M. Arnott. En entrant dans sa chaise, elle chargea son laquais de s'informer de sa demeure.

Je la fais déjà, Mademoiselle, répondit celui-ci ; car j'ai vu son nom écrit sur une porte dans la rue de Cavendish, route d'Oxford ; j'y ai fait attention, parce que c'est précisément la maison dans laquelle vous vous réfugiâtes pour éviter la populace qui s'étoit rassemblée pour voir passer les criminels qu'on alloit exécuter à Tyburn.

Cette réponse dévoila à Cecile un mystère qui l'avoit long-tems tourmentée ; car elle comprit tout-à-coup le sens de ce que M. Delville lui avoit dit, quand il la surprit à la porte de cette maison. Elle sentit que, l'en voyant sortir, il en conclut naturellement qu'elle n'y étoit entrée que pour demander au chirurgien des nouvelles de M. Belfield ; ses

protestations qu'elle ne s'y trouvoit que pour éviter la foule, loin de le persuader, lui donnerent envie de rire, & les reproches qu'il lui avoit faits indirectement de sa réserve & de sa dissimulation, n'étoient destinés qu'à lui faire sentir le tort qu'elle avoit eu de refuser ses offres, de lui en apporter des nouvelles dans un tems, où, suivant toutes les apparences, elle desiroit vivement de s'en procurer secrettement par elle-même.

Quoique cette découverte eût dissipé tous les doutes, relativement à ce qu'il vouloit lui faire entendre, elle n'en eut cependant pas moins de chagrin de voir que l'on supposoit qu'elle prenoit, quoiqu'en cachette, un si vif intérêt à ce qui concernoit M. Belfield; néanmoins, se reposant sur la pureté de ses intentions, elle suivit son projet, & dès qu'elle fut rentrée, elle écrivit ce billet au chirurgien :

„ A M. Rupil, le 27 Mars 1779.

Un ami de M. Belfield prie M. Rupil de vouloir bien se rendre sur-le-champ chez ce jeune homme, logé vers le milieu de la rue de l'Hirondelle; il l'obligera de continuer à lui donner ses soins jusqu'à ce qu'il soit entièrement guéri. M. Rupil aura la complaisance de ne faire aucune mention de ce billet, & de ne rien recevoir de M. Belfield pour ses peines, lui disant qu'il ne doit qu'au hasard la découverte de sa demeure: il peut compter qu'il sera amplement récompensé de son tems

& de ses attentions par celui qui fait cette priere & qui est prêt à donner à M. Rupil toutes les sûretés qu'il desirera, que l'engagement qu'il prend à cet égard sera fidèlement rempli. „

L'embarras étoit de savoir comment s'y prendre pour faire remettre ce billet; en envoyant son propre laquais, c'étoit se trahir soi-même; employer une autre personne, c'étoit risquer une confiance qui pouvoit être encore plus dangereuse: elle ne vouloit pas non plus le remettre à la petite poste, parce qu'il exigeoit une réponse. Après une mûre délibération, elle résolut à la fin d'avoir recours à madame Hill, des services de laquelle elle savoit pouvoir disposer, & dont elle n'avoit nulle raison de soupçonner la fidélité.

La matinée étoit déjà fort avancée; mais on diñoit tard dans la maison Harrel, & elle auroit craint de perdre un jour dans une circonstance où la perte d'une heure auroit pu être importante: en conséquence, elle s'en fut immédiatement chez la veuve Hill, qu'elle trouva déjà établie dans sa nouvelle habitation dans *Fetter-lane*, également occupée & heureuse de ce changement de demeure & de travail. Elle lui remit son billet, qu'elle la pria de porter tout de suite dans la rue de Cavendish, & de la remettre en main propre à M. Rupil; ou, s'il étoit sorti, de le lui

rapporter; sur-tout de se donner bien de garde, sous aucun prétexte, de laisser soupçonner d'où & de la part de qui il venoit.

Elle entra ensuite dans la piece contiguë à la boutique, qui étoit sur le derriere, & que madame Roberts appeloit sa salle. En attendant le retour de sa messagere, elle s'amusa à badiner avec ses petites filles.

Madame Hill, à son arrivée, dit qu'elle avoit trouvé M. Rupil chez lui; & comme elle n'avoit pas voulu remettre le billet à son domestique, on l'avoit fait entrer dans une chambre où il s'entretenoit avec un Monsieur, auquel, aussi-tôt qu'il l'eut lu, il dit en riant: Voici encore une personne qui me fait la même priere que vous. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en agirai avec tous deux de la même maniere. Ensuite il écrivit sa réponse qu'il cacheta, & la lui remit. Voici ce qu'elle contenoit.

“ M. Rupil se rendra certainement chez M. Belfield, dont les amis peuvent être assurés qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour le guérir, sans exiger d'autre récompense de ses soins, que le plaisir d'obliger une personne à laquelle on paroît prendre un si grand intérêt. „

Cecile, enchantée d'un succès qu'elle avoit si peu espéré, s'informoit plus en détail de tout ce qui s'étoit passé, lorsque madame Hill lui dit à demi-voix: Voilà, Mademoi-

selle, le Monsieur qui étoit avec M. Rupil lorsque je lui ai remis le billet. Il m'a semblé qu'il me suivoit ; car, malgré tous les détours que j'ai pu faire, dès que je regardois en - arriere, je le voyois toujours sur mes talons.

Cecile se leva alors, & aperçut le jeune Delville, qui, après s'être arrêté un moment à la porte, entra dans la boutique, & demanda à voir des gants qu'on avoit exposés en vente avec quelques autres marchandises posées sur la fenêtre.

Elle fut extrêmement déconcertée par sa présence, & elle eut peine à ne pas imaginer que quelque fatalité fût attachée à sa connoissance, puisqu'elle étoit toujours sûre de le rencontrer toutes les fois qu'elle avoit des raisons de chercher à l'éviter.

Aussi-tôt qu'il s'aperçut qu'elle le regardoit, il la salua avec le plus profond respect ; elle rougit en lui rendant son salut, & se prépara, non sans beaucoup de déplaisir, à une nouvelle attaque & à des plaisanteries semblables à celles qu'elle avoit déjà effuyées de sa part : mais dès qu'il eut fini son marché, il lui fit une seconde réverence & sortit sans lui dire un seul mot.

Un silence aussi inattendu l'étonna & la troubla tout - à - la - fois ; elle souhaita que madame Hill lui répétât encore tout ce qui s'étoit passé chez M. Rupil, & elle comprit,

d'après ce récit, que M. Delville s'étoit lui-même chargé de récompenser les soins qu'il donneroit à M. Belfield.

Cette générosité, si conforme à sa propre manière de penser, lui inspira la plus parfaite estime; mais elle servit plutôt à augmenter qu'à diminuer la peine qu'elle ressentoit: en réfléchissant à la manière dont elle s'étoit présentée deux fois à ses yeux, elle ne douta pas qu'il n'en eût conclu que c'étoit elle qui s'étoit adressée au chirurgien, & qu'il n'avoit suivi la messagere uniquement que pour s'assurer du fait. Et elle croyoit ne devoir attribuer le silence qu'il avoit gardé après cette découverte, qu'à la persuasion où il étoit que son attachement pour M. Belfield étoit trop sérieux pour souffrir la moindre plaisanterie.

## C H A P I T R E V I I I .

### *Remontrance.*

C E C I L E rentra si tard, qu'au moment même où elle mit le pied dans la maison, on l'avertit que le dîné étoit servi. Son négligé du matin & sa longue absence exciterent la curiosité de madame Harrel, qu'une succession

rapide de questions, auxquelles elle ne répondit jamais directement, rendit bientôt générale; & le chevalier se tournant tout-à-coup vers elle d'un air de surprise, lui dit: Si vous faites souvent de pareilles escapades, miss Beverley, il est tems que je commence à m'informer un peu mieux de vos démarches.

Monsieur, lui répondit Cecile froidement, je vous assure que ce que vous apprendriez vous paieroit fort mal de votre peine.

Lorsque nous la tiendrons une fois à Violet-Banck, s'écria M. Harrel, il nous sera plus facile de l'observer de près.

Je l'espère, répondit le Chevalier. Quoiqu'elle ait été jusqu'à présent si grave & si réservée, que je n'aie sur ma foi jamais imaginé qu'elle fit autre chose que de lire des sermons, je m'apperçois pourtant qu'il n'y a pas plus de sûreté à se fier aux femmes qu'à prêter son argent.

Ah! chevalier, s'écria madame Harrel, vous savez que je vous ai toujours conseillé de ne pas être si facile. Il est certain que vous mériteriez qu'on vous blâme de votre sécurité.

Eh! pourquoi voudroit-on gêner madame? s'écria le baronnet. Ai-je sujet de m'alarmer de ce qu'une jeune demoiselle va se promener sans moi? Pensez-vous que je voulusse gêner miss Beverley & l'empêcher de disposer de sa matinée, tandis que j'aurai le bonheur de la

voir toutes les après-dînées & de lui rendre des soins ?

Cecile fut toute étourdie de ce propos, qui étoit non-seulement l'aveu public de ses prétentions, mais annonçoit encore la persuasion où il étoit de leur succès. Elle étoit piquée qu'un homme comme lui pût se flatter un seul instant de réussir à lui plaire, & irritée de l'obstination de M. Harrel à ne vouloir pas lui apprendre le refus positif qu'elle avoit fait de ses offres.

Sa déclaration, qu'il ne venoit chez M. Harrel que pour *la voir & lui rendre des soins*, lui fit prendre le parti de chercher elle-même à avoir une explication avec lui ; d'autant plus que la découverte qu'il devoit être de la partie de campagne des fêtes de pâques lui avoit déjà donné de l'éloignement, & qu'elle voyoit à regret arriver le moment où elle devoit s'exécuter.

Quoique l'envie qu'elle avoit de terminer une fois pour toutes cette fâcheuse affaire, fût cause qu'elle ne fit, comme à l'ordinaire, aucun effort pour éviter le baronnet, auquel elle parut plutôt vouloir faciliter les moyens de l'entretenir ; M. Harrel, s'attachant toujours à contrarier toutes ses mesures par un empressement hors de saison, trop marqué pour être l'effet du hasard, ne manqua jamais d'interrompre toutes les conversations ou tous les discours où il n'étoit pas mêlé. Un amant plus



passionné ne se seroit pas laissé si facilement déconcerter ; mais le chevalier , trop fier pour s'abaisser aux prieres , & trop paresseux pour s'astreindre à des assiduités , fut bientôt rebuté , parce qu'il ne tarda pas à s'ennuyer.

Ainsi toute la soirée se passa , à sa grande mortification , sans qu'elle pût trouver l'occasion de le tirer d'erreur.

La tentative qu'elle fit ensuite pour se procurer une explication avec M. Harrel , fut tout aussi difficile ; car celui-ci , soupçonnant qu'elle se proposoit de le presser de nouveau pour qu'il lui rendit son argent , évita si adroitement de se trouver seul avec elle , qu'elle ne put parvenir à lui parler.

Elle prit alors le parti de s'adresser à sa femme , & elle n'y réussit pas mieux. Mde. Harrel , craignant d'essuyer une nouvelle mercuriale sur le chapitre de l'économie , lorsqu'elle demanda à s'entretenir en particulier avec elle , lui répondit avec humeur qu'elle se trouvoit incommodée , & qu'il lui étoit impossible de parler d'affaires sérieuses.

Cecile , justement offensée des procédés de toute la maison , n'eut plus d'autre ressource que celle de M. Monckton , auquel elle résolut , à la première occasion , de demander conseil sur la manière dont elle devoit s'y prendre pour se débarrasser du chevalier.

Ainsi , la première fois qu'elle le vit , elle

lui fit part des propos qu'il lui avoit tenus, & de la conduite de M. Harrel.

M. Monckton sentit aisément le danger auquel elle s'exposoit en laissant subsister des prétentions de cette nature, ainsi que les inconvéniens de sa situation actuelle : il en fut si frappé, qu'il n'épargna rien de ce qui lui parut propre à alarmer sa délicatesse, ou à augmenter son mécontentement. Il étoit surtout furieux contre M. Harrel, & il l'assura qu'il étoit persuadé que quelqu'intérêt secret & puissant l'engageoit à appuyer avec tant de force & de ruse les poursuites du chevalier Floyer. Cecile s'efforça de combattre cette idée, qui lui parut plutôt une suite de ses préjugés contre M. Harrel, que dictée par l'équité. Cependant, lorsqu'elle lui apprit que le baronnet étoit invité à passer les fêtes de Pâques à Violet-Bank, il lui représenta avec tant d'énergie les inductions que le public en tireroit nécessairement, ajoutant que son affectation à la fuivre par-tout donneroit lieu de penser qu'on étoit flatté de sa recherche, qu'il l'épouvanta au point de l'engager à le prier instamment de lui suggérer quelque moyen de se tirer d'affaire.

Je n'en connois qu'un, repartit-il : il faut que vous refusiez d'aller à Violet-Bank. Si, après ce qui s'est passé, vous vous trouviez d'une même partie que le chevalier, vous confirmeriez les bruits qu'on a déjà fait courir

que vous aviez des engagements avec lui; & l'effet que cela produiroit seroit encore plus sérieux que vous ne pourriez l'imaginer, puisqu'il arrive fréquemment que la persuasion où l'on est que le public est fortement imbu d'une chose, conduit imperceptiblement, & par degrés, à la réaliser.

Cecile promit volontiers de suivre son conseil, quelles que fussent les oppositions de M. Harrel. Il la quitta donc avec une satisfaction plus qu'ordinaire, enchanté du pouvoir qu'il avoit sur son esprit, & se félicitant d'avance du bonheur qu'il auroit de la voir aussi souvent qu'il le voudroit pendant l'absence de la famille Harrel.

Comme elle n'avoit besoin d'aucune audience particulière pour déclarer qu'elle ne vouloit point être de la partie de Violet-Bank, qui devoit s'effectuer dans deux jours, elle dit le lendemain matin, au moment où M. Harrel étoit venu faire un tour dans la salle, pendant le déjeûné, pour donner quelques instructions à sa femme, qu'elle se proposoit de passer les fêtes de pâques à Londres.

D'abord il se contenta de rire de ce projet, & de la railler sur son goût pour la solitude; mais lorsqu'il vit qu'elle parloit sérieusement, il s'y opposa fortement, & pria Mde. Harrel de joindre ses prières aux siennes. Elle fit ce qu'il desiroit; il est vrai que ce fut avec tant de froideur, que Cecile s'aperçut bientôt

qu'elle n'avoit aucune envie de réussir. Elle vit avec peine combien elle s'intéressoit peu à elle, & que non-seulement leur ancienne intimité s'étoit changée en une parfaite indifférence, mais encore que, depuis qu'elle avoit voulu l'engager à borner sa dépense & à vivre plus retirée, elle ne la regardoit que comme un espion, & la redoutoit comme un censeur fâcheux & sévère.

Dans ces entrefaites, M. Arnott, qui se trouvoit présent, quoiqu'il ne se mêlât point de la dispute, en attendoit le résultat avec inquiétude; se flattant que les difficultés qu'elle opposoit à cette partie, venoient de son peu de goût pour le chevalier, & résolu en secret de suivre son exemple & de se conduire d'après ce qu'elle décideroit.

A la fin Cecile, lassée des sollicitations de M. Harrel, lui dit gravement que, s'il desiroit savoir les raisons qui l'empêchoient de se prêter à ce qu'il exigeoit, elle consentoit à les lui communiquer.

M. Harrel, après avoir hésité un moment, la suivit dans la chambre voisine.

Elle lui apprit alors qu'elle étoit résolue à ne jamais habiter sous un même toit que le chevalier Floyer, & témoigna ouvertement son chagrin & son mécontentement de ce qu'il persistoit, malgré tout ce qu'elle avoit pu lui dire, à encourager ses poursuites.

Ma chere miss Beverley, repliqua-t-il,

lorsque les jeunes personnes ne veulent pas se connoître elles-mêmes, ni avouer ce qu'elles pensent, il faut bien qu'un ami le leur apprenne. Il est certain que vous aviez d'abord été très-favorable au chevalier, & il n'y a que fort peu de tems que vous avez changé à son égard; ainsi, je suis persuadé, & j'ose prédire que lorsque vous le connoîtrez mieux, vous reprendrez vos premiers sentimens.

Vous m'étonnez, Monsieur, s'écria Cecile; quand lui ai-je été favorable? Ne lui ai-je pas constamment témoigné mon aversion?

J'imagine, répondit M. Harrel en riant, que vous aurez de la peine à le lui persuader; votre conduite à l'opéra n'étoit guere propre à lui inspirer cette idée.

Je vous ai déjà expliqué, Monsieur, les raisons de ma conduite à l'opéra; & s'il reste au chevalier le moindre doute, soit relativement à cette affaire ou à toute autre, vous me permettrez de vous dire qu'on ne doit s'en prendre qu'à votre répugnance à le dissiper. Je vous supplie donc de ne pas l'amuser plus long-tems, & de ne plus m'exposer par la suite à des conjectures extrêmement défagréables.

Oh! si, si, miss Beverley. Après tout ce qui s'est passé, après une longue attente, après ses assiduités, vous ne sauriez penser sérieusement à le congédier.

Cecile, piquée autant que surprise de ces

derniers mots, fut un moment à savoir ce qu'elle lui répondroit; & M. Harrel, se méprenant volontairement, & expliquant ce silence en faveur de son protégé, prit sa main & lui dit: Allons, je suis sûr que vous avez trop de conscience pour vouloir vous moquer d'un homme tel que le chevalier Floyer. Il n'y a pas une femme à Londres qui ne voulût être à votre place; je vous assure que je ne connois pas un seul homme en Angleterre qui mérite de lui être préféré.

Il voulut après cela la reconduire dans la salle où étoit sa femme; mais retirant sa main sans chercher à lui cacher son dépit: Non, Monsieur, s'écria-t-elle, cela ne se passera pas ainsi; le refus que j'ai fait de la main du chevalier, au même instant où vous me la proposâtes de sa part, ne sauroit vous être échappé, & vous ne pouvez ni vous y être mépris ni l'avoir oublié: vous auriez tort d'être surpris que je vous témoigne combien je suis outrée de votre inconcevable opiniâtreté à ne pas vouloir recevoir ma réponse.

Les jeunes personnes élevées en province, repartit M. Harrel avec le ton dégagé qui lui étoit familier, ont toujours des idées un peu romanesques. Il est assez difficile de traiter avec elles; mais, comme le monde m'est beaucoup mieux connu qu'à vous, permettez que je vous dise, que si, après tout ce qui s'est passé, vous persistez à refuser le chevalier,

il aura fujet de se plaindre de votre procédé, & que vous en agirez très-mal à son égard.

Pouvez-vous me dire cela, Monsieur ? s'écria Cecile ; il est impossible que vous le pensiez. Ecoutez-moi, je vous prie enfin, & assurez, s'il vous plaît, le chevalier. . . .

Non, non, dit-il en l'interrompant & affectant de la gaieté, vous arrangerez vous-même cette affaire à votre fantaisie ; il ne me convient point de me mêler des querelles des amans.

Et alors, en s'efforçant de rire, il la quitta & s'échappa promptement.

Cecile fut si fort irritée de ce procédé inouï, qu'au lieu de retourner vers madame Harrel, elle alla s'enfermer dans sa chambre. Il lui fut aisé de reconnoître que M. Harrel étoit décidé à employer tous les moyens dont il pourroit s'aviser pour l'engager à quelque fausse démarche, dont le chevalier pût se prévaloir ; & quoiqu'elle ne conçut point quelles étoient ses vues, la bassesse de sa conduite excita son mépris, & l'erreur trop prolongée du baronnet lui donna la plus grande inquiétude. Elle s'affermit dans le dessein de chercher à s'expliquer avec lui, & de persister à refuser absolument d'être du voyage de Violet-Bank.

Le jour suivant, tandis que les dames & M. Arnott déjeûnoient, M. Harrel entra pour

leur demander si tout le monde seroit prêt le lendemain matin à dix heures à partir pour la campagne. Madame Harrel & son frere lui répondirent qu'oui : Cecile garda un profond silence. Il se tourna de son côté & lui répéta la même question.

Me croyez-vous assez capricieuse, lui répondit-elle, après vous avoir dit hier au soir que je ne saurois être de votre partie, pour qu'aujourd'hui je change d'avis ?

Je ne saurois cependant imaginer que vous pensiez à rester seule à Londres, repliqua-t-il ; ce projet ne me paroît guere réfléchi, & n'est point décent pour une jeune demoiselle de votre âge. Au contraire, il seroit si peu convenable, que, comme votre tuteur, je me crois obligé de m'y opposer.

Confondue de ce ton d'autorité, Cecile le fixa, l'air aussi mortifié qu'irrité. Voyant pourtant qu'il seroit inutile de s'opposer à sa volonté dans le cas où il voudroit user de son pouvoir, elle ne répondit pas un mot.

D'ailleurs, continua-t-il, j'ai quelques réparations en vue, auxquelles je desirerois qu'on travaillât pendant mon absence ; & je compte sur-tout que votre appartement, qui est celui qui en a le plus besoin, ne sauroit qu'y gagner : il seroit impossible que les ouvriers pussent rien faire, si nous ne quittions pas tous la maison.

Alarmée d'une persécution si constante, &



voyant qu'il y avoit une conspiration formée pour favoriser les vues du chevalier, elle ne vit plus de ressource que de s'adresser à Mde. Delville, & de lui demander un appartement chez elle pendant le tems que ses hôtes passeroient à la campagne; & si, à son retour chez eux, le chevalier continuoit ses assiduités, d'engager M. Monckton à lui faire entendre raison.

---

---

## C H A P I T R E IX.

*Victoire.*

C E C I L E n'eut pas plutôt formé ce projet qu'elle se hâta de se rendre à la place de Saint-James, pour s'assurer s'il étoit praticable.

Elle trouva madame Delville seule & encore à déjeuner.

Après les premiers complimens, tandis qu'elle pensoit comment elle s'y prendroit pour exposer sa proposition, madame Delville lui en fournit l'occasion en lui disant: Je suis fâchée d'apprendre que nous allons bientôt vous perdre; j'espère pourtant que M. Harrel ne fera pas un long séjour à sa campagne. S'il en étoit autrement, je ferois presque tentée de vous aller enlever.

Ce seroit, dit Cecile enchantée de cette ouverture, un honneur que je serois bien tentée de desirer.

Réellement, votre départ de Londres dans cette circonstance, continua madame Delville, est tout-à-fait mortifiant pour moi, sur-tout dans un tems où vos visites me seroient doublement agréables; M. Delville étant allé passer les fêtes chez le duc de Derwent, où je n'étois pas assez bien pour pouvoir l'accompagner. Mon fils a de son côté un autre engagement; & il y a si peu de gens actuellement en ville, que je me soucie de voir, que je vivrai presque seule.

Si j'osois me flatter, s'écria Cecile, en de pareilles circonstances, que vous daignassiez me recevoir, je serois bien empressée d'échanger la partie de Violet-Bank pour un pareil avantage.

Vous êtes bien bonne & bien aimable, lui répondit madame Delville; votre société me procureroit certainement les plus grands agrémens. Ce n'est cependant pas que je craigne la solitude; au contraire, à l'ordinaire le monde m'est à charge: je ne trouve que très-peu de gens qui aient le talent de m'amuser; encore, parmi ce petit nombre, la plus grande partie ont, dans leurs manières, dans leur position, un malheureux *je ne sais quoi*, qui rend généralement toute liaison intime avec eux incommode ou déplaisante. Il se trouve  
tant

tant de motifs repoussans , tels que l'orgueil , la convenance , qui empêchent de se livrer à son penchant & à l'amitié , que bien rarement , lorsqu'on rencontre des gens d'un mérite transcendant , on a la liberté de les revoir aussi souvent qu'on le desireroit : quelque raison imprévue vient ordinairement contrarier notre inclination. Vivre seule , cependant , est triste ; & avec vous , du moins , dit-elle en prenant la main de Cecile , aucun obstacle ne s'oppose à mille motifs pressans qui m'invitent à former une amitié qui sera , j'espère , aussi durable que satisfaisante.

Cecile témoigna , de la maniere la plus expressive , combien elle étoit touchée de l'idée favorable que madame Delville vouloit bien avoir d'elle ; & celle-ci s'apercevant bientôt à son air qu'elle avoit peu de goût pour la partie de Violet-Bank , la questionna pour savoir s'il lui seroit possible de s'en exempter.

Elle lui répondit sur-le-champ qu'oui.

Et seriez-vous réellement assez complaisante , s'écria Mde. Delville un peu surprise , pour me donner le tems que vous destiniez à cette partie de plaisir ?

De tout mon cœur , répondit-elle , si vous avez la bonté de le souhaiter.

Mais pourrez-vous aussi , car vous ne sauriez rester seule dans la maison de la place de Portman , vous arranger à vivre absolu-

ment chez moi jusqu'au retour de M. Harrel ?

Cecile n'hésita pas un instant à accepter cette proposition, qui étoit précisément telle qu'elle la desiroit ; & madame Delville, charmée de sa condescendance, s'engagea à lui faire préparer sur-le-champ un appartement.

Elle s'empressa ensuite de regagner la maison de M. Harrel, pour lui faire part de son nouvel arrangement.

Elle attendit pour cela le dîné, & profita de ce moment où toute la famille étoit rassemblée. La surprise que causa cette nouvelle fut générale. Le chevalier parut ne savoir trop qu'inférer d'une pareille déclaration ; M. Arnott étoit en partie comblé de plaisir, & en partie tourmenté par ses soupçons ; madame Harrel n'étoit qu'étonnée, & n'éprouvoit aucune autre sensation : son mari paroissoit évidemment le plus affecté.

Il fit tous ses efforts pour l'engager à abandonner ce projet, & à venir avec eux. Elle se contenta de lui répondre gravement qu'elle avoit donné sa parole à madame Delville d'être chez elle le lendemain matin.

Lorsqu'on vit qu'elle demuroit inébranlable dans sa résolution, la surprise fit place à la mauvaise humeur. Le chevalier avoit l'air d'un homme qui se croit joué ; M. Arnott étoit en proie à mille doutes ; madame Harrel paroissoit toujours la moins affectée, tandis

que son mari avoit peine à cacher sa colere & son ressentiment.

Cecile , de son côté , étoit au comble de ses vœux. En quittant la maison d'un de ses tuteurs pour aller habiter celle de l'autre, elle savoit que personne n'avoit le droit de s'y opposer ; & l'empressement flatteur avec lequel madame Delville avoit prévenu sa demande , sans s'informer de ses motifs , la tira d'une situation qui lui devenoit extrêmement pénible, sans l'obliger de se plaindre de M. Harrel. L'absence de M. Delville contribua encore à augmenter son bonheur , & elle se réjouit de la perspective de trouver bientôt l'occasion d'expliquer à son fils ce qui avoit pu lui paroître mystérieux dans sa conduite avec M. Belfield. S'il lui restoit quelque chose à regretter, c'étoit uniquement l'impossibilité de recevoir les conseils de M. Monckton.

Le lendemain matin, tandis que la famille étoit le plus occupée à faire ses paquets, Cecile prit congé de madame Harrel, qui témoigna foiblement son chagrin d'être privée de sa compagnie; après quoi elle fit à la hâte ses adieux à son mari & à M. Arnott; & étant entrée dans une chaise, elle se fit porter à sa nouvelle habitation.

Madame Delville la reçut avec beaucoup de politesse; elle la conduisit à l'appartement qu'elle lui avoit fait préparer, lui montra

la bibliothèque, la priant d'en user comme de la sienne, & lui recommandant très-obligamment de ne pas oublier qu'elle se trouvoit dans une maison où tout étoit à ses ordres.

Le jeune Delville ne parut qu'à l'heure du dîner. Cecile se rappelant les étranges situations dans lesquelles il l'avoit vue, rougit beaucoup la première fois qu'elle rencontra ses regards; mais son air naturel, sa conversation qui fut générale, & le soin qu'il prit de ne rien dire qui pût lui donner de l'inquiétude, firent qu'elle se remit bientôt de son trouble, & fut le reste de la journée tout-à-fait heureuse.

Les heures qu'elle passa avec Mad. Delville servirent à augmenter le cas qu'elle faisoit déjà du bon sens & de la pénétration de cette Dame. Elle reconnut, il est vrai, qu'on avoit peut-être eu raison de la soupçonner d'un peu de vanité; mais elle s'aperçut en même tems qu'avec un si grand nombre d'excellentes qualités, tant de véritable dignité dans le caractère, & une conduite si noble, quels que fussent les égards qu'elle paroïssoit exiger, ils étoient encore fort au-dessous de ceux qu'on étoit porté à lui accorder & qu'on estimoit lui être dus.

Son penchant pour le jeune Delville augmenta aussi de plus en plus; & toutes les fois qu'il eut occasion de manifester sa façon

de penser, elle en conçut une plus haute idée; elle trouvoit dans ses manieres & dans ses inclinations un mélange de douceur & de franchise, qui, en faisant rechercher sa compagnie, rendoit sa conversation intéressante & spirituelle.

Ce fut là que Cecile éprouva ce bonheur qu'elle avoit si long-tems désiré; sa vie n'étoit ni trop dissipée ni trop retirée; ses amusemens, ni bruyans ni ignorés; la compagnie qu'elle voyoit étoit composée de gens de distinction ou à talens, dont les visites n'étoient ni longues ni fréquentes. La situation qu'elle venoit de quitter donnoit un nouveau relief à celle où elle entroit; elle n'étoit plus révoltée par l'extravagance ou l'étourderie, plus tourmentée par des attentions & des poursuites qui lui déplaisoient, ni mortifiée par l'ingratitude de l'amie qu'elle avoit tâché d'obliger. Tout étoit simple & tranquille autour d'elle, quoiqu'animé & intéressant.

Toutefois son dessein de tirer le jeune Delville d'erreur relativement à ses conjectures sur ses prétendues liaisons avec Belfield, ne put point s'exécuter; car il n'entama jamais cette matiere, quoiqu'il se trouvât souvent seul avec elle; & il ne parut avoir aucune envie de renouveler ses anciennes plaisanteries, ou de répéter ses premières questions. Surprise de cette conduite, elle aima mieux

pourtant attendre que sa curiosité se réveillât, que de chercher les moyens d'en venir à une explication.

Dans une situation aussi heureuse, il ne lui restoit plus que la seule inquiétude de savoir si M. Belfield avoit enfin admis le chirurgien, & la maniere dont il l'avoit reçu, ainsi que l'état de ses affaires & de celles de sa sœur; mais la peur d'y rencontrer une seconde fois M. Delville & de lui donner de nouveaux soupçons, l'empêcha d'aller chez eux. Cependant sa bienfaisance naturelle, qu'aucune considération personnelle n'étoit capable de restreindre, lui faisant appréhender qu'ils ne fussent dans le besoin, elle prit le parti, puisqu'elle n'osoit la voir, d'écrire à Mlle. Belfield.

La lettre fut courte, mais polie; elle la prioit avec toute la délicatesse possible de lui donner des nouvelles de son frere, & de lui dire si elle consentoit enfin à accepter quelques secours de sa part.

Elle l'envoya par son laquais, qui, après avoir tardé assez long-tems, lui rapporta la réponse suivante.

“ A Miss Beverley.

“ Ah, Madame, votre bonté me confond! Nous n'avons besoin de rien encore; mais je crains que nous ne puissions dire cela long-tems. Quoique j'espère ne jamais devenir sere & impertinente, j'aime mieux lutter



contre l'adversité que de déplaire à mon malheureux frere, sur-tout dans ce moment-ci. Sa blessure, graces au ciel, a été pansée par le chirurgien, qui le soigne sans vouloir être payé, quoique mon frere soit prêt à se défaire de tout ce qu'il possède plutôt que de lui avoir cette obligation. J'avoue que je ne conçois pas pourquoi il redoute si fort qu'on lui rende service, puisqu'il a été riche lui-même, il a toujours cherché à être utile aux autres. Il me semble que le chirurgien le trouve très-mal. Il a l'air triste en le quittant, & ne répond rien aux questions que nous lui faisons ma mere & moi.

Je suis honteuse de vous envoyer ce griffonnage : je n'ose prier mon frere de m'aider, parce qu'il seroit fâché que j'eusse fait mention de lui. Comme je n'ai jamais vu que l'orgueil produisît rien de bon, je n'ai point songé à l'imiter ; & n'ayant pas son esprit, il est inutile que j'aie ses défauts : ainsi, quoique ma lettre soit mal écrite, vous, Madame, qui avez tant de bonté & d'indulgence, me pardonnerez, fût-elle encore plus mal ; & quoique nous ne soyons pas dans le cas de profiter de vos offres gracieuses, c'est une grande consolation pour moi de penser qu'il y a une Demoiselle dans le monde, qui, si nous nous trouvions destituées de tout, & si le cœur trop fier de mon pauvre frere venoit à s'humaniser,

regarderoit notre misere en pitié, & empêcheroit que nous n'en fussions accablées. Je demeure, Mademoiselle, avec le plus profond respect,

Votre très-obligée & très-humble servante,

HENRIETTE BELFIELD.

Cecile, émue & attendrie de la naïveté & de la simplicité du style de cette lettre, résolut, dès qu'elle retourneroit chez M. Harrel, de rendre visite à cette charmante & honnête fille. Rassurée sur sa situation actuelle, sachant qu'elle ne manquoit encore de rien, & que M. Rupil avoit soin de son frere, elle chassa de son esprit le seul objet d'inquiétude qui auroit pu le troubler, & se livra toute entiere au bonheur pur & sans mélange que lui offroit la société dont elle jouissoit.

En général, ceux dont la félicité n'est point interrompue, s'apperçoivent à peine de sa durée. Il n'en est pas de même quand elle leur échappe; le chagrin leur en montre alors tout le prix, & le malheur leur fait sentir tout ce qu'ils perdent.

Cecile voyoit alors le tems s'écouler avec tant de rapidité, qu'avant que la matinée lui parût à moitié passée, la nuit étoit arrivée; & avant qu'elle s'apperçût que la premiere semaine fût finie, la seconde étoit déjà bien loin d'elle. Enchantée de plus en plus des

habitans de cette nouvelle demeure , elle trouvoit dans les talens de madame Delville des sources intarissables de satisfaction ; & dans les sentimens & les dispositions de son fils , quelque chose de si conforme aux siens , qu'il proféroit à peine un seul mot qui ne prouvât leur sympathie ; tout dans leurs regards sembloit annoncer une parfaite intelligence. Son cœur , récemment ulcéré d'une prétendue indifférence & de mortifications qu'elle ne s'étoit point attirées par sa faute , se trouvoit peut-être alors plus susceptible de ces sensations exquisés & relevées que la bonté & l'affection peuvent seules produire.

Franche , enjouée , & libre de toute inquiétude , elle ne se levoit que pour être heureuse , & ne se couchoit que pour jouir d'un doux sommeil. Les traverses qu'elle avoit essuyées auparavant servoient non-seulement à augmenter le prix des jouissances actuelles , elles rappeloient encore à sa mémoire les événemens de ses premières années , & elle convenoit que sa situation présente étoit mieux adaptée à ses goûts & à son caractère , qu'aucune de celles dans lesquelles elle se fût encore trouvée.

La quinzaine écoulée , Cecile reçut un matin une carte de madame Harrel , qui lui annonçoit son arrivée , & la prioit de revenir chez elle.

Son bonheur présent , qui l'avoit empêchée

de calculer le tems , s'évanouit à cette nouvelle. En vain se flatta-t-elle de l'espoir que madame Delville lui proposeroit de prolonger son séjour dans sa maison ; en apprenant le retour de madame Harrel , cette Dame témoigna à sa jeune amie le regret qu'elle sentoit de la perdre , mais sans ajouter un mot pour prévenir cette séparation.

Cecile , déconcertée , fit alors ses arrangements , & fixa au jour suivant son retour à la place de Portman.

Le reste du jour fut bien différent de ceux qui l'avoient précédé ; il s'écoula tristement ; madame Delville parut très-affectée ; son fils ne fit point mystère de son chagrin ; & quoiqu'ils fussent tous mécontents , aucun ne fit le moindre effort pour obtenir un délai.

Le lendemain , pendant le déjeuner , Mde. Delville remercia affectueusement miss Beverley du tems qu'elle lui avoit donné , la priant d'adoucir , par de fréquentes visites , la privation qu'elle alloit éprouver. Le jeune Delville appuya fortement cette priere , & montra avec chaleur combien il étoit charmé que sa mere eût acquis une amie aussi aimable. Sans affectation , il joignit ses vœux aux siens pour que leur liaison devint tous les jours plus intime. Tant de bienveillance & d'affection calma un peu le regret que Cecile sentoit de les quitter.

Lorsque le carrosse de madame Harrel fut

arrivé, madame Delville prit congé d'elle avec l'attendrissement le plus marqué, & son fils lui donna la main pour l'y conduire.

En descendant l'escalier, il l'arrêta, & lui dit d'un air un peu confus : Je desirerois fort, avant le départ de miss Beverley, m'excuser de l'erreur grossiere que j'ai commise. Je ne fais s'il lui sera possible de me pardonner, & j'ai peine à concevoir par quelle fatalité ou quel aveuglement j'ai pu y persister si long-tems.

Oh ! s'écria Cecile, très-satisfaite de cette explication volontaire, si vous êtes véritablement convaincu de votre erreur, c'est tout ce que je peux desirer. J'avoue que les apparences étoient si fort contre moi, que j'ai peut-être eu tort de m'étonner que vous y ayez ajouté foi.

Voilà certainement ce qu'on peut appeler de la candeur, repartit-il, en continuant à descendre : dans le vrai, quoique votre inquiétude fût manifeste, la cause en étoit obscure ; & toutes les fois qu'une chose est laissée aux conjectures, l'opinion s'en mêle & le jugement en aisément perverti. Mon propre penchant pour M. Belfield plaidera, j'espère, en ma faveur ; c'est d'après lui, & non d'après aucun préjugé contre le chevalier Floyer, que mon erreur a pris naissance : au contraire, je respecte à tel point votre goût & votre discernement, que votre décision une fois connue, j'ai

peine à ne pas y joindre mon approbation.

L'étonnement de Cecile, à la fin de ce discours, fut extrême, & elle se trouva à la portiere du carosse avant d'avoir eu le tems d'y répondre.

Delville s'en étant apperçu, lui dit, pendant qu'elle y montoit : Est-il possible?... Mais, non, il ne l'est pas que je puisse encore me tromper. Je me suis bien gardé de parler jusqu'à ce que je me fusse procuré des informations sûres...

Je ne fais, s'écria Cecile, quelle obscurité impénétrable m'enveloppe ; ce qu'il y a de certain, c'est que le nuage que je croyois dissipé est actuellement plus épais que jamais.

Delville lui fit alors une profonde révérence, d'un air qui sembloit soupçonner sa sincérité, & le carosse partit.

Tourmentée par ses continuelles méprises, & piquée de voir que, quoiqu'on variât si souvent sur l'objet de ses prétendues inclinations, l'idée d'un engagement positif avec l'un des deux étoit toujours invariable ; elle résolut, le plutôt qu'il lui seroit possible, de charger M. Monckton de voir le chevalier Floyer, & de lui déclarer formellement en son nom qu'elle refusoit ses propositions, & le prioit par la suite de déclarer positivement, dans toutes les occasions, qu'il n'existoit aucun engagement entr'eux : car, excédée de ses disputes avec M. Harrel, & évitant toute  
espece

espece de familiarité avec le baronnet, elle renonça au parti qu'elle avoit d'abord pris de lui parler elle-même pour s'expliquer définitivement.

Madame Harrel la reçut aussi froidement qu'elle s'en étoit séparée. Cette Dame paroiffoit alors avoir de l'inquiétude : Cecile tâcha d'en deviner la cause ; mais, loin de chercher du soulagement dans le sein de l'amitié, elle s'attacha à l'éviter, comme si elle eût redouté sa conversation, & que sa vue eût été un reproche. Cecile vit cette défiance avec la plus grande peine, persuadée que les services qu'elle lui avoit rendus méritoient une autre réception, & fut mortifiée de voir que, non-seulement ses conseils n'avoient été d'aucune utilité, mais qu'ils lui avoient attiré sa haine.

M. Harrel, au contraire, lui fit beaucoup plus de politesses qu'à son ordinaire ; se montra empressé à aller au-devant de ce qui lui faisoit plaisir, & à lui rendre sa maison plus agréable que jamais. Il est vrai qu'il y réussit assez mal ; car Cecile, d'abord après son retour, ayant examiné son appartement, & voyant qu'on n'avoit effectué aucune des réparations projetées, fut si révoltée de sa duplicité, qu'il lui parut encore plus méprisable qu'auparavant ; & elle murmura de la nécessité qui la forçoit à habiter plus longtemps sa maison.

Le plaisir que M. Arnott eut de la revoir,

fut manifeste & sincere; & il ne fut pas peu augmenté, en reconnoissant que Cecile, qui ne cherchoit pas plus à éviter M. Harrel & le chevalier que madame Harrel ne cherchoit à l'éviter elle-même, ne s'entretenoit volontiers qu'avec lui, & se donnoit à peine le soin de cacher qu'il étoit le seul de toute la famille pour lequel elle eût quelque considération.

Il n'y eut pas jusqu'au chevalier Floyer, qui ne parût avoir formé le dessein de lui témoigner plus de respect qu'il n'avoit cru jusqu'alors nécessaire; mais la violence qu'il faisoit à son caractère étoit si visible, & cette tâche étoit si peu d'accord avec son naturel impérieux, que son insolence éclatoit par boutades; & n'étant retenue qu'avec peine, les efforts impuissans qu'il faisoit sur lui-même ne servoient qu'à la rendre plus remarquable.

*Fin du Livre troisième.*



---

---

*L I V R E I V.*

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Complainte.*

C E C I L E se trouvant à la fin tout-à-fait justifiée des soupçons d'un prétendu penchant pour M. Belfield, ne se fit plus de scrupule d'aller voir sa sœur; & le lendemain de son retour chez M. Harrel, elle se rendit en chaise dans la rue de l'Hirondelle.

Son domestique l'annonça quand elle fut à la porte, & elle fut tout de suite admise dans la chambre où elle étoit déjà entrée deux fois.

Au bout de quelques minutes, Mlle. Belfield, ouvrant doucement la porte de l'appartement voisin, & la refermant tout de suite, se montra. Elle étoit maigre; son visage étoit pâle. Elle fut fort aise de la vue de Cecile. Ah, Mademoiselle! s'écria-t-elle; vous êtes bien bonne de ne pas nous oublier. Vous ne sauriez imaginer le plaisir & la consolation que j'ai qu'une Demoiselle, telle que vous, daigne

penfer à moi. C'est à présent l'unique satisfaction qui me reste au monde.

Je fuis défolée que vous n'en ayez pas de plus grande , s'écria Cecile. Vous paroiffez bien fatiguée. Comment fe porte votre frere ? Je crains que le foin que vous prenez de fa fanté ne vous falle négliger la vôtre.

Non , en vérité , Mademoifelle ; ma mere en prend foin elle-même , & permet à peine qu'on l'approche.

Qu'est-ce qui peut donc fi fort vous attrifter ? dit Cecile en prenant fa main. Vous paroiffez mal à votre aife ; vos inquiétudes & vos peines font , j'en fuis sûre , trop au-deffus de vos forces.

Comment ferois - je à mon aife , Mademoifelle , répondit - elle , vivant comme je vis ? Je ne veux cependant pas vous parler de moi , mais feulement de mon frere. . . Ah , il eft fi mal ! En vérité , je crains bien qu'il ne guériffe jamais !

Qu'en dit fon chirurgien ? Vous êtes trop affectée & trop effrayée pour pouvoir juger fainement de fon état.

Ce n'est pas que je croie qu'il meure de fa bleffure , car M. Rupil assure qu'elle eft peu dangereufe ; mais ce qu'il y a de fâcheux , c'est que la fièvre ne l'a pas quitté , & qu'il eft fi maigre & fi foible , qu'il eft prefque impossible qu'il fe rétabliffe.

Vous êtes trop craintive , repartit Cecile ;

vous ignorez l'effet que l'air de la campagne est capable de produire. Il y a tant de ressources avec un homme de son âge, & un si grand nombre de remèdes qu'on peut encore tenter avec succès !

Oh ! non, l'air de la campagne ne sauroit lui faire aucun bien ; car il est inutile, Mademoiselle, de vouloir vous abuser, ce seroit une double faute à moi, qui suis toute prête à blâmer ceux qui cherchent à en imposer par leur extérieur. D'ailleurs, vous êtes si bonne & si honnête, que je suis toute autre quand j'ai le bonheur de m'entretenir avec vous. Ainsi, je veux vous dire la pure vérité. Mon frere est perdu ! . . . je ne le crains que trop, perdu pour toujours ! . . . Et cela, par sa malheureuse vanité ! Il oublie que son pere étoit un simple marchand ; il a honte de toute sa famille, & son desir unique est de vivre avec les gens de qualité comme s'il étoit leur égal. A présent que sa situation ne le lui permet plus, il en est si affecté, qu'il ne sauroit s'en consoler ; il m'a dit ce matin qu'il voudroit être mort ; qu'en prolongeant sa vie, il n'avoit d'autre perspective qu'une affreuse misere. Et quand il m'a vu pleurer amèrement, il a paru très-touché ; car il a toujours été à mon égard le meilleur des freres, sur-tout lorsqu'il a cessé de fréquenter les grands seigneurs qui l'ont perverti. Pourquoi, m'a-t-il dit, Henriette, pourquoi voulez-vous que je vive, tandis

qu'au lieu de vous placer, vous & ma pauvre mere, dans un rang plus élevé, je me vois moi-même tombé si bas, que je ne fers plus qu'à vous priver de vos petits revenus, que vous employez à me soutenir dans ma disgrâce ?

Je suis réellement fâchée, repliqua Cecile, qu'il soit si affecté de son état ; mais comment se peut-il que vous, qui êtes beaucoup moins âgée que lui, ayez des idées si saines ? La solidité de votre jugement & la justesse de vos remarques m'étonnent autant qu'elles m'enchantent.

Ah, Mademoiselle ! élevée comme je l'ai été, il n'est pas étonnant, quelle que soit d'ailleurs mon ignorance, que j'aie reconnu les dangers d'une éducation trop relevée ; car mes sœurs & moi en avons assez souffert depuis notre naissance : & tandis qu'on nous refusoit le nécessaire pour lui fournir le superflu, comment aurions-nous pu nous empêcher d'observer les mauvais effets de cette vanité, & de souhaiter que nous eussions tous été élevés d'une manière conforme à notre situation ; au lieu de vivre continuellement à l'étroit, & de voir une partie de la famille luttant contre la misère, uniquement pour que mon frere parût, & se montrât dans un éclat auquel sa naissance ne lui donnoit nul droit de prétendre ?

Vos réflexions sont on ne peut pas plus sensées, repartit Cecile ; les sentimens que

vous conservez pour votre frere , malgré les mauvais traitemens que vous avez effuyés pour procurer son élévation , ne sauroient être assez loués , & vous rendent digne à tous égards de mon estime & de mon amitié.

Je vous assure qu'il les mérite. Otez - lui cette vanité , qui est son seul défaut ; je ne crois pas qu'il en ait un autre : chéri & gâté , comme il l'a été depuis son enfance , qui pourroit s'en étonner , ou lui en vouloir ?

Et ne forme-t-il aucun projet ? n'a-t-il aucune vue pour l'avenir ?

Non , Mademoiselle , absolument aucune ; & c'est ce qui le rend si malheureux & si malade ; car M. Rupil assure qu'avec autant de chagrin & d'inquiétude , il est impossible que , dans l'état de foiblesse où il se trouve actuellement , il puisse jamais se rétablir. On ne sauroit imaginer à quel point il est changé ; comme il a perdu sa belle humeur ! lui qui étoit autrefois l'ame de toutes les compagnies ! A présent , à peine lui échappe - t - il un seul mot ; ou s'il parle , ce qu'il dit est si triste , que nous en sommes navrées. Hélas ! pas plus loin qu'hier , ma mere & moi croyions qu'il dormoit : il leva la tête & nous fixa l'une & l'autre les larmes aux yeux ; il nous dit ensuite , d'une voix mourante : que cette maladie est longue ! Ah , ma chere mere , vous & la pauvre Henriette devriez souhaiter qu'elle se terminât bientôt ! car si je venois à me ré-

tablir, je ne ferois que languir, & ma vie feroit semblable à cette indisposition. Après cela, il s'écria : Que deviendrai-je sur cette terre ? Je n'aurai jamais assez de santé pour suivre le parti des armes. Sans protecteurs, sans argent, que pourrai-je entreprendre ? Subsister, au printems de mon âge, des libéralités d'une mere veuve ! Non, il vaut beaucoup mieux que je meure.

Il me paroît, dit Cecile, qu'il auroit actuellement moins besoin d'un médecin que d'un ami.

Il lui reste un ami, mademoiselle, un ami généreux ; s'il vouloit seulement accepter ses services... Mais la présence de cet ami n'adoucit point ses maux ; au contraire, sa fièvre augmente chaque fois qu'il vient le voir.

Eh bien, s'écria Cecile en se levant, je m'apperçois que notre tâche sera pénible, & que nous aurons de la peine à le conduire ; mais prenez courage, & comptez que s'il est possible de le sauver, nous ne le laisserons pas périr.

Alors, quoique craignant encore de l'offenser, elle lui offrit de nouveau sa bourse. Mlle. Belfield ne fut pas aussi révoltée de la proposition ; & la remerciant avec reconnoissance, elle lui dit qu'elle n'étoit pas précisément dans le cas d'en avoir besoin, & ne s'exposeroit au risque de déplaire à son frere qu'autant que la

nécessité l'y contraindrait. Cecile lui fit pourtant promettre que dans tous les cas imprévus elle auroit recours à sa bourse, & l'assura qu'elle ne manqueroit jamais d'argent tant qu'elle auroit le moyen de lui en fournir.

Après quoi, prenant congé, elle retourna chez elle, pensant, pendant tout le chemin, aux moyens de procurer quelque emploi ou quelque place avantageuse à M. Belfield, qui, en rendant sa perspective moins défagréable, lui redonneroit le courage & faciliteroit sa guérison.

Ses méditations ne lui fournirent aucun expédient, & elle ne fut qu'imaginer; car elle ignoroit absolument ce qui pouvoit lui convenir: elle ne connoissoit les différentes vocations & les différens emplois des hommes que par ce qu'elle en avoit ouï dire par occasion; mais elle ne favoit absolument point les moyens & les degrés par lesquels ils y parvenoient.

M. Monckton, sa ressource constante dans toutes ses difficultés, se présenta d'abord à son esprit comme l'homme le plus capable de bien conseiller; & elle résolut, à la première occasion, de le consulter à ce sujet; persuadée que, vu son expérience & sa grande connoissance du monde, il seroit capable de lui donner d'excellens avis.

Malgré l'extrême confiance qu'elle avoit en lui, & la persuasion où elle étoit qu'il se

préteroit à ses vues , une autre idée toute aussi flatteuse , quoiqu'elle en attendit moins d'utilité , lui passa dans l'esprit : ce fut de faire part au jeune Delville de ses projets. Elle savoit déjà qu'il n'ignoroit rien de ce qui concernoit la situation de M. Belfield , & elle espéroit , en lui demandant ouvertement son sentiment , de lui confirmer par cette démarche qu'elle n'avoit aucun engagement avec lui , & de le convaincre en même tems que s'adresser à lui , étoit une preuve qu'il en étoit de même avec le chevalier Floyer.

---

---

## C H A P I T R E II.

### *Sympathie.*

C E C I L E s'étoit proposé de passer la journée du lendemain chez madame Delville , & elle savoit par expérience , que , pendant cet intervalle , il lui seroit facile de trouver l'occasion de parler à son fils.

C'est ce qui arriva ; car madame Delville , dans la soirée , passa un moment dans son appartement pour répondre à une lettre. Cecile , alors restée seule avec le fils , lui dit , après avoir un peu hésité : ne trouverez-



vous pas bien étrange que j'ose prendre la liberté de vous consulter ?

Je vous trouve déjà fort étrange, répondit-il, & si étrange que je ne connois personne qui vous ressemble ; mais quel est le sujet sur lequel vous voulez me permettre de vous dire ce que je pense ?

Vous connoissez, je crois, la triste situation de M. Belfield ?

Je la connois : elle est très-malheureuse ; je le plains de toute mon ame, & rien au monde ne me feroit un plus grand plaisir que de trouver l'occasion de lui rendre service.

On ne sauroit trop le plaindre, repartit Cecile ; & si l'on ne trouve pas bientôt moyen de faire quelque chose pour lui, je crains qu'il ne soit tout-à-fait perdu. L'agitation de son esprit s'oppose aux effets de tous les remèdes ; tant qu'elle durera, sa santé ne se rétablira jamais. Ses sentimens, probablement toujours au-dessus de sa naissance, luttent contre tous les assauts de la maladie & de la pauvreté. Il mourra plutôt que de se soumettre à sa destinée, & de recourir à ses amis pour qu'ils le secourent & emploient leur crédit en sa faveur. Sans vouloir excuser son opiniâtreté, je desirerois qu'il lui fût possible de la vaincre. Je crains réellement de penser à ce qui pourra lui arriver, n'éprouvant actuellement que peine & misère, &

ne prévoyant pour l'avenir que ruine & désolation.

Il n'y a personne au monde, s'écria le jeune Delville ému, qui ne fût plus porté à envier qu'à plaindre des maux qui occasionnent cette noble & généreuse pitié.

Il ne veut accepter aucun secours pécuniaire, continua-t-elle; son esprit est véritablement trop élevé pour recevoir la moindre consolation d'un soulagement momentané de cette espèce. Je desirerois qu'on pût lui trouver une place où ses talens, qui ont fait assez long-tems le bonheur des autres, pussent à son tour lui être utiles. Croyez-vous, Monsieur, que cela fût possible?

Je suis enchanté, s'écria Delville de l'air le plus satisfait, que nous nous trouvions penser de même! Voyez, Madame, ajouta-t-il en tirant une lettre de sa poche, comme je me suis occupé ce matin même à tâcher de procurer à M. Belfield un emploi, où l'éducation qu'il a reçue lui sert, & où ses talens tournassent à son honneur & à son profit.

Il rompit alors le cachet, & lui remit celle qu'il écrivoit à un homme de condition, dont le fils devoit bientôt partir pour commencer ses voyages, par laquelle il le lui recommandoit & le lui proposoit pour gouverneur de ce jeune homme.

Cette singulière conformité de sentimens

leur fit le plus grand plaisir, & augmenta tout-à-coup l'estime qu'ils avoient déjà conçue l'un pour l'autre. Delville la regardoit avec admiration ; & l'occasion qui la faisoit naître , la rendoit trop agréable à Cecile pour qu'elle lui fit la moindre peine. Elle ressentoit une satisfaction intérieure qui servoit à l'embellir.

Elle n'eut, avant le retour de madame Delville qui rentra bientôt, que le tems de lui remettre sa lettre avec un coup-d'œil expressif, qui témoigna combien elle en étoit contente.

La conversation fut assez languissante pendant le reste de la soirée : Cecile parloit peu, & le jeune Delville fut si distrait, que sa mere lui rappela trois fois qu'il devoit se trouver avec son pere, qui soupoit ce même jour chez le Duc de Derwent, & qu'elle le lui répéta encore trois fois avant qu'il obéit.

Cecile, revenue chez M. Harrel, trouva la maison pleine de monde. Elle entra dans la salle de compagnie, où elle ne resta qu'un instant. Elle étoit sérieuse & pensive, desiroit de se trouver seule, & profita de la première occasion pour gagner son appartement.

Son esprit étoit alors occupé de nouvelles idées, & son imagination enfantoit de nouveaux projets. A la première vue du jeune Delville, elle avoit admiré, sans le vouloir,

ses manieres & sa façon de s'énoncer ; & toutes les fois qu'elle l'avoit vu depuis , elle avoit toujours remarqué en lui d'autres qualités qui le lui avoient rendu encore plus recommandable. Elle sentoit naître en elle un penchant qui faisoit qu'elle ne le rencontroit qu'avec plaisir , & ne s'en séparoit jamais sans desirer de le revoir. Cependant , comme elle n'étoit point de ces personnes toujours prêtes à s'enflammer , que la passion chez elle étoit subordonnée à la raison , son affection ne triomphoit point de ses principes. A peine vit - elle le danger qu'elle en fut épouvantée , & résolut sur - le - champ de s'opposer aux progrès d'un goût trop décidé , que le tems ni l'intimité n'avoient point encore justifié. Elle se refusa même la satisfaction de réfléchir sur son mérite ; elle eut un plus grand soin d'occuper tous ses momens , afin de laisser moins de carrière à son imagination ; & si elle s'étoit apperçue que son caractere fût différent de ce que son extérieur annonçoit , sa droiture & la pureté de ses sentimens lui auroient donné assez de force pour le bannir entièrement de son esprit.

Telle étoit sa situation , lorsqu'elle entra chez madame Delville pour éviter la partie de Violet-Bank. Ici , elle sentit moins le besoin d'user de vigilance ; les conversations fréquentes qu'elle eut avec cet aimable jeune homme

ne lui parurent propres qu'à occuper agréablement l'esprit; elle admira la justesse de celui de Mortimer; elle le trouva noble, généreux, franc, avide d'acquérir des lumières; doux & tranquille par caractère, quoique très-actif dans ce qu'il entreprenoit.

Lorsque de pareilles qualités se trouvent jointes à une haute naissance, à une figure avantageuse, celui qui en est doué devient nécessairement une compagnie dangereuse pour une jeune personne, naturellement portée, comme Cecile, à admirer tout ce qui lui paroît mériter de l'être. Son cœur ne fit aucune résistance; car l'attaque fut trop circonspécte & trop bien ménagée pour exciter son attention: toujours également sensible au plaisir que sa société lui faisoit éprouver, ce ne fut qu'à son retour chez M. Harrel, qu'elle s'apperçut qu'elle n'étoit plus aussi indifférente qu'elle l'avoit été jusqu'alors.

Cette demeure, qui n'avoit jamais été trop de son goût, lui devint tout-à-fait insupportable; elle en étoit lassée & dégoûtée: cependant, portée à attribuer son inquiétude & son ennui à toute autre cause qu'à la véritable, elle imagina que la maison même étoit changée; que ses habitans, & tous ceux qui la fréquentoient, étoient devenus plus insupportables qu'auparavant. Cette erreur dura peu, le moment de la conviction approchoit; & lorsque Delville lui présenta la lettre qu'il

avoit écrite en faveur de M. Belfield , elle se dissipa subitement.

Cette découverte du changement qui s'étoit fait dans son esprit , ouvrit à ses yeux une perspective toute nouvelle , & lui fit naître des espérances toutes différentes ; car , ni l'exercice de la bienfaisance la plus active , ni son application à se conduire de la manière la plus convenable , ne lui suffisoient pas encore & ne complétoient point sa félicité : elle avoit des vues qui la touchoient de plus près , & des peines qui menaçoient de s'emparer entièrement d'un cœur dont l'unique soin jusqu'alors avoit été de s'occuper du bonheur des autres.

La perte de cette liberté d'esprit ne l'inquiéta que médiocrement , puisque le choix de son cœur , tout involontaire qu'il étoit , se trouvoit conforme à ses principes , & approuvé par sa raison. La situation de ce jeune homme étoit précisément telle qu'elle la desiroit : quoique d'une naissance au-dessus de la sienne , il ne l'étoit cependant pas assez pour qu'elle en fût humiliée ; sa famille étoit distinguée , & sa mere lui paroissoit la première des femmes ; son caractère & sa façon de penser sembloient formés pour la rendre heureuse , & la fortune qu'elle possédoit suffisoit pour qu'elle fût indifférente sur celle de Delville.

Enchantée de trouver ainsi l'inclination &

la convenance réunies en une seule personne , elle commença à chérir un penchant qu'elle avoit d'abord cherché à réprimer ; & croyant sa destinée pour l'avenir absolument fixée , elle se livra sans peine à la douce espérance de se voir unie pour toujours à celui qui méritoit si bien le don de son cœur & de sa fortune.

A la vérité , rien ne l'avoit encore assurée que l'affection de Delville fût semblable à la sienne ; mais elle avoit mille raisons de s'en croire aimée , & d'imaginer que l'erreur où il avoit été sur ses prétendus engagemens , soit avec M. Belfield , soit avec le chevalier Floyer , l'avoit seule empêché de déclarer ses sentimens , qui reprendroient toute leur vivacité dès que cette erreur seroit dissipée. Son projet étoit donc d'attendre patiemment une explication qu'elle n'étoit pas fâchée de voir retardée , pour avoir plus de tems & un plus grand nombre d'occasions de bien examiner son caractère , & ne point s'exposer par la suite à se repentir de trop de précipitation.



## C H A P I T R E III.

*Effort pénible.*

LE jour qui suivit celui où Cécile avoit fait cet arrangement dans sa tête, elle reçut une visite de M. Monckton. Il s'étoit informé d'elle aussi-tôt que la famille Harrel avoit été partie pour la campagne, & s'étoit flatté de tirer un grand avantage de son absence, en la voyant souvent, & en se prévalant de la confiance qu'elle avoit en lui pour l'engager à ne lui rien cacher. Son séjour dans la maison Delville dérangeria entièrement son projet; car n'ayant aucune liaison dans cette maison, il n'osa hasarder de s'y présenter.

Elle le reçut dans cette conjoncture avec encore plus de plaisir qu'à l'ordinaire; le tems qu'elle avoit passé sans le voir lui avoit paru long, & elle desiroit ardemment d'être à même de lui demander son secours & ses conseils. Elle lui fit part des motifs qui l'avoient engagée à aller loger à la place de Saint-James, & de l'opiniâtreté incorrigible avec laquelle M. Harrel continuoit à encourager les poursuites du chevalier Floyer. Elle le pria très-sérieusement de lui servir d'interprète dans une affaire dont elle étoit incapable de se tirer par elle-même, en vou-



lant bien s'expliquer avec M. Harrel ; de voir le chevalier , & d'insister fortement auprès de lui pour qu'il renonçât à des prétentions que rien n'autorisoit.

M. Monckton écouta attentivement tout ce qu'elle lui dit , & l'assura qu'il réfléchirait mûrement , pèseroit toutes les circonstances de cette affaire , & chercheroit ensuite les moyens les plus convenables pour la tirer d'une situation qui devenoit tous les jours trop critique pour être négligée.

Je n'agirai cependant , continua-t-il , ni ne vous dirai ce que j'en pense , qu'autant que je serai mieux informé ; d'ailleurs , je suis persuadé qu'il y a là-dessous un mystère trop embrouillé pour que nous puissions encore le démêler. M. Harrel a sûrement quelques vues particulières , en témoignant un si grand zèle pour les intérêts du chevalier ; il n'est pas même difficile de concevoir la nature dont elles peuvent être. L'amitié , chez un homme aussi léger que lui , n'est qu'un mot , un simple prétexte pour autoriser une liaison qui n'est fondée que sur les emprunts qu'elle lui facilite , sur leur assiduité à fréquenter les mêmes maisons de jeu , à se communiquer & se vanter mutuellement leurs défauts & leurs bonnes fortunes ; tandis que l'estime qu'ils ont l'un pour l'autre n'est ni plus vraie ni mieux fondée que leur sincérité & leur probité.

Il l'avertit alors d'être bien sur ses gardes, & d'éviter toute affaire où il seroit question d'argent avec M. Harrel, dont personne n'ignoroit que les dépenses extravagantes & la prodigalité excédoient de beaucoup les revenus. La contenance de Cecile pendant cette exhortation étoit un témoignage suffisant aux yeux pénétrans de M. Monckton, pour lui prouver qu'elle n'étoit pas déplacée : il eut sur-le-champ un violent soupçon du véritable état des choses, & il la questionna très-en détail à ce sujet. Elle fit tout ce qu'elle put pour éviter de lui répondre ; mais il avoit trop de discernement pour être la dupe de ses innocens subterfuges ; & il eut bientôt recueilli, d'après les aveux qui lui échappèrent, toutes les particularités de son affaire avec M. Harrel.

Il fut moins alarmé de la somme qu'elle lui avoit prêtée, qu'il auroit d'abord cru plus considérable, que de la démarche à laquelle on l'avoit engagée pour se la procurer. Il lui représenta, le plus fortement qu'il lui fut possible, le danger qu'il y avoit d'être trompé & même ruiné par les friponneries des usuriers, & lui fit promettre que dans aucun cas, ou pour quelque raison que ce fût, elle ne se laisseroit plus persuader de recourir à de pareils expédiens. Elle promit de suivre exactement son conseil : ensuite elle lui apprit la connoissance qu'elle avoit faite de Mlle.

Belfield, & le chagrin qu'elle avoit de la situation de son frere. Satisfaite pour le présent du projet que Delville avoit formé en sa faveur, elle crut inutile de lui demander son avis à cet égard.

Au milieu de cette conversation, on lui remit un billet de M. Delville le pere, qui lui faisoit part de son retour à Londres, & la prioit d'avoir la complaisance de passer le lendemain dans la matinée chez lui, ayant à s'entretenir avec elle d'une affaire importante.

L'empressement avec lequel Cecile accepta cette invitation, & ses exclamations sérieuses & souvent répétées sur ce que M. Delville pouvoit avoir à lui dire, furent remarquées de M. Monckton; il changea immédiatement de sujet; & laissant là Mlle. Belfield, Harrel & le baronnet, il s'informa comment elle avoit passé son tems dans la maison Delville; & la pria de lui dire ce qu'elle pensoit de cette maison, après y avoir vécu familièrement.

Cecile répondit qu'elle n'en connoissoit pas mieux M. Delville pere, qui avoit été absent pendant tout ce tems-là; mais elle fit avec chaleur l'éloge de madame Delville, & s'étendit avec complaisance sur son esprit & ses inestimables vertus.

Il en vint au fils, & lui fit les mêmes questions. Elle ne parla plus avec autant de liberté, ni avec sa vivacité ordinaire; elle

parut embarrassée, ses réponses furent courtes, & elle tâcha de détourner la conversation.

M. Monckton conçut immédiatement, & avec sa pénétration qui n'étoit jamais en défaut, la cause de ce changement subit; & affectant de sourire: ne vous êtes-vous point encore aperçue, lui dit-il, du pacte de cette famille, qui ne cherche qu'à vous captiver pour vous attirer dans ses filets?

Non, certainement, s'écria Cecile blessée de cette question; je suis sûre qu'un pareil pacte n'a jamais existé, & je ne crains pas même d'affirmer que si vous les connoissiez mieux, vous seriez le premier à les admirer & à leur rendre justice.

Ma chere Miss Beverley, repartit-il, je les connois déjà. Je ne vais pas, je l'avoue, chez eux; mais je suis parfaitement au fait de leur caractère, qui m'a été tracé par les gens les plus liés avec eux, qui ont eu des occasions de les voir de près, que j'espère que vous n'aurez jamais. Je suis persuadé qu'une pareille tâche vous seroit pénible, quoique les preuves qui en résulteroient fussent assez fortes pour vous faire penser différemment sur leur compte.

Qu'avez-vous donc appris de cette famille? demanda Cecile très-sérieusement; il est du moins impossible qu'on puisse dire le moindre mal de madame Delville.

Je vous demande pardon ; madame Delville n'est pas plus parfaite que le reste de sa famille ; elle est seulement plus adroite , & cache mieux ses défauts ; car , quoique très-fière & très-orgueilleuse , elle est entièrement dominée par l'intérêt.

Je vois qu'on vous a très-mal informé , répondit Cecile avec chaleur ; Mad. Delville est la plus excellente de toutes les femmes ! Il n'est pas étonnant que sa supériorité lui fût faite des ennemis ; mais ils le font par envie , & non par ressentiment ; elle n'en aura jamais d'autres.

Vous la connoîtrez mieux avec le tems , répondit tranquillement M. Monckton ; je souhaite seulement que vous ne payez pas cette connoissance de la perte de votre félicité.

Comment , Monsieur , s'écria Cecile fort agitée , cette connoissance auroit-elle le pouvoir de mettre ma félicité en péril ?

Je vais vous le dire , Mademoiselle , avec toute la franchise que vous êtes en droit d'exiger de moi ; après quoi ce sera au tems à prouver si je me suis trompé. La famille Delville , malgré sa magnificence fastueuse , est très-pauvre dans toutes ses branches , tant directes que collatérales.

En est-elle pour cela moins estimable ?

Oui , parce qu'elle en est plus avide ; & comme ils comptent des deux côtés des Ducs , des Comtes , des Barons dans leur généale-

gie, les richesses même qu'ils se préparent à envahir avec tant d'avidité, & au moyen desquelles ils se proposent de supporter à vos dépens leur faste & leur morgue, leur paroîtront encore trop honorées de l'emploi qu'ils daigneront en faire : tandis que celle dont ils les tiendront, quoique très-aimable, sera toujours regardée comme fort au-dessous d'eux, & n'ayant pas dû se flatter d'une alliance aussi distinguée & aussi illustre.

Cecile, piquée de ce discours, se leva de dessus son siege, bien décidée à n'y pas répondre, & incapable de cacher à quel point elle en étoit révoltée. M. Monckton, remarquant son émotion, la suivit; & prenant sa main, lui dit: je me garderois bien de donner cet avis à une personne que je croirois trop foible pour en profiter; mais comme je suis parfaitement informé de l'usage qu'on se propose de faire de votre fortune, & de la maniere dont vous serez ensuite traitée, je crois devoir vous prévenir de leurs desseins, puisqu'il suffira sans doute de vous les indiquer pour que vous vous en préserviez.

Cecile, trop troublée pour le remercier, retira sa main, & garda le silence. M. Monckton, jugeant, d'après son mécontentement, du véritable état de son cœur, vit avec effroi la grandeur du péril qui le menaçoit. Il reconnoît que le moment présent n'étoit point celui qu'il

qu'il falloit choisir pour continuer à la contrarier, & qu'il n'avoit déjà été que trop loin. Quoique peu disposé à retourner en arriere, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de la quitter, & de lui laisser le tems de réfléchir sur son exhortation, tandis que l'impression en étoit encore récente.

Il alloit prendre congé; mais Cecile, faisant un effort pour se surmonter, & très-persuadée qu'il n'avoit que son seul intérêt en vue, l'arrêta en lui disant: vous me croyez peut-être ingrate, & moi je vous dis la vérité en vous assurant que vous vous trompez, & que je ne la suis point.

Je dois cependant avouer que votre critique sévère du caractère de madame Delville m'a extrêmement révoltée; rien au monde ne fau- roit lui nuire dans mon esprit ou m'empêcher de prendre sa défense, & j'espere que le tems viendra où vous avouerez que j'avois de justes raisons pour le faire.

Justes ou injustes, répondit M. Monckton, je suis toujours sûr que vous ne la défendrez jamais qu'avec succès. En conséquence, je me désiste, en votre faveur, de toute attaque contre madame Delville; & d'après vos éloges, je consens à reconnoître qu'elle vaut mieux que tout le reste de sa famille. Je vais encore plus loin, & je conviendrai, si vous l'exigez, que peut-être M. Delville lui même, aussi bien que sa femme, pourroient

encore être soufferts, & déplairoient beaucoup moins s'ils étoient seuls & n'avoient pas un fils qui entretient & augmente leur arrogance.

Le fils en feroit donc d'autant plus coupable ? dit Cecile foiblement.

C'est ce fils, repliqua-t-il, qui est la principale cause de la fierté de ses parens ; c'est pour lui qu'ils recherchent avec tant d'avidité les honneurs & la fortune ; ils s'enorgueillissent de contempler en lui le soutien de leur famille & de leur nom ; & ce rejeton leur inspire encore plus de vanité que leurs illustres ancêtres.

Ah ! pensa Cecile, qui pourroit n'être pas vain d'un fils comme celui-là ?

Leur projet est donc, continua-t-il, de s'assurer par son moyen de votre fortune, qu'ils n'auront pas plutôt entre leurs mains, qu'elle sera employée toute entière à arranger leurs affaires, qui sont dans le plus grand désordre.

Après cela, M. Monckton abandonna absolument ce sujet ; & , avec cette chaleur prudente & réservée dont il accompagnoit toutes ses expressions, il lui dit qu'il veilleroit soigneusement, & l'avertiroit de tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation & à sa tranquillité. Il réitéra la promesse de tâcher de découvrir les nœuds par lesquels M. Harrel paroïssoit si étroitement



lié, & il s'en alla. Tourmenté lui-même par une inquiétude encore plus insupportable que celle qu'il lui avoit occasionnée, il vit alors les espérances dont il s'étoit si souvent bercé, sur le point de s'évanouir pour toujours.

Il avoit cependant détruit le calme & la sérénité à laquelle Cecile s'étoit livrée; elle se déffoit alors de l'avenir, qu'elle redoutoit; il n'y avoit pas jusqu'à l'accomplissement de ses souhaits, dont peu auparavant elle faisoit dépendre toute sa félicité, qui ne l'effrayât. L'alliance contre laquelle elle avoit cru impossible de faire la moindre objection, lui en paroïssoit dans ce moment très-susceptible; les représentations de M. Monckton l'avoient cruellement mortifiée. Bien convaincue de sa grande expérience, & ne soupçonnant point ses vues intéressées, elle ajoutoit involontairement foi à ses assertions; & même, en s'efforçant de les combattre, elles faisoient une si forte impression sur son esprit, qu'il paroïssoit presque impossible qu'elles en fussent jamais effacées.

Accablée de chagrin, tourmentée par le doute, Cecile passa la nuit dans le trouble & l'agitation, tantôt décidée à se livrer à son inclination, tantôt à surmonter son penchant & à s'abandonner entièrement aux conseils de M. Monckton.

## C H A P I T R E I V.

*Espoir.*

C E fut dans ces dispositions que Cecile se rendit le lendemain matin à l'invitation de M. Delville. Ce fut aussi la première fois qu'elle alla chez lui, redoutant de rapporter moins de satisfaction que de chagrin de sa visite, & d'y voir plus de petitesse que de grandeur.

On la fit entrer dans un appartement, où elle trouva M. Delville seul, qui la reçut à l'ordinaire avec beaucoup de solennité.

Après qu'elle eut pris sa place : je vous ai donné la peine, Miss Beverley, lui dit-il, de venir chez moi, afin de m'entretenir avec vous de vos affaires ; c'est un devoir dont j'ai cru ne pouvoir me dispenser dans cette circonstance ; les attentions que votre sexe est en droit d'exiger du nôtre m'au- roient certainement engagé à me rendre moi-même chez vous ; mais, pour les raisons dont je vous ai précédemment fait mention, j'ai craint que ceux avec lesquels vous vivez ne se fussent cru obligés de me rendre ma visite. Les gens de basse naissance sont ordinairement les plus exacts en pareil cas. Ce n'est

pourtant pas que mon intention soit de vous prévenir contr'eux ; quoique , relativement à moi , il convienne très-fort que je me rappelle que des liaisons générales , indistinctes & sans choix , en confondant tous les rangs , deviennent tout-à-fait préjudiciables à l'ordre de la société , qu'elles renversent.

Ah ! pensa Cecile , que M. Monckton a eu raison , & qu'il seroit difficile que dans une famille , dont M. Delville est le chef , je ne fusse pas regardée *comme lui étant très-inférieure & n'ayant jamais dû espérer une pareille alliance.*

Je me suis adressé , continua-t-il , à madame Delville , pour savoir si l'aveu que je vous avois recommandé de lui faire , & auquel elle m'avoit promis de vous engager , avoit déjà eu lieu ; elle m'a appris que vous n'aviez point encore ouvert la bouche à ce sujet.

Je n'avois aucun aveu à faire ; & madame Delville ne m'ayant rien demandé , j'ai cru qu'elle étoit satisfaite , & n'avoit plus de réponse à attendre.

Quant aux questions , ajouta M. Delville , je crains que vous ne sentiez pas assez toute la distance qu'il y a entre une femme aussi distinguée que madame Delville , tant par sa naissance que par son mariage , & une jeune personne telle que madame Harrel , dont les ancêtres , il y a peu de tems , n'étoient que de simples fermiers de la province de Suffolk.

Mais je vous demande pardon. . . Je ne prétends point par-là insulter aux vôtres : j'ai toujours oui louer leur probité ; & l'état de fermier n'est point méprisable à mes yeux ; d'ailleurs je ne crois pas que votre pere , non plus que le doyen votre oncle , l'aient jamais été.

Non , Monsieur , répondit séchement Cecile , très-piquée de cette politesse humiliante.

J'ai toujours oui dire que c'étoit un très-bon homme ; je n'ai connu par moi-même aucun des individus de votre famille , à l'exception du doyen ; ses liaisons avec l'évêque de <sup>\*\*\*</sup>, mon parent , ont fait que je l'ai souvent rencontré. Il est vrai qu'il m'a paru assez extraordinaire qu'il m'ait nommé pour l'un de ses exécuteurs testamentaires : je ne cherche pourtant pas à vous blesser : au contraire , je serois désespéré de vous causer le moindre chagrin.

M. Monckton revint de nouveau dans l'esprit de Cecile , & elle reconnut encore la justesse de ses observations ; & , quoique curieuse de savoir quelle seroit la conclusion de ce pompeux discours , son mécontentement l'emporta si bien sur sa curiosité , qu'elle auroit voulu pouvoir s'en aller sans en attendre la fin.

Pour en revenir , continua-t-il , à mon sujet , l'époque actuelle de votre vie est celle où vous avez le plus besoin de conseils ; en conséquence , je suis , ainsi que je viens de vous

le dire , fâché que vous n'avez pas confié vos sentimens à madame Delville. Une jeune demoiselle , à la veille de s'établir , & à même de choisir sur un grand nombre de partis , est très-exposée à se tromper , & ne sauroit mieux faire que de demander des avis à ceux qui sont en état de l'instruire sur l'alliance qui lui seroit la plus avantageuse. Ce qui me fait le plus grand plaisir , est de pouvoir vous louer de ce que le jeune homme blessé en duel ( je ne saurois me rappeler son nom ) est , à ce qu'on m'assure , tout-à-fait hors de votre pensée , & qu'il n'en est plus question.

Que va-t-il s'ensuivre ? pensa Cecile qui n'eut pas la moindre envie de lui répondre ; son air hautain , son ton fier lui ôtoient la faculté de parler.

Mon dessein donc , est de vous parler du Chevalier Robert Floyer. Lorsque j'eus en dernier lieu le plaisir de m'entretenir avec vous à ce sujet , vous vous rappellerez vraisemblablement que je panchois pour lui , il est vrai que je ne le regardois alors que comme le rival d'un jeune homme de nulle considération , & il me paroissoit plus digne de vous. L'affaire est actuellement différente ; il ne s'agit plus de ce jeune homme , & il se présente un nouveau prétendant , auquel le Chevalier est aussi peu comparable que le premier l'étoit à ce dernier.

Cecile fut émue à cette information ; un

sentiment plus vif excita sa curiosité, & un sujet auquel elle étoit si fort intéressée redoubla son attention.

Ce prétendant, ajouta-t-il, est tel que je ne saurois imaginer qu'une jeune Demoiselle pût hésiter un moment à l'accepter. Il est à tous égards, à la fortune près, très-supérieur au Chevalier; & ce qui lui manque de ce côté, peut être aisément réparé par celle que vous possédez.

Cecile rougit excessivement; il lui parut que les prédictions de monsieur Monckton étoient sur le point de s'accomplir; tremblante, elle jeta un coup-d'œil dans l'avenir, & craignit qu'en acceptant l'offre à laquelle elle s'attendoit, il n'en résultât pour elle toutes les conséquences qui lui avoient été prédites.

J'ignore encore, reprit-il, quelles sont les idées que vous avez pu vous former du rang, de la noblesse & des alliances, ni si vous savez les apprécier à leur juste valeur; car les premiers préjugés sont trop enracinés pour qu'il soit facile de les détruire. Ceux sur-tout qui ont vécu avec des gens opulens, sont très-peu de cas de la naissance même, & lui préférèrent les richesses.

La rougeur qui avoit d'abord paru sur le visage de Cecile, & que l'attente y avoit fait naître, fut alors augmentée par sa colère & son ressentiment: elle se sentit déjà offensée par le préambule fastueux & humiliant des

propositions qu'elle attendoit ; & elle résolut dans son dépit, quoi qu'il en coûtât à son cœur, de maintenir sa dignité en les refusant absolument ; trop bien convaincue par ce qu'elle voyoit alors, que M. Monckton ne s'étoit point trompé dans ce qu'il lui avoit annoncé pour l'avenir.

Votre refus donc, continua-t-il, de cette offre honorable, n'a peut-être été qu'une suite des principes de votre éducation.

Refus ! interrompit Cecile étonnée ; quel refus, Monsieur ?

N'avez-vous pas refusé les propositions de milord Ernolf pour son fils ?

Milord Ernolf ? Jamais ; & je ne l'ai vu, lui & son fils, qu'en public.

Cela, repliqua M. Delville, ne fait rien à l'affaire ; lorsque le parti est convenable, une jeune demoiselle bien élevée doit l'accepter : mais quoique ce refus ne vînt pas immédiatement de vous, vous l'aviez sans doute approuvé.

Approuvé ! Et je n'en ai jamais rien su !

Il faut donc que votre mariage avec le chevalier Floyer soit plus près de se conclure que je ne l'avois imaginé ; car autrement, M. Harrel n'auroit pas osé, sans vous consulter, donner une réponse aussi décisive au comte.

Non, Monsieur, repartit Cecile impatiente ; jamais mon mariage avec lui n'a été plus

éloigné, & je ne souhaite point qu'il le soit moins à l'avenir.

Elle étoit très-peu disposée à continuer cette conversation. La résolution héroïque & généreuse qu'elle avoit d'abord formée de refuser la main du jeune Delville, la rendoit plus capable de supporter patiemment la découverte qu'elle venoit de faire qu'il ne s'étoit point proposé de demander la sienne; & quoique piquée & irritée de cette nouvelle preuve que M. Harrel ne se faisoit aucun scrupule, par ses assertions & par ses actions, d'accréditer les bruits de son prochain mariage avec le chevalier, son dépit, en voyant que M. Delville, au lieu de plaider la cause de son fils, se déclaroit en faveur d'un autre qu'il appuyoit de tout son crédit, fut si vif, que quoiqu'il continuât son fastueux discours, à peine y fit-elle la moindre attention, & saisit le premier moment d'intervalle pour se lever & prendre congé. Il lui demanda si elle ne verroit point madame Delville; mais, souhaitant d'être seule, elle s'en excusa. Il lui enjoignit alors de ne pas s'avancer davantage avec le chevalier, jusqu'à ce qu'il eût eu le tems de prendre quelques informations au sujet de milord Ernolf; &, après l'avoir gracieusement assurée de sa protection, il la laissa partir.

Cecile vit alors qu'elle avoit tout le tems nécessaire pour réfléchir sur la manière dont elle motiveroit son refus, & étudier l'air de



dignité dont elle l'accompagneroit ; car, ni M. Delville, ni son fils ne paroissent pressés de mettre sa constance à l'épreuve. Elle trouva en conséquence que M. Monckton s'étoit très-fort trompé au sujet de leur prétendu complot & de leurs intentions ; mais que, quant à leur conduite & à leurs sentimens, elle avoit toutes les raisons du monde de croire qu'il avoit rencontré juste : & quoique son cœur refusât de se réjouir d'être échappé à une aussi forte épreuve, sa raison étoit si bien convaincue que le portrait qu'il avoit tracé étoit copié d'après nature, qu'elle résolut de vaincre son penchant pour le jeune Delville, puisqu'elle ne prévoyoit pour la suite que beaucoup de mortification d'une alliance avec sa famille.

---

## C H A P I T R E V.

*Agitation.*

A B S O R B É E dans ses réflexions, Cecile, rentrée chez M. Harrel, alloit gagner son appartement pour s'y renfermer le reste du jour, lorsqu'en passant devant la salle, elle s'apperçut, avec quelque effroi, que les domestiques paroissent consternés, & que toute la maison étoit dans le plus grand désordre.

Au moment où elle appeloit sa femme-de-chambre pour s'informer s'il étoit arrivé quelque malheur, M. Harrel passa devant elle d'un air si égaré, qu'il parut à peine la connoître.

Surprise & épouvantée, elle s'arrêta tout court, & celui-ci retournant tout-à-coup sur ses pas, lui fit signe de le suivre.

Elle lui obéit; il la conduisit dans la bibliothèque, où ils ne furent pas plutôt entrés, qu'il en ferma la porte, & saisissant brusquement une de ses mains, il s'écria : Miss Beverley, je suis ruiné!... je suis perdu!... je suis à jamais abymé!

J'espere que non, Monsieur, repartit Cecile fort émue, j'espere que non. Où est madame Harrel?

Oh! je n'en fais rien, je n'en fais rien, s'écria-t-il d'un ton furieux, je ne l'ai point vue... Je ne saurois la voir... J'espere ne la revoir jamais!

Fi, fi, repartit Cecile, permettez que je l'appelle; il faudroit la consulter dans votre malheur; sa tendresse pour vous, en vous consolant, pourroit vous être utile.

Sa tendresse! répéta-t-il avec encore plus de vivacité; sa haine, voulez-vous dire! Ne savez-vous pas qu'elle se trouve aussi ruinée? Oh! ruinée sans ressource.... & après cela, que je puisse encore hésiter, que je differe un seul instant à terminer d'un seul coup mes infortunes?....

Quel

Quel malheur, quel horrible accident vous est-il donc arrivé ?

J'ai perdu Priscille, s'écria-t-il; il ne me reste plus aucun crédit! Je viens de détruire!... Non, non, pas encore, puisque j'existe!

Non, non, répondit Cecile, dont l'agitation égaloit presque la sienne, ne vous désespérez pas, je vous en conjure. Parlez-moi plus intelligiblement... Qu'est-ce que tout cela veut dire? Comment ce malheur est-il arrivé?

Mes dettes, mes créanciers! Une seule ressource, dit-il en se frappant le front de la main, me reste!

Ne dites pas cela, Monsieur. Vous en trouverez plus d'une; prenez courage, je vous prie. Parlez plus tranquillement; & pourvu que vous soyez par la suite plus prudent, & que vous promettiez d'avoir plus de soin de vos affaires, j'entreprendrai moi-même...

Elle s'arrêta à ces mots, au milieu de ce mouvement de compassion & d'épanchement de cœur, en pensant à l'indignité de celui qui en étoit l'objet, & se rappelant les exhortations de M. Monckton.

Quoi? qu'entreprenez-vous? s'écria-t-il avec feu: je fais que vous êtes un ange! Dites-moi, que voudriez-vous entreprendre?

Je voudrois, répondit Cecile en hésitant,

je voudrais parler à M. Monckton... Je voudrais consulter...

Vous feriez tout aussi bien de consulter avec tous les maudits créanciers qui sont dans la maison, dit-il en l'interrompant; mais vous en êtes bien la maîtresse; ma disgrâce lui sera bientôt connue: un peu plutôt, un peu plus tard, cela vaut-il la peine que je vous prie de vous en abstenir?

Vos créanciers sont-ils donc actuellement dans la maison?

Eh! oui, sans doute; & c'est pour cela qu'il est plus que tems que j'en sorte. Ne les avez-vous pas aperçus?... Ne remplissent-ils pas la salle basse?... Ils me menacent avant la nuit de trois différentes saisies!... de trois saisies, à moins que je n'acquitte immédiatement les demandes qu'ils ont formées contre moi.

Et à quelle somme ces demandes peuvent-elles bien monter?

Je l'ignore!... Je n'oserois m'en informer!... A quelques mille livres peut-être... Et actuellement je n'ai pas dans la maison quarante guinées dont je puisse disposer.

En ce cas-là, s'écria Cecile en se retirant, je ne saurois vous être d'aucun secours. Si leurs demandes sont si considérables, je ne puis rien faire.

Elle le quittoit alors aussi révoltée de la situation dans laquelle il se trouvoit, qu'in-

dignée des extravagances qui l'y avoient plongé.

Arrêtez, s'écria-t-il, & écoutez-moi. Alors baissant la voix : cherchez, continua-t-il, votre malheureuse amie. . . Allez joindre la pauvre Priscille. . . Préparez-la à entendre d'horribles nouvelles. Et quoique vous m'abandonniez : ne l'abandonnez pas !

Alors, passant devant elle d'un air désespéré, il se préparoit lui-même à sortir de la chambre ; mais Cecile, alarmée de son transport, lui cria : que voulez-vous dire ? quelles horribles nouvelles ? où voulez-vous aller ?

En enfer ! repartit-il, & il sortit en courant.

Cecile poussa un cri perçant, & le conjurant de l'entendre, courut après lui : il n'y fit aucune attention ; & la fuyant avec plus de vitesse qu'elle ne pouvoit le suivre, il gagna son cabinet, dont il tira avec violence la porte après lui ; & précisément à l'instant qu'elle y arriva, il tourna la clef & la ferma au verrou.

Sa frayeur fut alors excessive ; elle crut qu'il alloit se tuer, & son refus de le tirer d'embarras lui parut le signal de sa mort : elle regarda dans cette conjoncture toute sa fortune comme une bagatelle, comparée à l'importance qu'il y auroit de sauver la vie à l'un de ses semblables ; & lui cria, avec toute la force que lui laissoit encore son saisissement, de la laisser entrer, s'engageant par tout ce qu'il y

avoit de plus sacré de faire ce qui dépendroit d'elle pour le tirer d'affaire.

A ces mots, il lui ouvrit; son visage étoit extrêmement pâle & défait, & il tenoit un rasoir à la main.

Vous m'avez arrêté, dit-il d'une voix à peine intelligible, au moment où j'avois repris assez de force pour terminer mes peines: cependant, si vous êtes réellement décidée à m'aider, je vais remettre ceci à sa place. . . Sinon je vais l'arroser de mon sang.

J'y suis décidée! j'y suis décidée! s'écria Cecile; je ferai tout ce que vous voudrez.

Promptement?

Immédiatement.

Avant que mon malheur soit divulgué! & tandis que tout peut être encore assoupi.

Oui, oui, exactement. . . tout ce que vous voudrez!

Jurez-le donc.

Ici, Cecile fit un pas en arriere; la mémoire lui revint à proportion que sa frayeur diminuoit; & sa répugnance à contracter un engagement, sans savoir quelle en pouvoit être l'importance, & en faveur d'un homme dont elle blâmoit la conduite, & dont elle détestoit les principes, fit céder la crainte à l'indignation; après une courte pause, elle répondit d'un air fâché: non, Monsieur, je ne veux pas jurer. . . ce qui n'empêchera pas que

tout ce qui sera raisonnable , tout ce que l'amitié. . .

Ecoutez-moi donc jurer ! dit - il en l'interrompant avec fureur. Oui , j'atteste le ciel & l'enfer que je ne survivrai point à la saisie de mes effets , & que le moment où j'apprendrai qu'ils seront sous la main de la justice sera le dernier de mon existence.

Quelle cruauté ! quelle contrainte ! quelle impiété ! s'écria Cecile ; remettez - moi cet horrible instrument , & prescrivez - moi les conditions que vous voudrez.

Un bruit alors se fit entendre au bas de l'escalier. Cecile , qui n'avoit pas encore osé appeler du secours , de peur de précipiter son désespoir , commençoit à espérer , quand tout-à-coup , tressaillant de rage , il s'écria : je crains qu'il ne soit trop tard ! . . . les scélérats ont déjà saisi ma maison ! Ensuite , tâchant de la mettre par force hors de la chambre ; allez , lui cria-t-il , joindre ma femme. . . Je veux être seul !

Oh ! remettez - moi auparavant cette arme meurtrière , & je prêterai tel serment que vous exigerez.

Non , non. . . Allez. . . Laissez-moi , s'écria-t-il , la trop grande émotion lui ôtant presque la respiration. Il n'est plus tems de chercher à m'amuser.

Je ne vous amuse point ! non , réellement ,

s'écria Cecile en retenant son bras ; essayez , mettez-moi à l'épreuve.

Jurez solennellement de délivrer la maison de ces créanciers dans ce même moment.

Je le jure , s'écria-t-elle avec énergie , & je prends le ciel à témoin de ma sincérité.

Je vois , je vois que vous êtes un ange ! s'écria-t-il ravi en extase , & c'est en cette qualité que je vous admire & vous adore. Ah ! vous m'avez rendu à la vie. Votre bonté céleste me retire de l'abîme.

Remettez-moi donc ce fatal instrument.

Cet instrument , repartit-il , n'est rien , puisqu'il m'en reste encore plusieurs ; mais vous venez de m'ôter l'envie d'en faire usage. Allez donc , & empêchez ces malheureux de venir ici. . . Envoyez tout de suite chercher le Juif. . . Il vous avancera tout l'argent que vous voudrez ; mon domestique sait où le trouver ; consultez M. Arnott ; dites un mot consolant à Priscille. . . Mais non , ne faites rien du tout jusqu'à ce que vous ayez débarrassé ma maison de ces maudits coquins.

Cecile , pétrifiée de l'engagement solennel qu'elle venoit de contracter , & d'entendre nommer le Juif , le quitta sans repliquer , & se dispoisoit à regagner son appartement pour tâcher de reprendre ses esprits & réfléchir sur les mesures qui lui restoit à prendre , lorsqu'elle entendit que le bruit augmentoit. Elle s'arrêta pour écouter ; & ayant saisi quelques



paroles qui ne firent que redoubler ses alarmes, elle descendit jusqu'au milieu de l'escalier, où elle rencontra Davison, l'homme d'affaires de M. Harrel, auquel elle demanda la cause de cette rumeur.

Il lui répondit qu'il alloit en toute diligence trouver son maître, parce que les huissiers alloient arriver dans la maison.

Si vous vous intéressez à sa vie, gardez-vous bien de l'en informer! s'écria-t-elle avec encore plus de terreur. Où est M. Arnott? Dites-lui de venir me trouver... Priez-le de venir dans l'instant... Je l'attendrai ici.

Davison courut pour exécuter ses ordres; & Cecile voyant qu'elle n'avoit ni le tems de réfléchir ni celui de s'attrister de l'engagement qu'elle venoit de prendre, & craignant que si M. Harrel appercevoit l'arrivée des huissiers, il ne retombât dans son premier désespoir, résolut d'employer tout le courage, la prudence & le jugement qu'elle possédoit, & puisqu'elle étoit forcée d'agir, de voir s'il y auroit moyen de sauver son crédit & rétablir ses affaires.

A l'instant que M. Arnott arriva, elle chargea Davison d'aller joindre son maître, & d'observer toutes ses actions.

Ensuite, s'adressant à M. Arnott: voudriez-vous bien, Monsieur, lui dit-elle, aller trouver ces gens, & les assurer que s'ils consen-

tent à se retirer immédiatement, tout s'arrangera, & que M. Harrel les fatisfera ?

Ah ! Mademoiselle, s'écria tristement M. Arnott. Eh ! comment ? Il n'a aucun moyen de les payer, & je n'ai pas la faculté de le tirer de ce pas sans me ruiner entièrement.

Renvoyez-les seulement, dit Cecile, & je vous ferai moi-même caution que votre promesse ne sera pas vaine.

Hélas ! Mademoiselle, qu'allez-vous faire ? Malgré l'intérêt que je prends à M. Harrel, & le chagrin que me cause la situation de mon infortunée sœur, je ne saurois pourtant souffrir que l'on abuse de tant de générosité.

Cet avertissement ne fut pas capable d'altérer la résolution de Cecile ; elle persista, & il lui obéit avec le regret le plus évident.

Tandis qu'elle attendoit son retour, Davison laissa M. Harrel, & s'en fut par ses ordres chercher promptement le Juif.

Grand Dieu ! s'écria Cecile, comment cet homme mondain, chargé de tant de crimes, peut-il

*Attenter à ses jours, braver l'éternité ! (1)*

M. Arnott fut plus d'une demie-heure avec

[\*] *Elfrida*, belle tragédie de Mason, poète moderne, dont le petit nombre de tragédies, où l'on retrouve la noble simplicité de la scène grecque, font l'admiration des connoisseurs.

ces gens ; & lorsqu'il revint à la fin , son air annonça d'abord le mauvais succès de sa commission. Les créanciers , dit-il , avoient déclaré , qu'après avoir été si souvent trompés , ils ne consentiroient point à renvoyer les huissiers & à se retirer eux-mêmes , qu'ils n'eussent été payés.

Dites-leur donc , Monsieur , ajouta Cecile , qu'ils m'envoient leurs comptes , & que , s'il m'est possible , je les acquitterai sur-le-champ.

Les yeux de M. Arnott se remplirent de larmes à cette déclaration , & il protesta que plutôt que de souffrir une pareille injustice , il aimoit mieux , quelles que pussent être les conséquences pour lui , donner jusqu'à son dernier shelling.

Non , répondit Cecile , témoignant d'autant plus de courage qu'elle vouloit moins l'attendrir , je n'ai point sauvé M. Harrel pour consentir à la ruine d'un homme qui vaut beaucoup mieux que lui ! Vous n'avez déjà que trop souffert. Le mal présent me regarde , & j'espère du moins qu'il ne s'étendra pas jusqu'à vous ,

M. Arnott eut peine à soutenir cette dernière preuve de sa générosité ; il fut accablé de douleur , d'admiration & de reconnoissance ; & ne pouvant retenir plus long-tems ses larmes , il fut en silence s'acquitter de ses ordres.

Ah, Mademoiselle ! s'écria-t-il en rentrant ; tous vos efforts , quelque considérables qu'ils soient , ne sauroient être d'aucune utilité. Les comptes qui se trouvent dans la maison montent déjà à plus de sept mille livres.

Cecile , interdite & confuse , tressaillit ; & joignant les mains , s'écria : que dois-je faire ! à quoi me suis-je engagée ! & comment pourrai-je répondre à moi-même , à mes héritiers , d'un pareil abus , d'un pareil emploi , d'une partie si considérable de ma fortune ? M. Arnott n'eut pas la force de lui répondre ; & ils se regarderent quelque tems l'un & l'autre en silence , sans oser prendre de résolution jusqu'au moment où Davison vint les avertir que le Juif étoit arrivé & attendoit qu'elle voulût lui parler.

Et que pourrai-je lui dire ? s'écria-t-elle de plus en plus agitée ; je n'entends rien à tout ce qui s'appelle usure ; comment dois-je m'y prendre avec lui ?

M. Arnott avoua alors qu'il se feroit rendu tout de suite caution pour son beau-frere ; mais que sa fortune , qui n'a jamais été bien considérable , se trouvoit si fort diminuée par les sommes qu'il avoit déjà déboursées pour lui , que comme il n'avoit point encore renoncé au mariage ni à l'espérance d'avoir des enfans , il n'osoit s'exposer par trop de confiance à perdre ce qui lui restoit ; d'autant plus que pendant le séjour à Violet-Bank ,

sa sœur ne pouvant résister aux sollicitations pressantes de son mari, s'étoit désistée d'une partie des avantages qu'il lui faisoit par son contrat de mariage.

Cette information, qui lui expliquoit la cause de l'inquiétude que madame Harrel avoit témoignée depuis peu, ne servit qu'à redoubler le chagrin de Cecile; chaque moment donné à la réflexion augmentoit sa répugnance à se défaire d'une somme aussi considérable en faveur d'un homme si peu digne d'un pareil sacrifice, & le dépit qu'elle ressentoit de s'être laissé arracher cette promesse par des menaces illicites. Elle ne voulut cependant pas prêter un seul instant l'oreille aux offres de M. Arnott de remplir son engagement, & elle le conjura, pour peu qu'il fit cas de sa gloire, de ne pas lui réitérer une proposition dont elle ne pourroit être que blessée.

Davison revint alors la prier de se dépêcher, & lui dire que le Juif étoit avec son maître, qu'ils l'attendoient tous deux avec impatience.

Cecile au désespoir, & ne sachant ce qu'elle devoit faire, pâlit à cet avertissement, & s'écria: ah! M. Arnott, courez, je vous prie, chercher M. Monckton! Amenez-le ici sans perte de tems. . . Si quelqu'un peut me sauver, c'est certainement lui; si je retourne auprès de M. Harrel, je ne fais que trop que tout sera fini.

N'en doutez pas, répondit M. Arnott, je vais dans l'instant le chercher.

Pas encore... Arrêtez, lui cria Cecile toute tremblante; il ne sauroit me faire aucun bien... Son conseil viendrait trop tard. Je ne peux révoquer le serment que je viens de prononcer. Il ne sauroit, quelle que soit la violence qu'on a employée pour me l'arracher, être violé sans que je me rendisse éternellement malheureuse.

Cette idée suffit à la déterminer; & la crainte des remords qu'elle éprouveroit si M. Harrel venoit à exécuter sa menace, eut plus de force sur un cœur pur & droit comme le sien, que la diminution ou la perte totale de sa fortune.

Lentement, cependant, d'un pas tardif & forcé, en dépit de sa raison, & contre son gré, elle se rendit aux sommations de M. Harrel, qui, impatienté d'un si long délai, vint à sa rencontre.

Mifs Beverley, s'écria-t-il, nous n'avons pas un instant à perdre: cet honnête homme vous apportera tout l'argent que vous lui demanderez, moyenant un intérêt convenable; si vous différez encore à lui donner vos ordres, & que ces maudites canailles s'obstinent à rester chez moi, l'affaire s'ébruitera... & vous savez ce qui s'ensuivra, ajouta-t-il en baissant la voix; je ne chercherai point à vous effrayer de nouveau, en

vous répétant ce que je vous ai déjà dit , dont je ne me départirai jamais.

Cecile s'éloigna de lui avec horreur , & d'une voix bégayante , le cœur oppressé , elle pria M. Arnott d'arranger cette affaire avec le Juif.

Quoique la somme fût très-considérable , elle approchoit si fort de sa majorité , & il y avoit si peu de risque à courir avec elle , que l'arrangement fut bientôt terminé. Le Juif compta sept mille cinq cent livres : M. Harrel remit à Cecile son obligation pour le remboursement , les créanciers furent satisfaits , les huissiers renvoyés , & la maison reprit bientôt son air de faste & d'opulence ordinaire.

Madame Harrel qui , pendant cette scène , s'étoit renfermée dans sa chambre pour se lamenter & pleurer tout à son aise , s'empressa de joindre Cecile ; & dans le transport de sa joie & de sa reconnoissance , elle la remercia à genoux d'avoir prévenu leur ruine totale. Le vertueux M. Arnott paroissoit incertain s'il devoit s'en affliger ou s'en réjouir , & M. Harrel protestoit que désormais il ne se conduiroit que par ses seuls conseils.

Cette promesse , l'espérance qu'il se reformeroit , & la satisfaction qu'elle avoit procurée à toute la maison , ranimèrent un peu les esprits de Cecile , qui cependant , très-

affectée de ee qui venoit de se passer, se hâta de les quitter pour se rendre à son appartement.

Elle s'étoit désaisie en faveur de M. Harrel de plus de huit mille livres, sans avoir de sûreté quand ou comment elle en seroit remboursée; & cette charité, vive & fervente, qui lui faisoit estimer les richesses proportionnellement aux moyens qu'elles lui donnoient de faire de bonnes actions, dans la circonstance présente, contribuoit peu à sa consolation ou à son contentement; car cette libéralité avoit été forcée, & elle méprisoit celui qui l'avoit reçue. Que cet argent, s'écrioit-elle, auroit été bien mieux employé pour l'aimable demoiselle Belfield, ou pour son pauvre frere, homme honnête, quoique trop fier! & qu'une somme bien moins considérable auroit mis à leur aise, pour toute leur vie, les vertueux & industrieux Hill! Mais dans ce cas-ci, devenir le support de l'extravagance que je déteste! Me rendre responsable des dettes causées par un luxe que j'ai en horreur! Etre libérale directement contre mes principes, & prodigue en dépit de ma raison! Ah, qu'il eût été à souhaiter que mon oncle, abusé, eût mieux connu en quelles mains il me confioit, & que ma foible & malheureuse amie eût rencontré un plus digne protecteur, qui se fût occupé davantage de son bonheur & de ses sentimens!



Cependant , auffi-tôt qu'elle fe fut remife de la premiere amertume de fes réflexions , elle tourna fes penfées d'un autre côté , & s'occupa à former un plan propre au moins à rendre fon dernier facrifice utile & durable. Le fervice fignalé qu'elle venoit de leur rendre lui donnoit alors un afcendant fur eux , dont elle fe propofa de fe prévaloir tout de fuite , pour tâcher de prévenir un nouveau malheur , en les engageant l'un & l'autre à changer de conduite.

Pour donner plus de poids à fes avis , elle fouhaita d'avoir ceux de monsieur Monckton , & le fit prier de venir le lendemain chez elle pour lui dire tout ce qui s'étoit paffé , & confulter avec lui.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces réflexions , le foir même du jour où elle avoit fi chèrement acquis le droit de donner des confeils , on vint l'avertir qu'on l'attendoit pour prendre le thé.

Elle trouva monsieur Harrel & fa femme , s'entretenant férieufement enfemble ; auffi-tôt qu'elle parut , le mari lui dit : mifs Beverley , après le fervice fignalé que vous m'avez rendu ce matin , vous ne voudriez pas , je l'efpere , me refufer une grace que je vais vous demander pour ce foir.

Non , ajouta madame Harrel , je fuis sûre qu'elle ne nous la refufera pas , fur-tout quand

elle saura que notre réputation, & l'opinion qu'on aura de nous en dépendent.

J'espere, dit Cecile, que je ne dois pas avoir de raison de la refuser.

Ce n'est qu'une bagatelle, dit M. Harrel, il s'agit seulement de nous accompagner ce soir au Panthéon.

A cette proposition, Cecile, saisie d'indignation, eut peine à concevoir qu'un homme qui avoit été sur le point, dans la matinée, de voir saisir tout ce qu'il possédoit, pût desirer le soir même de participer à des amusemens publics; que celui qui, peu d'heures auparavant, alloit, sans y être appelé, se précipiter volontairement dans le gouffre immense de l'éternité, pût, tandis que l'instrument de destruction lui étoit à peine échappé de la main, chercher à se replonger dans la même situation, en suivant immédiatement les mêmes sentiers qui l'avoient conduit à la ruine. Elle en fut si fort choquée & irritée, que ne cherchant pas même à déguiser son mécontentement, après un moment de silence, elle refusa froidement de faire ce qu'il desiroit.

Je vois, dit monsieur Harrel un peu confus, que vous ne comprenez pas les raisons qui me portent à vous faire cette priere. Il est très-vraisemblable que la malheureuse aventure de ce matin sera répandue dans toute la ville; la seule maniere d'empêcher qu'on ne la croie, est de nous montrer tous en public avant que

personne fache s'il doit en douter ou y ajouter foi.

Venez, ma chere amie, s'écria sa femme, obligez-moi par votre complaisance; en vérité, notre réputation en dépend. J'ai promis hier à madame Mears d'y aller aujourd'hui avec elle; & si je lui manque de parole, tout le monde en devinera la raison.

Au moins, répondit Cecile, ma compagnie ne sauroit vous être d'aucune utilité; ne me pressez donc pas, je vous prie; je suis très-mal disposée pour un divertissement de cette nature, & je ne pense point, comme vous, qu'il soit nécessaire.

Mais si nous n'y allons pas tous, ajouta monsieur Harrel, c'est à-peu-près comme si nous ne faisons rien: on fait que vous demeurez chez nous, & votre présence, dans cette conjoncture critique, importe beaucoup à notre crédit. Si notre aventure devient publique, chaque malotru d'ouvrier, à qui je peux devoir un shelling, formera un maudit complot semblable à celui de ce matin, pour venir tous en corps me demander de l'argent; & si je leur en refuse, ils obtiendront sentence & feront ensuite chez moi. Le seul moyen de décréditer ces bruits est de faire bonne contenance en public, & de nous conduire comme s'il ne nous étoit rien arrivé. Ne refusez donc pas de nous accorder ce soir votre compagnie; elle nous est réellement très-importante: sans

cela , il y a dix à parier contre un qu'au bout de quinze jours je me retrouverai dans le même embarras.

Cecile , quoiqu'indignée d'apprendre que ses dettes fussent encore si considérables , fut toute aussi alarmée en l'entendant parler d'exécution , que si elle s'étoit trouvée elle-même en danger d'être ruinée. Epouvantée sans être convaincue , elle se rendit à leurs sollicitations , & consentit à les accompagner.

Ils se séparèrent peu après pour s'habiller ; & ayant passé chez madame Mears pour la prendre , ils se rendirent ensemble au Panthéon.

---

---

## C H A P I T R E VI.

### *Un homme du bon ton.*

Ils furent joints à la porte du Panthéon par M. Arnott & le chevalier Floyer , pour lequel Cecile avoit tous les jours plus d'éloignement : ils entrèrent dans la grande salle pendant le second acte du concert ; & comme , excepté elle , personne de la compagnie ne se soucioit de l'entendre , on n'y fit que peu d'attention ; les dames s'entretenoient comme s'il n'y avoit point eu d'orchestre dans la salle ,

& les hommes s'en embarrassant encore moins , tâchoient de trouver place auprès du feu , autour duquel ils ne firent que voltiger jusqu'à ce que la musique eût cessé. Ils furent à peine assis , que M. Meadows , s'avancant en dandinant , dit quelque chose à l'oreille de madame Mears , qui s'étant immédiatement levée , le présenta à Cecile ; après quoi la place à côté d'elle se trouvant vacante , il s'en empara , prit ses aises ; & s'étendant autant que l'espace pouvoit le lui permettre , il commença une espece de conversation avec elle.

Y a-t-il long-tems , Mademoiselle , que vous êtes à Londres ?

Non , Monsieur.

Ce n'est pas le premier hiver que vous y passez ?

Oui , Monsieur , c'est le premier.

En ce cas vous avez bien des choses à voir ; oh , que cela est charmant ! que je vous envie !... Etes-vous satisfaite du Panthéon ?

Beaucoup ; je n'ai encore rien vu d'aussi beau que ce bâtiment.

Vous n'avez pas visité les pays étrangers. Les voyages sont l'écueil du bonheur ; on ne sauroit regarder aucun des bâtimens de notre isle , après qu'on a vu ceux d'Italie.

Le bonheur consisteroit-il donc à voir des bâtimens ? dit Cecile ; & se tournant de son côté , elle remarqua qu'il bâilloit , & avoit l'air de ne faire aucune attention à ses répon-

ses ; de sorte que , pour ne pas interrompre ses méditations , elle porta ses regards ailleurs.

Il parut pendant quelques minutes ne point s'en appercevoir ; & tout d'un coup , comme sortant d'une profonde distraction , il s'écria : Je vous demande pardon , Mademoiselle ; il me semble que vous me disiez quelque chose ?

Non , Monsieur , rien qui vaille la peine d'être répété.

Oh ! en vérité , ce seroit trop me punir que de me le laisser ignorer.

Cecile , uniquement afin de ne pas paroître piquée , commençoit à lui répéter sa réponse ; mais enfin , en le regardant , elle s'aperçut qu'il se mordoit les ongles d'un air si distrait , qu'il ne paroissoit pas se rappeler qu'il lui eût fait aucune question. Elle s'arrêta tout-à-coup , & le laissa entièrement à lui-même.

Quelque tems après , il lui adressa de nouveau la parole. Ne trouvez-vous pas ce lieu-ci fort ennuyeux , Mademoiselle ?

Oui , Monsieur , lui répondit-elle riant à demi , il n'est réellement pas trop amusant.

Rien n'est amusant , répondit-il plus de deux minutes de suite. Les choses sont si ressemblantes les unes aux autres , qu'il est impossible que rien nous fasse plaisir. Nous parcourons éternellement le même cercle fastidieux ; rien de neuf , nulle variété , toujours recommencer. Aimez-vous les assemblées publiques , Mademoiselle ?

Oui, Monsieur, *sobrement*, comme dit milady Grace.

Je vous envie extrêmement, car il vous est toujours facile de vous procurer de l'amusement. Que cela est heureux & digne d'envie!

Et n'avez-vous pas les mêmes ressources?

Oh non! je suis ennuyé à la mort. Je donneroie l'univers entier pour n'être pas si difficile à amuser. Cependant après tout, qu'existe-t-il ici-bas qui soit capable de donner du plaisir, lorsqu'on a un peu vu le monde? Oh! c'est une furieuse tâche! Ne le trouvez-vous pas aussi, Mademoiselle?

Ce discours fut terminé par un si long bâillement, que Cecile ne voulut pas se donner la peine d'y répondre; mais il en fut de ce silence comme du précédent: à peine s'en aperçut-il, & il ne produisit ni question ni commentaire.

Il s'ensuivit une longue pause, qui ne fut troublée que par la remarque suivante, qu'il fit en s'agitant sur son siege. Ces formes seroient, dit-il, bien plus commodes, si elles avoient des dossiers. Rien de plus insupportable que de se trouver malgré soi assis comme les enfans le sont à l'école. La première étude de la vie doit être de se mettre à son aise. Il n'y en a certainement aucune autre qui récompense de la peine qu'on se donne: ne le pensez-vous pas, Mademoiselle?

Mais, cette étude même, repartit Cecile,

en exigeant tant de soins , devient une espece de travail.

Je suis enchanté que vous pensiez ainsi.

Monfieur ?

Je vous demande pardon , Mademoifelle ; mais il me semble que vous difiez... Je vous prie , en vérité , de m'excuser ; je penfois à toute autre chofe.

Vous faifiez très-bien , Monfieur , lui repar- tit Cecile en riant ; car ce que je difois ne méritoit pas d'être relevé.

Voudriez-vous me faire la grace de le répé- ter ? s'écria - t - il en tirant fa lorgnette pour examiner des femmes un peu éloignées de lui.

Oh non , dit Cecile , ce feroit trop abuser de votre patience.

Ces lorgnettes ne font voir que des chofes défagréables ; je voudrois qu'on ne les eût jamais inventées. Elles font l'écueil de toutes les beautés ; il n'eft point de teint qui puiffe en foutenir l'examen. Je crois que ce folo ne finira jamais ! Je hais les folo ; ils me font cruellement fouffrir , ils m'anéantiffent.

Cecile , regardant alors l'imprimé qui con- tenoit la lifte des différens airs , lui dit : Vous allez tout - à - l'heure avoir un morceau à plu- fieurs parties ; j'efpere qu'il vous fera revivre.

Un morceau à plusieurs parties ? Oh , cela ne fauroit s'endurer ! Cela m'étourdit , me fatigue , me fait encore plus de mal qu'on ne fauroit l'imaginer ; point de goût , point de



délicatesse , point d'expression , rien enfin qui puisse exciter la moindre sensation.

Peut-être n'aimez-vous que la musique vocale ?

Je l'aimerois assez , si je pouvois l'entendre ; mais , nous sommes actuellement si mal en voix , qu'à peine me suis-je hasardé à écouter un air jusqu'au bout , sans imaginer , attendu la foiblesse des chanteurs , que je devenois sourd. Je hais tout ce qui demande quelque attention. Rien ne plaît que ce qui s'attire par soi-même notre admiration.

Vous n'aimez donc absolument que les voix fortes & de grande exécution ?

Oh cela est encore pire , bien pire !.... non , rien ne me paroît si dégoûtant. Tout ce qui m'étonne , c'est que ces gens-ci s'imaginent qu'on fasse le moindre cas de leurs concerts , à présent qu'on est si rassasié de musique.

Mais , s'écria Cecile , s'ils ne font aucun plaisir , du moins ils n'en ôtent pas ; car loin d'être un obstacle à la conversation , il me semble qu'on parle beaucoup plus pendant l'exécution qu'entre les actes. Et que voudriez-vous qu'on y substituât ?

Cecile ne recevant aucune réponse à cette question , se retourna encore , pour voir si on l'avoit écoutée ; & elle s'aperçut que sa nouvelle connoissance , d'un air pensif , s'étoit détournée d'elle pour fixer attentivement une statue représentant la Grande-Bretagne.

Un instant après il se leva d'un air empressé, & s'en alla brusquement, paroissant avoir parfaitement oublié qu'il se fût entretenu avec elle.

M. Gosport, qui s'étoit avancé vers Cecile & avoit observé une partie de cette scene, l'arrêta comme il s'en alloit, & lui dit : Comment donc, Meadows, cela est étonnant; vous feriez-vous à la fin laissé prendre ?

Oh, épuisé à en mourir... épuisé à n'en pouvoir plus ! s'écria-t-il en bâillant; j'ai parlé à une jeune demoiselle pour l'amuser. Oh, la terrible tâche ! Je ne voudrois pas pour plusieurs millions m'en charger une seconde fois.

Comment, auriez-vous tant parlé, que vous en eussiez perdu la respiration ?

Non; mais l'effort, l'effort, l'effort ! Oh, je ne m'en remettrai pas de quinze jours !... Amuser une jeune personne !... J'aimerois autant être en galere.

Mais ne vous a-t-elle pas récompensé de vos peines ? C'est une charmante personne.

Rien ne sauroit jamais payer une fatigue aussi pénible. Elle n'est pourtant pas mal... mieux même que ce que l'on rencontre ordinairement... mais réservée, trop réservée; on ne sauroit la faire expliquer.

Je croyois que c'étoit là précisément votre goût, & ce qu'il vous falloit. Vous haïssez, à ce qu'il me paroît, le trop de volubilité. Je

vous

vous ai entendu vous lamenter des attaques de Mlle. Larolles.

Larolles ! O confusion ! Son babil éternel suffit pour me donner la fièvre. Tout dans la vie est ainsi distribué ; on ne voit que des extrêmes. Des femmes qu'on rencontre , ordinairement les unes sont coquettes , celle-ci est trop réservée... Toujours quelque défaut ! toujours quelque chose à retrancher ! rien de parfait !

Non , non , s'écria M. Gosport , vous ne la connoissez pas ; elle l'est assez , en conscience.

Il vaut donc mieux encore ne la pas connoître , répondit - il en bâillant de nouveau ; car elle ne sauroit être amusanté. Rien de parfait n'est naturel... Je hais tout ce qui est hors de la nature.

Il s'éloigna après cela , & M. Gosport s'approcha de Cecile.

Il y a une demi-heure , s'écria-t-il , que je me préparois à vous aborder ; mais , comme vous étiez en conversation avec M. Meadows , je ne l'ai pas osé.

Ah ! je vois votre malice , repliqua Cecile ; vous avez voulu ajouter un nouveau prix à votre entretien en me laissant le tems de le comparer à celui que je viens d'avoir.

Si vous n'êtes point enchantée de M. Meadows , s'écria-t-il , gardez-vous d'en faire confidence à personne ; tâchez même de vous le dissimuler.

Est-il donc si fort admirable ?

Oh ! il se trouve actuellement au pinacle ; il passe pour l'homme du meilleur ton. Ses habits servent de modeles , ses manieres sont imitées ; on brigue ses attentions , & l'on envie ceux qu'il veut bien honorer d'un coup-d'œil.

Mais , parlez-vous sérieusement ?

Oui , certainement : il a encore bien d'autres prérogatives que celles que je viens de citer ; ces décisions fixent irrévocablement ce qui doit être réputé vulgaire , & ce qui est élégant ; ses louanges conferent la réputation ; un mot de sa bouche en public fait de vous une personne à la mode.

Et par quelle singuliere magie a-t-il acquis ce privilege ?

Il ne lui a fallu que l'art de saisir la manie du jour , & de la porter à une extrémité plus choquante qu'on ne l'avoit encore fait. S'apercevant qu'aux façons & aux complimens on avoit substitué l'aifance & la familiarité , il leur a fait succéder la négligence & la distraction. Les égards & la soumission qu'on témoignoit au beau sexe ayant cédé la place à un commerce moins gênant & plus sensé , lui , pour pousser les choses encore plus loin , a échangé ce dernier pour l'impolitesse & la grossièreté ; la gaité , déjà bannie , avoit cédé à une indifférence philosophique ; il a cru

pouvoir aussi s'en dispenser, & y suppléer par l'ennui & le dégoût.

Est-il possible que des qualités de cette espèce lui aient mérité l'estime & l'admiration?

Très-possible; car elles sont actuellement du goût général. Un homme du *bon ton*, qui veut se faire remarquer dans le grand monde, doit toujours être insipide, distrait & égoïste.

Admirables qualités! s'écria Cecile! M. Meadows, je l'avoue, semble les avoir toutes.

Il faut que jamais il ne convienne, continua M. Gosport, que rien au monde lui ait fait plaisir; une apathie absolue étant la base de son caractère, il ne doit jamais, sous quelque prétexte que ce soit, soutenir une conversation avec vivacité, de peur qu'à son grand dommage il ne parût prendre intérêt à ce qu'il dit; & lorsqu'il est excédé de son existence, & dans une absence totale d'idées, il doit affecter un air de méditation & en paroître entièrement absorbé.

Je ne souhaiterois jamais, dit Cecile en riant, une plus aimable compagnie.

Si on lui demande, continua-t-il, ce qu'il pense d'une femme, il doit ordinairement répondre par une grimace; & s'il se trouve assis auprès d'une personne de ce sexe, il doit prendre le plus grand soin, par son peu d'attention, ses bâillemens, & son indulgence, de manifester son mécontentement de sa posi-

tion : car rien au monde ne feroit plus ridicule & plus gothique que de se piquer de galanterie auprès d'elle. Une des principales occupations de sa vie est d'éviter de commettre une pareille incongruité. S'il voit une dame inquiète, attendre avec impatience l'arrivée de son carosse, il doit s'informer de ce qui la tourmente, & ensuite, haussant les épaules, lui dire adieu, faire un signe à quelqu'un de la compagnie, & s'en aller. S'il est dans un appartement où il y ait beaucoup de monde & peu de sieges, il a toujours soin de s'assurer de bonne heure un des meilleurs, ne faisant aucune attention à ceux qui, accablés de fatigue, manifestent le besoin qu'ils auroient de s'asseoir. Alors, paroissant absolument s'oublier, il s'étendra fort à son aise, & paroitra spectateur désintéressé de tout ce qui se passe. S'il se trouve à un bal où le nombre des femmes excède celui des hommes, il refusera absolument de danser, quand même la danse seroit son exercice favori; & souriant en voyant les jeunes personnes dépourvues de danseurs, il seindra d'être surpris de les voir seules; il ira peut-être même jusqu'à leur demander ce qui a pu occasionner cette disette.

Voilà, je vous l'avoue, un caractère charmant! Et combien y a-t-il, je vous prie, que ces perfections constituent l'homme du bon ton?

Je suis très-peu au fait de la date des modes,

répondit-il ; ce que je fais , c'est que cette dernière a duré assez longtems pour qu'on ait lieu de se flatter que quelqu'autre nouvelle sottise ne tardera pas à régner à son tour ; & alors la secte des *insensibles* disparaîtra. Monsieur Meadows en est présentement le chef , comme Mlle Larolles l'est de celle de la *volubilité* , & mademoiselle Léeson , des *dédaigneuses*. Mais en voici un d'une toute autre espece , qui , quoique par une route différente , tend cependant au même but & aspire au même honneur ; l'ambition de ce fade personnage est d'exciter la surprise par sa singularité , & l'envie par la surprise.

Cette description annonçoit le Capitaine Aresby , qui , s'avancant vers la cheminée , dit à Cecile qu'il étoit charmé de la voir , l'assura qu'il avoit été réduit au désespoir en se voyant si longtems privé de cet honneur , & qu'il avoit craint qu'elle ne se fit un principe d'éviter de se montrer en public , l'ayant cherchée *par-tout* envain.

Il sourit après cela , & se hâta d'aller aborder une autre personne.

Dites-moi , s'il vous plaît , lui dit Cecile ; quelle est la secte de celui-ci ?

Celle des *jargonistes* , répondit M. Gosport ; il borne ses desirs à débiter un simple compliment en passant , & à n'employer jamais que les mots qu'il a recueillis dans quelques assemblées. Cependant cette difette , ou cette bizar-

rierie d'expressions, toute méprisable qu'elle vous paroît, ne procede pas seulement d'un défaut de génie; la fatuité & le caprice y ont aussi leur part; car quoique ses phrases soient presque toujours ridicules ou déplacées, elles lui coûtent cependant beaucoup de réflexions & bien de la peine pour pouvoir les placer à propos.

Le pauvre homme! s'écria Cecile; est-il possible qu'il lui en coûte tant pour se rendre si complètement ridicule?

Oui: il ne lui en coûte cependant pas plus pour soutenir sa réputation, qu'il n'en coûte à ses voisins pour maintenir la leur; car Mlle. Léeson, depuis qu'elle préside à la secte des *dédaigneuses*, passe au moins une moitié de sa vie à sonhaïter l'anéantissement de l'autre. Comme elle n'a la liberté de parler que dans sa coterie, elle est très-souvent forcée à garder le silence: n'ayant rien qui l'occupe, elle est ordinairement accablée d'ennui, & le défaut d'amusemens aigrit son humeur. Mademoiselle Larolles est réellement moins à plaindre; car en parlant plus vite qu'elle ne pense, elle n'a qu'à se livrer à son penchant naturel, au lieu que je ne saurois nier que la tâche de ce pauvre *jargoniste* ne soit plus pénible encore: assujetti à la contrainte cruelle de ne parler jamais que d'après son vocabulaire liliputien, il se refuse la satisfaction, le soulagement de prononcer un seul mot propre à la



circonstance. Ce travail, comparé à celui que M. Meadows s'est imposé, est cependant bien léger; car, depuis le moment qu'il a adopté le rôle d'insensible, il n'a jamais osé témoigner de la satisfaction, ni paroître un moment de bonne humeur.

La contrainte, dit Cecile, que lui impose cette manie, en fera le châtiment, & opérera sans doute sa guérison.

Non; car cette manie dégénere en habitude, & l'habitude est une seconde nature. La conviction secrète de sa haute réputation lui rend cette privation de bonheur supportable; il jouit de la satisfaction intérieure de se voir parvenu, à force d'apathie & de dédain, au faite du raffinement le plus à la mode; d'où, se proclamant lui-même supérieur à toute espece de jouissance, il considère l'univers entier avec mépris, ne regardant ni la beauté, ni la vertu, ni le crédit, ni les richesses, comme des objets assez importans pour produire la plus légère sensation.

Ah! pourquoi tous ceux qui se trouvent autour de nous, s'écria Cecile, ne vous entendent-ils pas? Je crois qu'ils reconnoitroient bientôt leurs travers, s'ils les voyoient ainsi représentés au naturel.

Non, ils n'en deviendroient que plus vains, & seroient flattés d'avoir obtenu l'attention. Mais, je vous prie, ne voyez-vous pas ce Monsieur, ou ne vous souciez-vous pas de

le reconnoître ? Il y a près d'une demi-heure qu'il vous salue.

Où, s'écria Cecile ? & regardant autour d'elle, elle apperçut M. Morrice, qui, après qu'elle lui eut rendu son salut, s'avança tout de suite, quoiqu'il n'eût pas osé reparoître chez M. Harrel depuis le triste accident qui lui étoit arrivé le soir du bal.

Mettant absolument de côté la familiarité qu'il avoit affectée dans les derniers tems, il s'informa de la maniere la plus respectueuse de l'état de sa santé ; & après lui avoir fait une profonde révérence, il se préparoit à la quitter, lorsque madame Harrel, l'ayant reconnu, lui sourit d'un air si gracieux, qu'il reprit courage, fut à elle, lui adressa la parole, & la trouva, à sa grande satisfaction, aussi polie & aussi obligeante qu'auparavant.

Le concert venoit de finir, les dames se leverent, & les hommes les rejoignirent. Morrice vouloit encore se retirer à la vue de M. Harrel ; mais celui-ci lui ayant tendu la main, lui demanda pourquoi il étoit resté si longtems sans venir chez lui. Morrice, convaincu alors qu'il étoit le seul qui se souvint encore du désordre qu'il avoit occasionné, renonça avec plaisir à sa timidité, & devint tout aussi étourdi, tout aussi fémillant qu'avant d'avoir essuyé cette mortification.

On proposa de gagner la salle où l'on sert le thé ; & comme ils s'y rendoient, Cecile, en

levant les yeux pour examiner le bâtiment, aperçut, dans une des galeries, le jeune Delville, & en fut reconnue presqu'au même instant.

Il ne lui fallut qu'un moment pour se rendre auprès d'elle. Cecile, en le voyant, sentit renaître cette contrariété pénible de sentimens qu'elle avoit récemment éprouvée à son égard; ceux qui lui étoient si favorables, & qu'il n'y avoit que peu de jours qu'elle avoit chéris & entretenus avec ardeur, depuis cette même matinée, avoient fait son tourment, & elle s'étoit efforcée de les combattre; c'est pour cela qu'elle le reçut avec une espece de dépit qui lui faisoit presque regretter qu'il fût aimable, & murmurer de ce qu'elle ne connoissoit personne qu'elle pût lui préférer.

La contenance de Delville étoit bien différente; enchanté de la voir, il vole à sa rencontre; la joie brilloit dans ses yeux en l'approchant; tout exprimoit en lui le plaisir le plus vif & le moins déguisé.

Cecile, depuis leur dernière entrevue, avoit déjà varié deux fois. D'abord, elle avoit cru entrevoir un heureux avenir dans l'espoir qu'elle nourrissoit de s'unir à lui pour toujours; ensuite, elle s'étoit promis, quoiqu'à regret, de renoncer à toute espece de liaison avec lui. Tandis que ces différentes pensées l'occupaient entièrement, elle ne put voir sans dépit l'enjouement qu'il faisoit paroître; ses

assiduités & son hommage sincere, qui l'avoient charmée jusqu'alors, parce qu'elle les regardoit comme des preuves incontestables de sa candeur & de sa bonne-foi, ne servoient actuellement qu'à la révolter.

Elle se rappela aussi qu'il en avoit toujours agi de même, à l'exception du seul moment où il lui montra la lettre qu'il avoit écrite pour recommander M. Belfield. Il parut tout aussi frappé qu'elle le paroissoit, même par la conformité singuliere de leurs idées & de leurs procédés. Elle regardoit alors cette émotion comme passagere & accidentelle; & le trouvant beaucoup plus heureux qu'elle ne l'étoit, elle fut honteuse de son illusion, & fâchée de s'être laissé trop facilement captiver.

Quoique des réflexions de cette nature ajoutassent encore une nouvelle force à sa résolution de renoncer absolument à toute alliance avec lui, elles étoient toutefois si humiliantes, qu'elles lui ôterent la faculté de prendre part à ce qui se passoit, & lui firent oublier que le Panthéon, destiné au plaisir, n'étoit point un lieu propre à rêver tristement.

Le jeune Delville, après lui avoir peint des plus vives couleurs le vuide que sa maison avoit souffert par son absence, & s'être étendu avec autant de complaisance sur les regrets de sa mere & sur les siens, lui demanda, d'un ton plus bas, si elle voudroit avoir la bonté

de le présenter à M. Harrel. Comme fils, ajouta-t-il, d'un tuteur son confrere, il me semble que j'ai une espece de droit à être connu de lui.

Cecile ne pouvoit refuser; mais, prévoyant que cette liaison procureroit à Delville les moyens de la voir souvent, elle se persuada que ce n'étoit que malgré elle qu'elle le présentoit. Elle en fit donc la cérémonie d'usage à M. Harrel, & la répéta avec Madame, qui, quoiqu'elle eût déjà vu Delville plusieurs fois, n'avoit cependant jamais été en liaison directe avec lui.

M. & Mde. Harrel furent charmés des attentions d'un jeune homme, dont le rang & la naissance les avoient préparés à moins d'égards de sa part; ils témoignèrent combien ils seroient enchantés qu'il voulût leur faire l'honneur de prendre le thé avec eux. Il accepta avec empressement leur invitation, & se tournant du côté de Cecile, lui dit: n'ai-je pas bien pris mon tems pour faire connoissance & vous prier de me présenter? Mais, quoique vous ayez daigné me faire cette grace à l'égard de M. & Mde. Harrel, je n'oserois cependant encore me hasarder à vous prier de l'étendre jusqu'à un certain baronnet fortuné de cette compagnie; & en finissant, il fixa le chevalier Floyer.

Non, Monsieur, répondit-elle avec vivacité, ni à présent, ni jamais.

Ils se trouverent alors à la porte qui conduit à l'escalier par lequel on descend dans le salon du thé. Cecile s'aperçut que le chevalier, qui jusqu'alors avoit été en conversation avec quelques personnes, paroissoit la chercher; & le souvenir de la querelle qui avoit suivi le refus de sa main à l'opéra, l'obligea de décider que s'il la lui offroit de nouveau, elle l'accepteroit: mais le motif qui l'avoit forcée à prendre cette résolution, contribuant à lui donner encore un plus grand éloignement pour lui, elle voulut autant qu'il lui seroit possible, tâcher de l'éviter. Pour cet effet, elle prit le parti d'essayer de descendre l'escalier avant qu'il pût l'atteindre; & se glissant tout d'un coup dans la foule avec sa vivacité naturelle, il ne lui fut pas difficile de réussir. Il est vrai que cette marche précipitée la sépara du reste de sa compagnie. Delville, qui la suivoit attentivement des yeux, cherchant à lire dans ceux de Cecile le sens de ce qu'elle lui avoit dit sur le peu d'intérêt qu'elle prenoit au Chevalier, s'aperçut de son dessein; & ne voulant pas la laisser aller seule, il trouva moyen de la joindre au moment où elle s'arrêtoit au bas de l'escalier pour attendre madame Harrel. C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que vous vous sauvez de nous? Que dira le Chevalier? Je me suis aperçu qu'il vous cherchoit au moment de votre fuite.

Vous en avez donc découvert le motif?

Me

Me permettez-vous, reprit-il en riant, d'en faire le récit à milord Ernof ?

Vous êtes le maître, Monsieur, si cela vous plaît, de le dire à tout le Panthéon, dit Cecile piquée qu'il n'eût pas plutôt pensé à lui-même qu'à milord Ernof.

Si je le faisois, s'écria-t-il, au moins la moitié me remerciéroit ; & pour obtenir les applaudissemens d'une assemblée aussi auguste, il m'importeroit fort peu que le chevalier me coupât la gorge.

Je crois, dit Cecile très-mortifiée d'une plaisanterie qui prouvoit le peu d'intérêt qu'il prenoit à l'aveu qu'elle venoit de faire de son indifférence pour le chevalier, que vous êtes décidé à me fatiguer autant du nom de cet homme, que je le suis déjà de sa conversation.

Eh, seroit-il possible, s'écria Delville d'un ton de surprise, que vous pensassiez ainsi ? Au reste, dans une position telle que la vôtre, ayant l'univers à votre disposition, & tous les hommes à votre service. . . Mais je m'amuse à répondre sérieusement à ce que vous n'avez dit que pour la forme.

Comment, pour la forme ?

Oui, certaines formules que les jeunes Dames emploient toujours dans certaines occasions.

Ils furent dans ce moment interrompus par l'arrivée du reste de la compagnie, qui ne les joignit cependant qu'après que Cecile eut en

la consolation de s'assurer que le jeune Delville continuoit encore à croire qu'elle étoit engagée, & de se flatter qu'il changeroit tout-à-fait de langage s'il parvenoit une fois à être persuadé du contraire.

Morrice se chargea de leur procurer une table pour le thé : ce qui ne lui fut pas trop facile, le salon étant extrêmement plein. Pendant qu'ils attendoient le succès de ses soins, Mlle. Larolles, qui avoit apperçu Cecile sur l'escalier, courut à elle, & lui prenant la main, s'écria : Juste ciel ! ma chere amie, qui auroit pensé à vous rencontrer ici ? De ma vie je n'ai été plus surprise ! Je croyois en vérité que vous étiez au couvent : il y a si long-tems que je ne vous ai vue ! Mais ce qui me paroît la chose du monde la plus singuliere, c'est que vous n'avez pas paru à la derniere assemblée de milady Nyland. J'ai pensé cinquante fois demander à Mde. Harrel pourquoi vous n'y étiez pas, mais cela m'est toujours sorti de l'esprit. Vous ne sauriez imaginer la peine que cela m'a fait.

Vous êtes bien obligeante, dit Cecile en riant ; j'espere, puisque vous l'avez si souvent oublié, que cette peine ne vous aura pas empêché de vous amuser.

Mon Dieu ! non. Je n'ai de ma vie été si heureuse. Il y avoit une si prodigieuse foule ; à peine pouvoit-on se tourner. Tout l'univers y étoit. Vous n'avez point d'idée combien cela



étoit délicieux. J'ai craint plusieurs fois que la grande chaleur ne me fit évanouir.

Cela étoit véritablement délicieux ; & jusqu'à quelle heure y êtes-vous restée ?

Nous avons dansé jusqu'à trois heures du matin. Nous avons commencé par les contredanses Françaises, & fini par des Angloises : c'étoit bien le plus beau bal que vous eussiez jamais vu. Tout étoit parfaitement assorti. J'étois si horriblement fatiguée, que j'ai bien eu de la peine à me traîner jusqu'à la fin de la dernière contre-danse. J'ai réellement cru que je tomberois d'épuisement. Pensez ce que c'est que de danser cinq heures de suite avec une si terrible foule ! Je vous assure que lorsque je rentrai à la maison, j'avois la plante des pieds pleine d'ampoules : vous ne sauriez croire combien elles me faisoient souffrir.

Et quelle peut être la raison, s'écria le jeune Delville, de ce que vous participez si rarement à ces plaisirs ?

C'est, répondit Cecile, que je crains bien d'être entrée trop tard dans le beau monde pour recevoir ses leçons avec docilité.

Savez-vous, lui dit Mlle. Larolles, que M. Méadows ne m'a pas adressé une seule fois la parole de toute la soirée ! quoique je sois pourtant bien sûre qu'il m'a vue ; car j'étois restée afin de pouvoir m'entretenir avec une ou deux personnes de ma connoissance, que je savois devoir aller & venir autour de la

falle. Si une fois on se place dans l'intérieur, il est impossible, comme vous le savez, de parler à qui que ce soit; c'est aussi ce que je ne fais jamais, ni à l'opéra, ni dans les loges de Ranelagh, ni nulle part. La chose du monde la plus révoltante qu'on ait encore imaginée, est de s'asseoir dans le milieu. Il vaudroit autant ne pas sortir de chez soi; on ne sauroit parler à ame qui vive.

Il ne paroît cependant pas, dit Cecile, qu'en vous tenant au-dehors, vous ayez mieux réussi.

Oh, pardonnez-moi; car je n'ai pas laissé de causer un peu avec deux ou trois connoissances lorsqu'elles paroïssent devant moi. Vous savez bien que quand on vous trouve là, on ne sauroit s'empêcher de vous dire quelque chose; quoique les hommes soient, je vous assure, si singuliers, qu'il leur est égal de vous parler ou de ne vous rien dire. Quant à M. Meadows, il vous feroit mourir. J'imagine qu'il est à présent dans un de ses accès de distraction. Ce que je trouve, au reste, impertinent de sa part, & je compte bien aussi le dire à M. Sawyer, qui, j'en suis sûre, ne manquera pas de le lui répéter.

Je crois, répartit Cecile, que le mieux seroit de le payer de la même monnoie, & la première fois qu'il paroïtroit faire attention à vous, de feindre ne pas le connoître.

Mon Dieu, l'excellente idée! Je vous promets que j'en profiterai. Vous ne sauriez con-

devoir combien je suis enchantée que le concert soit fini ; car je vous assure que j'avois froid , quoique placée aussi près qu'il fût possible du feu : mais M. Meadows n'a jamais voulu permettre que je le visse. Je croirois presque qu'il le fait exprès pour nous tourmenter. Il devient chaque jour plus insupportable : vous n'imaginerez jamais combien je le hais.

J'aurois en effet , dit Cecile d'un air malin , quelque peine à me le persuader.

Oh ! regardez , je vous prie , reprit la jolie babillarde ; voilà-t-il pas madame Mears , & sa vieille robe couleur de pêche ? Je commence à croire qu'elle n'en aura jamais d'autre. Je voudrois de tout mon cœur que quelqu'un fit saisir sa garde-robe , ne fût-ce que pour l'en débarrasser. Je suis si ennuyée de la voir , que je ne saurois plus la souffrir.

M. Morrice revint alors dire qu'il s'étoit assuré de tout un côté de table , qui suffiroit pour les Dames , & que l'autre étoit occupé par un Monsieur seul , qui comme il ne prenoit pas de thé lui-même , ne manqueroit pas , dès que la compagnie paroîtroit , de se retirer pour lui faire place.

Mlle. Larolles courut rejoindre sa cotterie , & le reste suivit M. Morrice. Mad. Harrel , Mad. Mears & Cecile s'assirent. Il se trouva que la personne vis-à-vis d'elles étoit M. Meadows , & que par conséquent Morrice s'étoit

trompé dans ses espérances ; car bien loin de céder sa place , il s'étendit sur son banc , d'un air nonchalant , & de manière que , reposant un de ses bras sur la table , il occupoit encore un espace qui auroit suffi pour trois.

M. Harrel étoit allé joindre une autre partie. Delville pendant quelques minutes se tint à l'écart, dans l'attente que le chevalier Floyer viendroit se placer derrière Cecile : mais le baronnet auroit cru déroger à sa dignité par une pareille attention , même pour une princesse ; & quoiqu'il eût eu soin de publier ses prétentions , il dédaignoit de témoigner la moindre assiduité : ne voyant donc point de place pour s'asseoir , il traversa gravement le salon pour joindre quelques personnes de l'autre côté. Delville pour lors saisit le poste vacant ; & M. Arnott , qui n'avoit pas osé lui-même s'en emparer , se plaça modestement à côté de lui. Cecile fit en sorte qu'il y eût place auprès d'elle pour M. Gosport ; & Morrice se trouva encore assez heureux qu'on lui permit d'appeler les garçons , d'examiner ce qu'ils apportoient , & de servir toute la compagnie.

Cecile fut chargée du soin de faire le thé ; mais comme elle étoit un peu trop pressée par ses voisins , madame Mears dit en s'adressant à M. Meadows : Je vous prie , Monsieur , ayez la bonté de vous reculer un peu pour faire place à l'une de nous.

M. Meadows , négligemment occupé à se

nettoyer les dents , à les examiner dans le miroir de sa boîte , ne parut pas d'abord l'entendre ; & lorsqu'elle lui répéta sa demande , il se contenta de la regarder , en disant :

Eh bien , quoi ?

En vérité , M. Meadows , ajouta-t-elle , lorsque vous voyez des femmes dans l'embarras , je ne comprends pas comment vous pouvez refuser de les en tirer.

Dans l'embarras , s'écria-t-il avec un sourire niais , de quoi s'agit-il , je vous prie ?

Ne le voyez - vous pas ? Nous sommes si pressées , qu'à peine pouvons-nous nous asseoir.

Vous ne le pouvez pas ? s'écria-t-il ; en vérité , il est bien honteux que ces gens n'inventent pas des sieges plus commodes.

Oui , vous avez raison , repliqua madame Mears ; mais si vous aviez la complaisance de permettre qu'une de nous se mit auprès de vous , nous nous passerions de cette invention.

Ici M. Meadows fut pris d'un violent accès de bâillemens , qui amusa autant Cecile & M. Gosport , qu'il déplut à Mad. Mears , laquelle ajouta d'un air très-piqué : En vérité , M. Meadows , il est bien extraordinaire que vous ne vouliez jamais faire attention à ce qu'on vous dit.

Je vous demande pardon. Vous me parliez , je crois ? Et il recommença à se nettoyer les dents.

Morrice voulant faire briller sa politesse , par le contraste du peu d'attention de M.

Meadows, courut se placer de l'autre côté de la table, & s'écria : Permettez que je vous aide, Mlle. Beverley ; je fais le thé aussi bien que qui que ce soit. En s'appuyant, pour le verser lui-même, sur la partie du banc occupée par un des pieds de M. Meadows, ce dernier le retira malheureusement & le fit pencher plus en avant qu'il ne s'y étoit attendu ; de manière que le pot à thé & ce qu'il renfermoit furent immédiatement renversés, & le tout coula du côté de Cecile.

Le jeune Delville, qui vit le péril qui la menaçoit, cédant à la crainte qu'il eut qu'elle n'en fût atteinte, la tira promptement en arrière ; & se penchant au-devant d'elle pour la couvrir, il la préserva en s'exposant lui-même au malheur qu'il lui fit éviter.

Madame Mears & madame Harrel eurent bientôt quitté leurs places. M. Gosport & M. Arnott aiderent à éloigner la table, & à retirer Cecile, qui n'étoit que très-légerement atteinte, mais qui éprouvoit à la fois la surprise, la honte & la satisfaction la plus vive, de la manière dont elle avoit été préservée.

Quoique le jeune Delville se trouvât martyr de son zèle, puisque l'eau bouillante avoit pénétré au travers de son habit jusqu'au bras & à l'épaule, il ne s'en apperçut pas d'abord. Uniquement occupé de Cecile, ses questions pressées, ses regards inquiets & le son de sa voix témoignèrent si bien l'intérêt qu'il prenoit à elle, & l'émotion qu'il éprouvoit,

que celle-ci bénit en secret l'accident qui la caufoit, quoiqu'affligée des fuites fâcheufes qu'il avoit pour lui.

Il ne fut pas plutôt pleinement raffuré fur fon compte, qu'il fut forcé de fe retirer, attribuant cependant au befoin de changer d'habit, ce qui étoit réellement l'effet de la douleur. Il fe hâta de partir, & dit en affectant de la gaieté: il faut avouer qu'il y a quelque chofe dans mon aventure qui fent peu le chevalier errant. Quitter le champ de bataille pour une vefte mouillée! J'efpere que la compagnie voudra bien imaginer que je vole à Ranelagh. Ainfi donc j'imite

*Un brave général, qui, depuis fa défaite,  
Triomphe & s'applaudit d'une fage retraite.*

Il fe hâta de gagner fon carrolle; & le pauvre Morrice effrayé, confondu de l'accident dont il venoit d'être la caufe, s'évada & difparut après lui, avec encore moins de cérémonie; tandis que M. Meadows, fans faire la moindre attention au défordre & à la confufion qui l'entouroient, continua tranquillement à fe nettoyer les dents, d'un air à faire douter qu'il s'en fût apperçu.

L'ordre ayant été bientôt rétabli, les Dames finirent de prendre leur thé; après quoi elles remonterent l'efcalier. Cecile, à qui le dernier événement avoit fourni matieres à réflexions, auroit fort fouhaité retourner immédiatement

au logis ; mais elle ne dirigeoit pas la partie , elle n'osa même le proposer.

Elles parcoururent alors tous les appartemens , & s'étant promenées jusqu'à l'heure où les gens du bon ton se retirent ordinairement , elles furent dintes par le chevalier Floyer , & se rendirent à la petite chambre qui est près de l'entrée , afin d'y attendre leurs carrosses.

Là , Cecile rencontra de nouveau Mlle. Larolles , qui l'aborda pour lui faire part de ses différentes observations sur grand nombre de ridicules & d'ajustemens maussades , hors de mode , qui composoient la parure des gens qui les entouroient , aussi bien que pour se plaindre , avec assez d'amertume , de ce que M. Meadows occupoit encore à lui seul toute la cheminée.

Le capitaine Aresby s'avança aussi à son tour pour lui dire qu'il étoit tout-à-fait *consterné* de l'avoir perdue si long-tems de vue ; qu'il espéroit qu'elle *renonceroit* à mortifier l'univers , en le privant de sa présence ; il protesta qu'il avoit attendu si long-tems son équipage , qu'il en étoit presque accablé.

Au milieu d'un pareil *jargon* , auquel la quantité d'idées dont l'esprit de Cecile étoit agité lui permirent à peine de faire attention , M. Albani parut tout-à-coup à la porte , & s'arrêta pour observer , avec son austérité ordinaire , tous ceux qui s'y trouvoient.

Voyez-vous , s'écria M. Gosport en s'adressant à Cecile , celui qui s'approche ? Vos pau-



vres flatteurs vont avoir un terrible assaut à soutenir, & comme tel, je tremble d'avance de la tempête qui se prépare.

O ciel ! s'écria mademoiselle Larolles. Je voudrois bien me trouver en sûreté dans ma chaise. Cet homme m'épouvante toujours. Vous ne sauriez imaginer tout ce qu'il a de désagréable à dire. Je vous assure que je ne doute pas un instant qu'il ne soit timbré ; & je suis toujours dans la plus horrible frayeur, lorsqu'il est près de moi, qu'un de ses accès de folie ne le prenne.

C'est réellement quelque chose de pétrifiant, dit le Capitaine, qu'on ne puisse fréquenter aucun spectacle sans l'horreur d'être obsédé de cet homme ! S'il vient de ce côté, je l'éviterai assurément & me retirerai.

Pourquoi cela ? demanda le Chevalier. Pourquoi diable vous embarrassez-vous de lui ?

Oh ! c'est l'ours le plus sauvage qui existe dans la nature ! s'écria le capitaine ; & je fais toujours *mon possible* pour l'éviter ; car il se sert de phrases si barbares, que je suis terrassé au bout d'un moment.

Ah ! je vous l'assure, dit à son tour Mlle. Larolles ; il vous parle quelquefois d'une manière dont on ne sauroit se former d'idée. Un jour il vint tout-à-coup se présenter devant moi, & me demanda quel bien j'imaginois faire en prenant un si grand soin de ma parure. Voyez combien cela est révoltant !

Oh ! j'ai éprouvé l'horreur de semblables

questions de sa part, & oela *sans fin*, dit le Capitaine; une fois il eut la hardiesse de me demander à quoi j'étois bon dans le monde; une autre fois il vouloit que je lui disse si j'avois jamais mis personne dans le cas de prier pour moi. Enfin il m'a si souvent déconcerté par ses impertinences, qu'il m'est devenu tout-à-fait insupportable.

C'est précisément la raison qui l'engage à vous persécuter, dit le Chevalier Floyer; il auroit beau me questionner un mois de suite, je ne me donnerois pas seulement la peine d'ouvrir la bouche.

Le sujet de ses discours, dit M. Gosport, n'est pas plus singulier que sa maniere de s'exprimer; car, sans aucun effort apparent, ou sans paroître y faire attention, il débite continuellement des vers blancs ou non rimés. J'ai fait beaucoup de recherches sur son sujet, & tout ce que j'en ai pu apprendre, c'est qu'il a effectivement été renfermé pendant un certain tems de sa vie dans une maison de foux: & quoiqu'à présent, qu'il n'est plus dangereux, on l'ait mis en liberté, ses yeux, son langage & toute sa conduite annoncent qu'il n'a pas recouvré entièrement sa raison.

Juste ciel! dit mademoiselle Larolles en poussant une espee de cri, quelles idées révoltantes vous me présentez! Je déclare, j'ose affirmer que je n'arriverai pas saine & sauve à la maison, tant j'ai de peur; car je vous jure qu'il me semble qu'il a une aversion toute

particuliere pour ma personne ; & cela , parce qu'un jour , avant que je connusse sa singularité , il m'arriva de rire en le voyant passer avec ce vieux habit. Savez-vous bien qu'il en fut enragé ! Quelle méchanceté !

Oh ! il m'a chagriné *par - tout* , reprit le Capitaine en pliant les épaules ; il trouve tant à redire à toutes mes actions , que je serois enchanté d'avoir le bonheur de m'échapper ; car , dès qu'il viendra à moi , je fais déjà à quoi je dois m'attendre.

Il faut que je vous conte , s'écria Mlle. Larolles , la peur monstrueuse qu'il me fit un soir que je m'entretenois avec mademoiselle Moffat. Savez - vous bien qu'il s'approcha de nous & nous demanda ce que nous disions ! & parce que nous ne pûmes pas , au bout d'une minute , trouver de réponse , il dit qu'il pensoit qu'il n'étoit question que de médifances , & que nous ferions mieux d'aller chacune chez nous , & de nous y occuper à travailler pour les pauvres. Quelle horreur ! Et il fut après cela si impertinent dans ses remarques , qu'on ne pouvoit le supporter plus longtems. Je vous assure qu'il m'offensa d'une maniere plus cruelle que je ne faurois l'exprimer.

Ici M. Albani s'avança , & tous , à l'exception du chevalier Floyer , s'éloignerent.

Fixant les yeux sur Cecile , d'un air plus affligé que fâché , après l'avoir contemplée quelque tems en silence , il s'écria : ah , fleur

charmante , mais périssable ! combien cette contenance ferme & assurée , qui n'a nul besoin de recourir à l'artifice , & qui répond de l'innocence de l'intérieur , combien cet air de candeur continueront-ils encore à embellir cet extérieur que la prospérité n'a point gâté , que les richesses n'ont pu pervertir ? conservant toute sa pureté au centre de la dépravation , & préservée de l'atteinte dangereuse des vapeurs empestées qui l'environnent !

La confusion de Cecile à ce discours , qui lui étoit adressé en public , & avoit attiré sur elle les yeux & l'attention de tous ceux qui se trouvoient là , fut inexprimable ; elle se leva de sa place pour cacher sa rougeur , & dit : je crois que le carosse doit être prêt ; puis elle s'avança pour sortir , suivie du Chevalier , qui lui répondit : non , non ; on nous avertira dès qu'il sera venu. Arnott , voudriez-vous bien aller vous informer s'il est à la porte ?

Cecile s'arrêta & pria madame Harrel de venir auprès d'elle.

Où , s'écria Albani avec indignation , où voudrais-tu aller ? Dédaignerois-tu déjà mes préceptes , & ne ferois-tu me donner un de ces momens que tu perds avec les êtres inutiles qui t'assiegent ? Combien d'heures encore emploieras-tu aussi infructueusement ? Hélas ! le monde est plein de gens de cette espece. Ne te dégoûte donc pas encore si-tôt d'un vieillard qui cherche à t'instruire. . . . Il ne faudroit longtems te demander compte de ta conduite ,

puisqu'il sera bientôt appelé à le rendre lui-même de la sienne.

Cette exhortation pathétique la troubla beaucoup ; & craignant de l'offenser encore plus en faisant un nouvel effort pour s'échapper , elle lui répondit en baissant la voix : je consens non-seulement à vous entendre , mais je veux encore vous remercier de vos préceptes , pourvu que vous vouliez vous abstenir de me les donner devant un si grand nombre de témoins.

Pourquoi ; s'écria-t-il d'un air sévère , ces distinctions déplacées ? Ne dansez-vous pas en public ? Y a-t-il quelque chose au monde de plus propre à vous faire remarquer ? Ne vous parez-vous pas pour qu'on admire vos ajustemens ? & ne vous promenez-vous pas pour que l'on vous voie ? Pourquoi donc ce scrupule fantaisique , condamné par la raison ? La sottise a-t-elle seulé le droit de se montrer publiquement ? La vanité sera-t-elle uniquement recommandable ? Oh ! vils esclaves de vos contradictions insensées ! Oh , foibles sectateurs de préjugés encore plus foibles ! Vous osez être méchans & craignez la lumière. Intrépides dans le libertinage , vous frémissez au seul nom de la vertu !

Cette dernière partie de son discours , qu'il parut adresser à toute la compagnie , causa tant d'alarme , que les dames quitterent précipitamment la chambre , & les hommes s'efforcèrent d'y entrer , curieux également de voir l'orateur qui le prononçoit , & les femmes

à qui il l'adreffoit. Cecile ne pouvant plus foutenir fa position, s'écria : il faut que je parte, que le caroffe y foit ou n'y foit pas. Je vous prie, madame Harrel, allons-nous-en.

Le chevalier lui offrit alors la main, qu'elle accepta avec plaifir : mais, tandis que la foule qu'ils avoient beaucoup de peine à percer s'oppofoit à leur paffage, Albani la fuivit, & l'arrêtant, lui dit : que redoutez-vous ? Un misérable vieillard courbé fous le poids des ans, & de cette longue expérience, dont il offre de vous faire part. Et cela pour vous confier à qui ? A un malheureux libertin, qui ne convoite que vos richesses, & qui, dès qu'il en fera en poffeffion, cherchera, pour vous payer de vos bienfaits, à corrompre vos mœurs ?

Que diable voulez-vous dire ? s'écria le chevalier.

Je prétends, répondit-il avec févérité, démontrer l'inconféquence d'une fauffe délicateffe ; prouver comment ceux que la vérité intimide n'ont que trop de hardieffe pour fouler aux pieds la décence.

Au nom de Dieu, Monsieur, s'écria Cecile, ne me dites plus rien dans ce moment ! Venez chez moi quand vous voudrez... réprimandez-moi fur tout ce qui vous paroîtra blâmable ; je ferai reconnoiffante de vos inftructions, & peut-être que vos foins ne feront pas infructueux. Mais des leçons & des avis publics ne fauroient que me faire de la peine.

Que tu serois heureuse, s'écria-t-il, si tu n'avois que cette peine à craindre ! L'heure du péril n'auroit rien de funeste ; celle de la délivrance seroit brillante, éclatante, & glorieuse ; le vertueux t'accueilliroit par des louanges, le criminel desireroit tes prieres, le pauvre te combleroit de bénédictions, & l'enfant profiteroit de ton exemple & t'imiteroit.

A ces derniers mots, il la quitta ; tout le monde se rangea pour lui faire place, & il se refugia dans la grande chambre. On annonça en même tems l'arrivée du carosse de madame Harrel, & Cecile ne perdit pas un instant pour s'y rendre.

Le chevalier en la conduisant plaisantoit d'un air de mépris sur cette aventure ; la liberté que tout le monde laissoit à M. Albani de dire ce qu'il vouloit, empêchoit qu'il ne témoignât du ressentiment, & il dédaignoit d'en paroître affecté.

Madame Harrel ne pouvoit parler d'autre chose, & Cecile n'avoit aucune envie de changer de sujet ; car elle étoit affligée & point effrayée des traces de folie que l'on croyoit appercevoir en lui. Le desir qu'elle avoit d'être mieux informée des particularités de sa vie, devenoit à chaque instant plus pressant.

Ce desir cependant ne dura qu'autant que la conversation à laquelle il avoit donné lieu ; & lorsqu'elle fut rentrée dans son apparte-

ment, elle n'y pensa plus; un intérêt plus vif & plus important l'occupoit toute entiere.

La conduite du jeune Delville l'avoit peignée, lui avoit plu, & l'agitoit; son attention à la préserver du danger n'étoit peut-être qu'un effet de sa politesse, ou de son bon naturel; elle s'y arrêta très-peu: mais son empressement, son inquiétude, sa propre sûreté qu'il n'avoit point consultée, étoient fort au-dessus de ce qu'exigeoit le savoir-vivre, & paroissoient naître d'un motif bien plus vif.

Elle commença donc à se flatter que leur inclination étoit mutuelle, & cette idée eut assez de force pour suspendre toutes ses résolutions & affoiblir ses objections. L'orgueil de M. Delville ne lui parut plus aussi révoltant; les conseils de M. Monckton n'eurent plus la même influence. Elle réfléchit que, quoique alliée au premier, elle ne seroit pas pour cela obligée de vivre avec lui; & quant au second, quoiqu'elle convint de la solidité de son jugement, elle étoit persuadée qu'ignorant entièrement les sentimens qu'elle avoit pour Delville, dès qu'elle les lui auroit révélés, les obstacles qui lui paroissoient s'opposer fortement à leur union, disparaîtroient; & qu'il conviendrait que leur estime & leur affection mutuelle étoient plus que suffisantes pour les surmonter.

*Fin du Tome second.*







